

VALERY LARBAUD

AMANTS,
HEUREUX AMANTS...

Dix-septième édition

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle (vime)

R. U. L. DUPLICATE
WITHDRAWN

AMANTS, HEUREUX AMANTS...

précédé de

BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI...

et suivi de

MON PLUS SECRET CONSEIL...

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CÉT OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES
CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER
VERGÉ LAFUMA-NAVARRÉ AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX
BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS
DE I A C, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DOUZE EXEMPLAIRES
RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE SUR PAPIER
VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ DONT DOUZE EXEMPLAIRES
HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A l, SEPT CENT CINQUANTE
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 750, TRENTE EXEMPLAIRES
D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780,
CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT
L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS
POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY
LIBRAIRIE GALLIMARD, 1923.

VALERY LARBAUD

AMANTS,
HEUREUX AMANTS...

Amants, heureux amants...

LA FONTAINE.

(Fables, IX, 2.)

Dix-septième édition

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle, (vi^m°)

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A. O. BARNABOOTH (<i>Journal intime.</i>).....	1 vol.
LES POÉSIES DE A. O. BARNABOOTH.....	1 vol.
ENFANTINES.....	1 vol.
Introduction aux POÈMES de <i>Coventry Patmore</i> , traduits par Paul Claudel.....	épuisé.
Introduction aux PAGES CHOISIES de WALT WHITMAN, traduites par Jules Laforgue, Louis Fabulet, André Gide, Valéry Larbaud et Jean Schlumberger	épuisé.

TRADUCTIONS

EREWON, de SAMUEL BUTLER	1 vol.
AINSI VA TOUTE CHAIR, roman de SAMUEL BUTLER	1 vol.
LA VIE ET L'HABITUDE, de SAMUEL BUTLER.	1 vol.
NOUVEAUX VOYAGES EN EREWON, de SAMUEL BUTLER. (En préparation).	

SOUS PRESSE

VIOLETTES DE PARME, (Collection Une Œuvre, un Portrait) avec un portrait en lithographie par MARIE LAURENCIN.....	1 vol.
DERNIÈRES NOUVELLES D'ALABONA, précédées de LE PAUVRE CHEMISIER, conte. (Collection Une Œuvre, un portrait) avec un portrait en lithographie de A. O. Bar- nabooth, par YVES ALIX.....	1 vol.

BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI...

*A la ciudad de
ALICANTE
y a mis amigos Alicantinos
ofrezco esta novela
para mi llena de recuerdos
de la « Terreta ».*

*V. L.
Alicante. Marzo. 1920.*

*Beauté, mon beau souci, de qui l'âme
incertaine....*

Malherbe, X, 1.

Du lierre et du verre, et partout le teint rose et délicat des briques sous le hâle noir lentement accumulé par l'air chargé de vapeurs, de fumées et de couchants rouges... Des rues calmes, et qui restent calmes malgré leurs passants : comme les quais du fleuve ; comme la rue de l'Eglise, qui fut au siècle dernier la Grand-Rue d'un village de banlieue, dont les arbres et les verts terrains vagues descendaient jusqu'à la rive.

Mais l'immense ville a rejoint le village et se l'est incorporé, et maintenant la rue de l'Eglise et l'église demeurent, dans ce quartier, comme de précieux restes du passé, soigneusement laissés à leur place, et respectés : la rue avec ses détours, et la petite église avec un fragment de son cimetière. Et il y a d'autres souvenirs, plus récents : la maison où vécut le prophète tonnant et grondant du culte des Héros. (Une malédiction est tombée sur elle : on en a fait un musée.) Mais toutes les autres maisons vivent, autour de celle-là : même celle qu'habita — une inscription le dit — ce charmant poète qu'on ne retrouve que par échappées dans son œuvre et qui, père besogneux d'une nombreuse famille, porta en lui pendant toute sa vie, qui fut une longue enfance, le souvenir des Antilles

où il était né et l'image d'une jeune fille de quatorze ans qu'il avait aperçue un jour et n'avait jamais revue.

Elles vivent, mais il y a chez elles une telle volonté de calme et de paix que, dans ce coin de la ville, on dirait que des abîmes de silence séparent tous les objets, même les plus proches les uns des autres. Au XVIII^e siècle on fabriquait ici de la poterie ; mais à présent, on y cultive, avec des soins infinis, le précieux silence. Ici, chaque chose est à part de toutes les autres : les jardins, les arbres citadins sous leur revêtement de suie humide, les chapelles, les hôpitaux, la station des taxis, toutes ces choses existent sans bruit, sans rien qui laisse voir au passant leur activité. Tout est solitaire et discret ; les couleurs même se taisent et demandent à être regardées plus attentivement qu'ailleurs, et ce n'est que de tout près, et les jours de soleil, qu'on s'aperçoit que le pont tendu sur ses hauts piliers comme une double guirlande d'une rive à l'autre, a son armature peinte en vert. Et le fleuve ne se distingue de la brume que par une sourde lueur d'argent, ou de cuivre, selon les heures... A l'horizon rempli d'usines, un groupe de hautes tours, une famille de noires Babels, marque les limites de la ville, — si elle a des limites, — du côté de l'Occident.

Etendu sur un divan, près de la fenêtre en saillie, au rez-de-chaussée, Marc Fournier goûtait le silence de son quartier et cherchait à se l'expliquer. Comment se faisait-il que toutes choses fussent à ce point isolées, sans rayonnement, sans accointance, sans faire entendre leurs voix ? Et sa pensée suivit la rue où étaient la maison de Carlyle et celle de Leigh Hunt, jusqu'à son confluent, après un tournant brusque, avec une rue plus large, — et là, au coin,

à gauche, il y avait, derrière une palissade noire, une villa inhabitée qui dormait au fond de son jardin dont les allées s'effaçaient, transparaissant encore sous les herbes et les fleurs comme les événements d'un songe sous les premières sensations du réveil. C'était là qu'avec la complicité de tout le quartier, à la faveur de ce silence tendu, voulu par tous les habitants, la nature se réparait, reprenait toutes ses habitudes, mêlait toutes ses croissances, oblitérait avec patience et entêtement un passé humain, une histoire humaine, dont les empreintes se voyaient peut-être encore sur le sable recouvert de feuilles et de tendres tiges, — et lourdement, régulièrement, comme une pulsation, les trois notes sauvages et passionnées d'un oiseau invisible tombaient dans le silence d'ombre et d'or. Et c'était là, sans doute, que s'étaient réfugiées les anciennes petites divinités prosrites, celles de la rive, celles qui protégeaient les potiers, celles de la forge et du pré communal, — toutes les nymphes et les fées de Chelsea ! Et cela était beaucoup plus important que le souvenir morose des grands hommes qui jadis avaient habité là. Cela faisait de ce quartier un pays féérique : on le sentait bien à ce silence de rêve, à cette lumière adoucie par l'eau et la verdure, fondue dans la brume subtile où toutes les formes apparaissaient et disparaissaient soudainement avec quelque chose comme ce geste : le doigt sur les lèvres.

« Oui », songeait Marc, « autrefois le quartier des gens de lettres, et maintenant celui des peintres : ce qui explique la rencontre, çà et là, d'un groupe de modèles : des enfants brunes à grandes boucles d'oreilles rondes sous la coiffe blanche ouverte comme un livre... Mais qu'est-ce qui peut expliquer ce silence, et ces douces présences invisibles, et

cette calme pantomime des rues qui font semblant d'être désertes, sinon... »

A ce moment, les Fées parurent. Il y eut un faible bruit de grelots, de rires et de tambourins, et deux chars pleins de petits personnages costumés s'arrêtèrent devant une porte, de l'autre côté de la rue, en face du quai.

A l'entour, rien ne s'étonna, et l'après-midi de ce samedi soir de mai continua sa vie pensive, aussi indifférente à l'arrivée des Fées qu'elle l'avait été, quelques heures plus tôt, à la cessation du travail de la semaine, ce cataclysme qui emportait des millions d'êtres humains, fuyant le travail, loin du centre de la ville. Et Marc vit que les Fées, pour se montrer au grand jour de la rue, s'étaient déguisées en personnages de la Comédie italienne. Arlequin fut le premier à descendre du char, et Colombine, pesant, l'espace d'une seconde, sur sa main levée, sauta à pieds-joints du marchepied sur le trottoir. Les autres suivirent, et celle qui descendit la dernière fut une petite Folie blanche et bleue en masque de satin blanc qui s'avança jusqu'à l'extrémité du trottoir et agita dans la direction de la fenêtre d'où Marc la regardait, sa marotte de rubans bleus et blancs. Puis elle courut rejoindre ses compagnons, et tous pénétrèrent dans la maison devant laquelle leurs chars s'étaient arrêtés.

M^{me} Crosland entra dans la chambre, s'approcha de la fenêtre, et se penchant au-dessus du divan elle écarta le rideau.

— Vous avez vu Queenie ? dit-elle à Marc. Oui, elle a dû venir avec les autres. Elle est déguisée en Folie ; un si joli costume que les dames patronnesses lui ont prêté ! Oh, je ne vous l'avais pas dit, Marc ? Une surprise que ces dames

font de temps en temps aux convalescents des hôpitaux : une idée si charitable... Malgré notre deuil je n'ai pas voulu que ma fille refusât l'invitation de ces dames. Queenie m'a promis qu'elle viendrait après la visite.

— J'espère qu'elle pourra rester un peu et prendre le thé avec nous, Edith ? Préparez-le ici, voulez-vous ?

M^{me} Crosland laissa Marc seul pendant un instant, puis revint avec les objets du service à thé.

— Je pense que vous n'êtes pas mécontent, Marc ? puisque vous m'avez souvent dit que vous aimeriez connaître ma fille. J'aurais voulu pouvoir vous la présenter plus tôt ; mais vraiment je n'en ai pas eu l'occasion. Et sauf le soir où vous nous avez rencontrées comme je la reconduisais chez sa tante...

On sonna, et l'instant d'après la Folie bleue et blanche, le visage découvert à présent, et ses joues roses et ses yeux bleus brillant entre des réseaux tout emmêlés de fils blonds, entra en faisant tinter tous les grelots de sa jupe. Elle jeta son masque et sa marotte sur le divan que Marc venait de quitter, et après que M^{me} Crosland l'eut embrassée, elle vint à Marc, la main tendue :

— Comment allez-vous ?

Et Marc Fournier, qui allait avoir vingt-cinq ans, éprouva un léger mécontentement de lui-même en constatant que, malgré ce qu'il appelait son expérience, il n'avait pas appris à dissimuler son émoi et sa confusion lorsqu'il se trouvait en présence d'une très jolie fille. Il souhaita même d'arriver à ne plus éprouver cet émoi.

Mais lorsqu'il se vit assis entre l'éblouissante apparition et la femme qui ne lui refusait rien, et qu'il songea qu'après tout l'éblouissante apparition n'était que la fille de cette

femme, son sang-froid et sa lucidité lui revinrent, et il se mit à parler, sans se préoccuper de son accent étranger, et seulement attentif à ne pas appeler M^{me} Crosland, devant sa fille, « Edith » tout court. Et bientôt, en réponse à une question de lui, la Fée se mit à raconter comment elle s'était déguisée, et la hâte avec laquelle il avait fallu découdre, puis recoudre, pour ajuster le costume trop étroit. Elle riait, et par instants sa voix montait plus haut qu'elle n'aurait voulu. Mais ses gestes, tandis qu'elle coupait les tartines et les portait à sa bouche, restaient calmes. La blancheur vivante de ses mains et de ses bras contrastait avec la blancheur dure de la nappe ; mais les deux blancheurs paraissaient faites l'une pour l'autre, et de toute la personne de Queenie se dégageait une impression de vie saine, délicate et propre. Elle était aussi douce, polie et pure que peut l'être la créature humaine. Enfin Marc soutint l'éclat du visage, où il vit la même santé, la même douceur, la même pureté, vivantes, parlantes, et regardantes. Le blanc même des yeux brillait, et quelques instants plus tard, tandis que le reste de la figure était caché par la tasse où elle buvait, il rencontra les yeux tranquilles, d'un bleu lointain et pur, et il songea aussitôt à ce Lied où le poète dit que, lorsqu'il pense aux yeux de celle qu'il aime, un océan de pensées bleues submerge son âme :

Ein Meer von blauen Gedanken...

Marc n'était pas encore très sûr de ses goûts en poésie, et il se rappela qu'il avait dit, précisément à propos de celle-ci, qu'elle était un peu trop dans le genre des cartes postales à sujet sentimental. Mais presque en même temps il revit d'autres regards dont le souvenir l'avait suivi pen-

dant des jours : regards cruellement tendres, donnés comme une aumône ou comme une promesse qu'on sait qu'on ne tiendra pas : regards de jeunes filles accompagnées, de femmes assises auprès d'un homme, regards de jeunes mariées en voyage... Mais dans les yeux de Queenie, il n'y avait rien que de la gaîté, de la franchise, et quelque chose comme une rêverie vague et douce.

Un peu gêné, il détourna sa vue sur M^{me} Crosland, et il lui sut gré de paraître encore aimable et que ses trente-huit ans pussent soutenir la comparaison avec les quinze ans — était-ce bien quinze ans ? — de sa fille. C'étaient les mêmes yeux, moins vifs, moins gais, mais plus tendres. Et quand elle baissait un peu la tête, comme en ce moment, il y avait dans la pureté et la blancheur de son teint, et dans la courbe de ses joues, un air d'enfance et de naïveté qui l'émouvait toujours.

Il pensa : devine-t-elle que je suis en train de les comparer ? Mais elle n'ose pas me regarder : elle pense à notre secret, et elle est peut-être gênée de me voir à son côté en présence de sa fille ? Et Queenie, se doute-t-elle... ?

— Oh, ils sont partis sans moi, dit la Fée, en regardant vers la fenêtre. Et que vais-je faire ? Je ne peux aller dans la rue vêtue comme cela.

Mais tout s'arrangea. Marc sortit, on entendit le coup de sifflet du concierge, et au bout d'un instant un taxi s'arrêtait devant la porte. Marc, habillé pour sortir, rentra en disant :

— Je vais reconduire Queenie, M^{me} Crosland.

En trois bonds, et avec un joli bruit de grelots et de satin froissé, la Folie alla se blottir dans un coin de la voiture, et Marc la rejoignit. M^{me} Crosland vint elle-même donner

l'adresse au chauffeur, et au moment où la voiture démarrait, Queenie baissa la vitre, du côté où était son compagnon, et s'appuyant d'une main à la portière, elle agita sa marotte jusqu'à ce qu'un tournant lui eut caché la maison. Marc releva la vitre, puis, se forçant un peu pour sourire, il dit :

— C'est votre nom, Queenie ?

— Oui ; pourquoi pas ?

— J'avais pensé que c'était un nom d'amitié que vous donnait votre mère.

— Oh non, je m'appelle Queenie.

Elle sourit si ingénuement que Marc n'eut plus besoin de faire effort pour sourire. Il murmura :

— Queenie...

Et l'instant d'après il était si près d'elle que le beau visage clair et les yeux bleus n'étaient plus qu'une seule tache fraîche devant ses yeux, et que ses lèvres touchaient les douces lèvres humides, et qu'il sentait passer leur souffle à travers sa moustache. D'abord elle avait eu un mouvement de recul, mais aussitôt après elle rendit le baiser, bravement, en fermant les yeux, avec élan et maladresse. Puis elle essaya de dire « Non », comme un enfant : « N... n... non. » Et Marc, cédant à la pression de son coude, consentit à se détacher d'elle. Mais il couvrit de sa main la petite main qui reposait sur le coussin. Il dit :

— J'espère que vous n'arriverez pas en retard.

— J'espère que non ; je suppose qu'ils m'attendent.

Toutes les pensées de Marc s'élevaient du sein d'une grande joie tranquille. C'était donc vrai : l'éblouissante apparition, la Fée, la jeune Folie blanche et bleue, — il l'avait tenue dans ses bras, et ce visage vers lequel il osait à

peine élever ses regards, il y avait à peine une demi-heure... Ah, ce n'était qu'une petite mortelle, après tout ; mais une si douce petite mortelle. Ensuite il se reprocha d'être si ému, et d'attacher tant d'importance à ce qu'il venait de faire. Il se dit qu'il était resté bien collégien malgré ses vingt-cinq ans, et qu'un homme de son âge qui embrassait une jeune file devait le faire délibérément, et même presque distraitemment. Sûrement les vrais séducteurs devaient prendre un premier baiser avec autant de calme qu'un employé des postes oblitère un timbre. Quoi, cette enfant paraissait bien moins émue que lui !

En effet — et Marc le comprit plus tard, — Queenie était plutôt flattée qu'émue par ce qui venait de se passer. Elle avait bien reçu déjà, et rendu, quelques baisers ; mais ceux-là ne comptaient plus à présent : c'étaient des baisers d'enfants de son âge. Pour la première fois de sa vie, elle venait d'être embrassée par un homme, — le contact dur de la moustache taillée courte était une sensation nouvelle qui l'intéressait, — mais surtout elle était fière d'avoir découvert qu'une grande personne, un homme, un monsieur, avait, à cause d'elle, perdu pendant un instant le sérieux et la gravité qu'elle attribuait à toutes les grandes personnes. Pourtant, quand Marc se rapprocha d'elle, avec une demande, presque une supplication dans son regard, elle lui dit d'une voix basse mais tranquille :

— Non. Nous approchons. Ils pourraient nous voir.

Elle remit son masque. Le taxi s'arrêtait. Elle était descendue avant qu'il eût pu mettre pied à terre et l'aider. Elle lui tendit la main en disant :

— Eh bien, au revoir...

Il ne sut que répondre : « Au revoir », tandis que son

regard cherchait à rencontrer ses yeux dans les deux fentes du masque. Une porte se referma sur elle.

Dans le taxi qui maintenant le ramenait chez lui, le premier mouvement de Marc fut d'allumer une cigarette ; mais il s'en abstint : il voulait conserver autour de lui la délicate odeur qu'avait laissée celle qui venait de le quitter. Était-ce tout ce qui lui restait d'elle ? Il aurait dû lui demander quelque souvenir tangible : son masque (elle dirait qu'elle l'avait perdu) ou le ruban de ses cheveux. Elle avait peut-être laissé tomber son mouchoir ? Il se baissa, et sa main, en tâtant le fond de la voiture, rencontra quelque chose de mieux que ce qu'il avait espéré trouver : un grelot, qui s'était détaché de la jupe de satin à rayures blanches et bleues. De la jupe ? oui : ceux de la marotte étaient beaucoup plus petits. Un grelot qui avait tremblé et tinté à chacun de ses mouvements ! A vrai dire il ne tintait plus maintenant, car on avait marché dessus, elle sans doute, et ainsi le petit grelot avait vécu et était mort délicieusement. Marc le déposa avec soin au fond de la poche intérieure de son gilet ; et alors il s'abandonna à sa grande joie.

Il dit à haute voix : « Queenie » ; et ensuite : « Queenie Crosland ». Il ne se souvenait plus que sept ou huit semaines auparavant il avait dit dans un moment de joie semblable : « Edith », et ensuite : « Edith Crosland ». Il chanta. Puis, sans éprouver la moindre honte, il se récita doucement, avec des intonations passionnées, les deux strophes du Lied où il est question de l'océan de pensées bleues. Et avant qu'il eût eu le temps de se reprendre et de rire de lui-même, il était devant sa porte.

Il réagit assez pour se dire qu'il devait être prudent, et donner autant que possible un air de banalité aux éloges qu'il ferait de Queenie à M^{me} Crosland. Mais il n'eut pas besoin de suivre cette ligne de conduite, car dès qu'il fut en présence d'Edith une partie des sentiments que sa fille venait de lui inspirer se reportèrent sur elle.

— Votre fille est charmante, Edith. Si bien élevée... Oh, et blonde et blanche et douce comme vous ! C'est étonnant comme vous vous ressemblez... J'aimerais savoir jusqu'à quel point va la ressemblance. A-t-elle ce même petit signe... ?

— Oh Marc, vous posez des questions !... Oui, je crois qu'elle l'a.

Puis elle ajouta, avec un sourire que Marc ne comprit pas bien, ou qu'il ne voulut pas comprendre :

— Ce n'est qu'une enfant, vous savez : quatorze ans le 20 décembre dernier !

— Oh ! dit Marc d'un ton qui laissait deviner sa déception, sans qu'il s'en rendît compte lui-même.

Mais cela le servit à son insu. En effet, lorsque, un peu plus tard, il dit qu'il serait heureux que Queenie vînt passer quelquefois l'après-midi avec M^{me} Crosland et lui, Edith y consentit aussitôt.

— Oui, l'après-midi du dimanche, dit-elle. Non pas demain : je n'aurais pas le temps de prévenir M^{me} Longhurst. Mais le dimanche suivant Queenie viendra.

— Très bien, dit Marc ; je vais donc être père de famille tous les dimanches ; la seule chose, ma chère, qui manquait à mon bonheur.

Sa journée de travail finie, et tandis que l'autobus le

ramenait vers son quartier à travers les mille perspectives de la ville, Marc songeait à la paisible félicité qui l'attendait cher lui.

Ce n'était déjà plus le temps où cette pensée l'occupait même pendant la journée : l'époque d'incertitude, d'effort, de chagrins et de joies alternées et enfin de victoire ardente, pendant laquelle il s'était préparé ce bonheur et l'avait conquis. Le temps de l'impatience et de la hâte, lui aussi, était passé. Et peut-être que cette phrase, pendant laquelle Edith et lui étaient surtout deux complices de leur plaisir mutuel, seulement attentifs l'un à l'autre, ennemis de tout ce qui les empêchait d'être seuls ensemble, touchait maintenant à sa fin. Une phase plus calme et, somme toute, meilleure, commençait : leurs habitudes avaient fait connaissance et s'entendaient bien ; ils goûtaient plus lentement et plus savamment leur bonheur, et le perfectionnaient ; et ainsi ils allaient s'unissant plus étroitement chaque jour, s'identifiant peu à peu l'un à l'autre. Déjà, pour Marc, l'idée ou le sentiment qui était présent en lui lorsqu'il disait : « chez moi » était composé de tous les souvenirs qu'il avait non seulement de ses murs et de ses meubles, de son feu, de ses livres et de ses repas, de ses nuits et de ses levers, mais encore, et surtout, des souvenirs, sans cesse augmentés et enrichis, qu'il avait d'Edith Crosland. Elle était ce qu'il y avait de plus précieux, de plus intime, de plus voilé, chez lui. Et tout cela, pour Marc, se résumait en cette pensée : qu'après ses heures de travail il allait, dans un moment, retrouver une femme aimable et douce qui l'attendait.

C'était bon, qu'elle eût consenti à vivre chez lui, et qu'il pût partager toutes ses heures, tous ses instants, et

que ce ne fût pas une étrangère, une dame en visite, qu'il allât retrouver, mais sa femme, dans sa maison : le don absolu, la possession complète. Et cela s'était si facilement arrangé ! Veuve depuis près de deux ans, M^{me} Crosland habitait, avec sa fille, chez une sœur de son mari, — une M^{me} Longhurst, — contribuant à la dépense du ménage. C'était par des amis des Longhurst que Marc avait connu Edith. Il n'avait pas tardé à savoir que les deux belles-sœurs ne faisaient pas très bon ménage et qu'Edith souffrait, dans cette maison. Déjà il était en termes d'intimité assez grande avec elle pour se permettre de lui proposer de venir chez lui pendant les quelques mois qu'il devait passer dans son appartement de Chelsea, mais il la prévint qu'au début de l'hiver il partirait, comme tous les ans, pour un autre pays. Elle devrait se considérer comme son invitée, et en échange, elle dirigerait sa maison, avec pleine autorité sur la servante et dans tous les détails du ménage, et serait en somme, aux yeux de toutes les personnes qui pourraient avoir affaire à Marc, son intendante. C'était, pour elle, pour lui, et à l'égard du monde, la meilleure solution. Il avait d'abord craint qu'elle ne consentît à cet arrangement avec l'impression que c'était pour elle une sorte de déchéance. Mais ils étaient alors trop préoccupés de bien cacher et d'abriter leur affection pour qu'elle s'attardât à des considérations de ce genre ; et tout récemment encore, elle lui avait dit que jamais, au temps où elle jouissait de tous ses avantages sociaux et de toutes ses prérogatives d'épouse, elle n'avait été aussi heureuse qu'à présent. Pour ses amies et connaissances elle était censée avoir quitté Londres.

Le fait qu'il pût plaire à une femme, ou tout au moins

qu'une femme se laissât aimer de lui, était toujours pour Marc un sujet d'étonnement, et chaque fois que ce fait lui devenait évident, il inclinait à croire que c'était l'effet d'un hasard, un miracle, et que ce phénomène insolite ne se reproduirait jamais plus dans sa vie. Ce n'était pas qu'il fût exempt de fatuité, mais cette fatuité était toute en surface, et au fond il se jugeait sévèrement et n'avait aucune confiance en lui-même.

Et il n'avait pas tout à fait tort. Car s'il eût été plus attentif, il aurait compris qu'il avait été surtout, à l'origine, aux yeux de M^{me} Crosland, ceci : l'occasion. Mais c'est déjà beaucoup que d'être une occasion dans la vie d'une femme ; et peut-être même qu'en observant mieux et en y réfléchissant davantage, il aurait trouvé, dans le caractère même d'Edith, l'explication, — plus ou moins flatteuse pour son amour-propre, — de l'affection très réelle qu'elle avait pour lui. Une fois, il avait pensé : « Toute sa vie se résume ainsi : une rêverie confuse et chaste et... l'alcôve. » Mais ce n'était pas aussi simple que cela. Il y avait, d'abord, chez M^{me} Crosland, un sentiment très net de son âge. Elle était encore très aimable, mais elle savait bien qu'à certains jours elle ne pouvait pas, comme l'héroïne de Maynard, « consulter son miroir avec des yeux contents. » Sans doute, on ne voyait encore tomber « ni ses lis ni ses roses », mais il était évident que « l'hiver de sa vie » ne serait pas « son second printemps » ; et elle sentait bien qu'elle n'avait pas strictement droit à la possession exclusive et durable d'un amant de vingt-cinq ans. C'était une sorte de larcin qu'elle faisait à la Nature et au Temps. « Les eaux dérobées sont plus douces, et le pain mangé en cachette a plus de saveur. »

D'autre part elle était d'un tempérament romanesque, et il lui fallait entourer les réalités de l'amour de toute une nébuleuse de songes et de brillantes images. Sa vie était à la fois ce qu'elle savait qu'elle était, et une autre vie, qui se passait sur un plan supérieur, dans la région de tous les raffinements du luxe, de l'esprit et de la passion. Ce qu'il y avait de curieux, c'est qu'elle parvenait à faire coïncider ces deux plans et savait passer de la retenue et même de la prudence les plus complètes à un abandon effréné, et parfois elle arrivait même à réunir en elle, dans le même instant, la « sainte et le démon ». Elle avait aussi un certain sens du pittoresque. Ainsi elle aimait Marc (elle se disait qu'elle l'aimait, alors qu'en réalité elle n'avait rien de plus, à son égard, qu'un attachement affectueux), elle l'« aimait », entre autres raisons, parce qu'il était né et avait été élevé sur le Continent. Il était à ses yeux un homme « d'une autre race », un peu mystérieux, un peu déroutant, mais assurément plus tendre et plus empressé que ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. Et quand, le dimanche matin, Marc sortait pour aller à la petite chapelle catholique romaine pour entendre la messe, elle s'exaltait en songeant à ces pays qu'elle n'avait jamais vus : la France, l'Italie, l'Espagne, ces nations ardentes, romanesques et pleines d'une corruption raffinée ! Et Marc, qui s'était aperçu de ce penchant d'Edith, s'amusait à lui parler des nuits italiennes, à lui raconter des scandales parisiens, et à lui décrire des courses de taureaux.

Il aimait trouver chez elle cette curiosité sympathique, et la regardait comme une preuve d'ouverture d'esprit. Mais à côté de cela, elle avait un goût fâcheux pour ce

qu'elle appelait « la vie intellectuelle ». Elle avait lu beaucoup, et d'abord des romans, dont quelques-uns lui avaient révélé l'existence de grandes choses vagues, comme l'Esthétique, la Psychologie, et les doctrines et les problèmes dont l'ensemble constitue ce qu'on peut appeler le monde de la pensée. Alors ce monde, cette vie de l'esprit, lui étaient apparus comme le suprême luxe, et elle s'était imposé la tâche d'y pénétrer, se disant qu'elle se devait à elle-même de s'orner de toutes ces parures. Mais elle avait échoué, et n'importe qui à sa place et en s'y prenant de cette façon, aurait échoué. On était seulement surpris de voir qu'ayant lu tant de livres elle en prît encore tant au sérieux. Et puis elle confondait tout, et il y avait bien des vides dans sa culture livresque. Mais cela ne l'empêchait pas de laisser voir à Marc, parfois, qu'elle le considérait un peu comme un inférieur au point de vue intellectuel. Un jour même elle était allée jusqu'à lui dire quelque chose comme ceci : « Ce sont là des idées générales, et vous et les idées générales vous êtes brouillés. Vous êtes bien trop subjectif... » Et Marc, agacé, n'avait pu s'empêcher de lui dire : « Edith, laissez donc vos philosophes et ne lisez que les livres qui vous amusent. » — « Oh mais c'est de l'hédonisme tout pur ! » Elle avait raison : c'était de l'hédonisme ; mais Marc se demanda si elle savait exactement le sens de cet affreux mot, et si elle ne croyait pas à l'existence d'un philosophe qui se serait appelé Hédon. Dès lors il la laissa divaguer, et citer dans une même phrase Swedenborg, Kant et Bergson, comme cela lui arrivait quelquefois. C'était même touchant : elle était devant la vie intellectuelle comme un enfant devant un

piano dont il ne sait pas jouer, et qui s'émerveille lorsque, en frappant des touches au hasard, il réussit à produire un accord.

Mais c'était là l'unique travers d'une femme charmante et bien féminine : une petite dose de pédanterie nordique. En dehors de son commerce peu fructueux avec les livres, son esprit était prompt, net et vigoureux. Ce n'était pas pour rien qu'elle était du même sang que le peuple qui a donné au monde les plus grands humoristes. De ce peuple elle avait la finesse, le sens du comique, et la grâce dans l'expression. Elle savait saisir le côté ridicule d'un objet ou d'une situation, et l'exprimer d'une manière frappante. Sans avoir l'air d'y toucher, elle était quelquefois terrible et n'épargnait rien, pas même Marc ; et lui, heureux de lui voir si bien lancer de si jolis traits, poussait, au lieu du sobre et énergique « Good ! » qu'elle attendait, des exclamations exotiques telles que : « Vas-y, ma petite ! » et : « Anda mujer ! » qui la faisaient rougir et sourire, comme si son instinct lui eût fait reconnaître l'éloquence sensuelle du tutoiement.

Oui, elle était douce, la pensée de cette douce femme qui l'attendait dans sa maison voilée de lierre, au fond de cet étrange quartier que remplissait la brume tiède et dorée du soir. Pensée calme, réconfortante et pudique : « Moi aussi, on m'attend. » Que peut-il manquer au bonheur d'un homme de vingt-cinq ans qui a, pour se distraire, les spectacles de la plus grande ville du monde tout autour de lui, un travail qui ne l'ennuie pas, une demeure paisible, et le pain quotidien et la chaleur du sein ? « Jeune homme qui êtes assis en face de moi, et qui allez si bien accompagné, je n'ai rien à vous envier.

Peut-être nous retrouverons-nous ce soir, voisins de fauteuil d'orchestre au nouveau théâtre qui est en face de l'hôtel de ville de Chelsea, et alors vous verrez que je n'ai rien à vous envier. Et même *elles* se ressemblent un peu. Si nous nous rencontrons, comme je l'ai dit, ce soir, nous ferons comme si nous ignorions même notre existence ; mais elles, nos dames, se regarderont : deux femmes, chacune escortée du respect et de la tendresse d'un homme, chacune exerçant une douce puissance sur la vie d'un homme, et toutes deux aimées et servies, connaissant les mêmes joies et initiées aux mêmes mystères. Peut-être même feront-elles une comparaison de vous et de moi ; mais, que tout soit damné ! j'ose dire que je ne crains pas cette comparaison. » Et voilà où en était Marc : à cette bourgade du Tendre qui s'appelle Possession-Paisible.

Mais depuis ces deux ou trois derniers dimanches d'été, une nouvelle pensée tendait à supplanter en lui, pendant ses retours au logis, la pensée d'Edith. Il y avait maintenant au monde un nom merveilleux : Queenie. Pourquoi certains noms sont-ils si beaux ? Qui expliquera ce charme qu'il y a en eux, qui fait qu'on ne se lasse pas de les dire quand on est seul, et de se les redire en esprit quand on est dans la foule, et qui nous oblige même quelquefois à les écrire, aux marges d'un carnet, ou sur les pages d'un calendrier, avec beaucoup de soin, en séparant les lettres, et simplement pour les regarder ? Marc se répétait donc « Queenie » à travers tous les bruits de Londres, et il pouvait à peine croire qu'il avait eu le bonheur de dire ce nom à celle qui *était* Queenie, et qu'il aurait encore le bonheur de le lui dire. Comme il se sentait supérieur à

tous ceux qui ne la connaissaient pas, et qui, la voyant, ne savaient pas le secret de son nom ; et comme il prenait en pitié ceux pour qui elle n'était que « M^{lle} Crosland » ! Et s'ils avaient pu savoir, les pauvres gens, que cette jolie enfant si insouciante, si maîtresse d'elle-même, si vigoureuse et si capable de se faire respecter, — en admettant que la pensée de lui manquer de respect fût venue à quelqu'un, — s'ils avaient pu savoir que « M^{lle} Crosland » se laissait embrasser par lui, Marc Fournier, et qu'elle lui rendait ses baisers, chaque fois qu'ils se trouvaient seuls ensemble ! Et que dimanche prochain, encore, pendant quelques secondes volées à la vigilance d'une mère et d'une amante, cette enfant serait entre ses bras comme une femme aimée et qui aime !

Mais : s'aimaient-ils vraiment ? Peut-être qu'au fond ils n'aimaient que les baisers qu'ils se donnaient ? Chose curieuse : ils ne s'étaient encore rien dit. Du reste, ils n'en avaient guère le temps : dès que M^{me} Crosland les laissait seuls un instant, ou qu'ils trouvaient moyen de se rejoindre (c'était surtout pendant la préparation du goûter qu'ils en avaient l'occasion) sans dire un mot ils se rapprochaient l'un de l'autre pour un de ces baisers muets, essoufflés, que la peur d'être surpris leur rendait à la fois si doux et presque douloureux. Puis, M^{me} Crosland survenant, il leur fallait quelques instants pour reprendre leur sang-froid et jouer leur rôle ; et dès lors, naturellement, ils se surveillaient. Le calme de Queenie émerveillait Marc, et elle était même toujours la première à s'enhardir assez pour poser à Marc quelque question banale sur un ton enjoué et indifférent. Et lui, voulant l'étonner à son tour, dominait peu à peu son émoi, et allait jusqu'à ris-

quer des compliments ou des agaceries, qui faisaient sourire Edith. Mais c'était tout juste s'ils osaient se regarder à la dérobée ou parfois, — c'étaient leurs grandes audaces, — profiter de quelque petit incident du goûter pour se frôler les doigts.

Et puis l'enfant n'était pas toujours bien disposée à l'égard de Marc. Le premier dimanche, quand ils en étaient à leur second ou troisième baiser, Queenie, entendant les pas de sa mère qui se rapprochaient, s'était écartée de lui en murmurant :

— Que c'est contrariant !

Et Marc, encouragé par ce dépit si naïvement montré, avait profité de la prochaine occasion pour l'embrasser plus étroitement qu'il n'avait encore osé le faire et, pendant tout le reste de la soirée, Queenie avait paru très offensée, ou du moins elle avait montré tant de froide indifférence, que Marc avait eu l'impression qu'après cela il ne serait plus pour elle que ce monsieur étranger dont sa mère était l'intendante.

Elle boudait encore le dimanche suivant et avait laissé passer volontairement deux occasions de donner à Marc ce baiser qu'il avait attendu toute la semaine. Quand il s'était approché d'elle, elle était restée immobile et avait secoué la tête, lentement et résolument... Il n'avait eu que le temps de murmurer :

— Au moins, dites que vous me pardonnez ?

Et comme M^{me} Crosland entraît, il s'était mis à parler très haut du beau temps qu'il faisait. Comme c'était cruel de la part de Queenie ! et quel monstrueux gaspillage de bonheur !

Alors, en présence même d'Edith, il lui avait offert

quelques fleurs qui étaient dans un vase sur son bureau, et qu'il avait achetées la veille, pour embellir l'appartement en l'honneur de sa jeune amie. Elle les accepta. Mais tout le temps qu'elle fut là, il se demanda avec angoisse si elle les emporterait ou si elle ferait semblant de les oublier. Et pendant qu'il ne songeait qu'à cela, il lui fallait prendre part à la conversation, et il se forçait à parler, avec une gaieté nerveuse à laquelle Queenie ne semblait prêter aucune attention. Oh comme il s'était senti loin d'elle, à ce moment-là ! Et un peu plus tard, comme sa mère quittait la chambre, elle l'avait suivie, vite, comme si elle avait eu quelque confiance à lui faire.

Pourtant lorsque, dans le reste de la soirée, Marc dit quelque chose d'assez drôle, elle le regarda, sans sourire, mais avec un air d'approbation, et il senti une chaleur et une détente en lui, et un soudain contentement de soi-même. Mais au départ, elle laissa les fleurs sur la table, et si M^{me} Crosland ne le lui avait pas fait remarquer, elle ne les aurait pas emportées. Et alors, elle les saisit d'un geste brusque et irrité.

Décidément Marc avait quitté Possession-Paisible pour une région plus accidentée du Tendre ; ou plutôt, dans Possession-Paisible même, il avait commencé une nouvelle intrigue, qui le menait par des chemins qu'il avait déjà souvent parcourus, mais qui lui paraissaient toujours nouveaux. Oh ! il se les rappelait bien, pourtant : ces baisers échangés en cachette, ces incertitudes, ces attentes ! Comme on souffre pour un bouquet refusé ; comme on triomphe pour un bouquet gardé ! Quelle confiance en nous-mêmes peut nous donner le moindre regard, le plus

fugitif sourire d'un enfant ! Et quelle peine, quel sentiment d'humiliation affreuse, pour un regard distrait, pour une parole qui fait l'éloge d'un autre !

Le dimanche suivant, Marc ne douta plus qu'il était pardonné. Il l'était déjà au moment où elle avait essayé d'abandonner les fleurs, mais elle s'était bien gardée de le lui laisser voir. Ce dimanche-là, lorsqu'elle entra, il parut à Marc qu'il y avait quelque chose de changé en elle, mais il n'aurait pas su dire, tout d'abord, ce que c'était. Il la parcourut du regard tandis qu'elle baissait les yeux. Qu'était-ce donc ? Eh oui : sa jupe était plus longue. Elle avait décousu un des volants de sa jupe de deuil, et l'avait recousu plus bas. Elle rougit et détourna la tête quand elle vit que Marc s'était aperçu de ce changement. Du reste la présence de M^{me} Crosland les obligea au silence et les contraignit à feindre l'indifférence. Et même lorsqu'ils se trouvèrent seuls un instant, après qu'ils se furent donné le long baiser de la réconciliation, Marc ne put rien dire sinon :

— Oh Queenie, je craignais tant que la pluie ne vous empêchât de venir aujourd'hui !

Et plus tard, en y réfléchissant, il sentit bien qu'il n'y avait rien à dire au sujet de cette jupe allongée. Il suffisait qu'elle eût vu qu'il l'avait remarquée. Il était même difficile d'exprimer ce que cela signifiait. « Puisque je suis aimée d'un homme, je ne veux plus qu'on me voit vêtue comme une enfant. » Oui, quelque chose comme cela. Et vraiment, pensait Marc, elle était bien femme et digne d'être aimée, celle dont le premier geste, en se voyant élue par l'amour, était de se voiler.

Le dimanche suivant, qui était un de ces jours de chaleur épaisse et poisseuse comme Londres en a quelquefois au mois de juillet, Queenie fit à sa mère et à Marc la surprise de venir avec une jeune fille de son âge, qu'elle leur présenta :

— Mon amie Ruby.

Ruby était brune, avec un teint blanc et rose, un petit front bombé, de grands yeux pensifs et le menton un peu relevé, et tout cela lui donnait un air d'attention patiente et douce. Mais ses cheveux coupés courts dansaient en noires boucles légères autour de ses délicates oreilles roses, de son cou bleui par le réseau des veines, et de sa nuque fragile qu'on découvrait par instant nue, avec le renflement, touchant à voir, de deux tendons qui saillaient sous la peau duvetée, couleur d'ambre clair, selon les mouvements de sa tête. Elle était aussi sérieuse et indolente que Queenie était rieuse et gaie. Et même il semblait qu'elle donnait à Queenie l'exemple du sérieux, car elles se tinrent un long moment silencieuses et bien sages sur leurs chaises, jusqu'à ce que Queenie, qui d'abord avait parcouru Marc d'un regard un peu timide mais assez satisfait, dans lequel il crut pouvoir lire la fierté naïve qu'elle éprouvait à le montrer à son amie, dit soudain :

— Oh Ruby, ne soyez pas stupide, vous voyez bien que le piano est ouvert et je suis sûre que... ce monsieur sera content de vous entendre jouer.

Elle avait dit « ce monsieur » parce que sa mère pouvait l'entendre, mais d'un regard elle avait, en même temps, demandé pardon à Marc d'employer une expression aussi cérémonieuse et distante. Et, tandis que les doigts appliqués et un peu durs de Ruby balbutiaient « The

sweetest flower that blows » et « when other lips » sur le mauvais piano que Marc louait au mois, le jeune homme se demandait si Queenie avait pris son amie pour confidente de leur... — comment cela pouvait-il s'appeler ? — de leur amitié ? enfin, de cette espèce d'amour d'écoliers qui aurait dû n'avoir aucune importance pour un homme qui voulait se croire blasé. « C'est peut-être pour qu'elle me voie qu'elle l'a amenée... Mais en attendant elle nous gêne un peu, sa jolie amie. »

Mais elles savaient si bien feindre, toutes les deux ; elles avaient un air si indifférent, si tranquillement amusé, que Marc se reprit à douter que Ruby eût reçu les confidences de Queenie. Et du reste il était fort possible que Queenie attachât moins d'importance que lui à leurs baisers, et qu'ils ne fussent pour elle qu'un jeu auquel elle était depuis longtemps habituée... Pourtant, cette jupe allongée, — si évidemment à cause de lui... Ah, il aurait voulu être seul avec elle, ou tout au moins que M^{me} Crosland se fût éloignée pour quelque temps.

Ces pensées l'occupaient encore pendant le goûter, auquel ils se mirent plus tard que d'habitude, et qu'ils firent très copieux, ce qu'on appelle un « haut thé », parce qu'ils avaient l'intention de ne pas dîner, M^{me} Crosland se sentant un peu indisposée, et la servante ayant congé. Ce fut pendant le goûter que Queenie lui fit savoir qu'elle habitait pour le moment chez les parents de son amie, à Richmond, où elle avait été invitée à passer quelques jours. Alors Marc comprit qu'il y avait là une occasion à saisir.

— M^{me} Crosland, dit-il, puisque vous êtes fatiguée, j'accompagnerai ces jeunes filles jusqu'à Richmond.

Edith consentit. C'était un grand point de gagné. Mais pourvu qu'à la fin elle ne se décidât pas à venir avec eux elle aussi ! Marc n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il se vit dans la rue avec Ruby et Queenie... Au moment où il allait sortir, Edith l'avait appelé : « M. Fournier, s'il vous plaît ? » Il l'avait trouvée dans sa chambre, un peu agitée, et elle lui dit :

— Vous savez que je vous confie ce que j'ai de plus cher... après vous, ajouta-t-elle à voix plus basse en répondant à son embrassement. Et il ne pût s'empêcher de remarquer trois minces traits parallèles sur son front et deux légers plis aux coins de ses lèvres.

Comme il sortait enfin, elle lui dit :

— Oh M. Fournier, c'est si drôle de vous voir avec ces deux chevreaux ! » d'un ton qui ne lui plût guère.

Marc et les deux chevreaux marchèrent d'abord en silence et assez loin les uns des autres, dans la rue vide, qui avait cet air hagard et résigné des dimanches d'été. Mais au premier tournant, Queenie vint se placer au côté de Marc et lui dit en riant :

— Maintenant, Marc, laissez-moi porter votre canne, s'il vous plaît.

Il la lui donna, tout ému qu'elle l'eût appelé par son prénom. C'était la première fois ; et en regardant Ruby, il comprit, au sourire qu'il vit passer dans ses yeux, qu'elle savait tous leurs secrets. Une grande fierté l'emplit, tandis que Queenie marchait d'un pas ferme et balancé à son côté, portant sa canne comme un jeune page qui aurait porté l'épée de son seigneur. Tout le monde pouvait voir que cette rayonnante créature était sa « jeune fille » à lui, loyale et fidèle.

Par Cheyne Row et Oakley Street il les conduisit à King's Road où ils attendirent un autobus. En chemin, il leur fit regarder, par les interstices de la palissade goudronnée, le jardin de la villa déserte, tout plein de gazouillement et de l'activité des oiseaux qui s'annonçaient le crépuscule.

— J'aimerais y passer toute une journée toute seule, dit Ruby.

— Moi aussi, mais pas tout seul, dit Marc.

— Je suppose que je sais avec qui, répondit Ruby.

— Je me demande avec qui ? dit Queenie, en feignant une grande ingénuité.

Marc, ne trouvant rien d'approprié à répondre, s'aperçut, pour sortir d'embarras, qu'il voulait fumer. Puis, quand il eut allumé sa cigarette :

— Mais, dit-il, jeunes filles, pourquoi irions-nous directement à Richmond ? Je crois que nous pouvons aller d'abord dans Knightsbridge où je connais un endroit plein de douceur : la meilleure pâtisserie du West-End. Et de là un omnibus nous conduira à Richmond. Des votes pour les femmes ! Je mets cette proposition aux voix.

Elles acceptèrent et ils partirent gaîment. A la descente sur le trottoir de Knightsbridge, Queenie rendit à Marc sa canne, sur la poignée de laquelle il sentit avec délices, la chaleur de la main de son amie.

Enfin, après qu'il les eut chargées chacune d'un sac de friandises, ils prirent l'autobus pour Richmond. La nuit commençait. De l'impériale où ils étaient à peu près seuls, ils regardaient s'ouvrir devant eux la vaste mer métropolitaine, avec ses hautes lames de maisons se succédant à perte de vue. L'ombre augmentait, et comme le siège de

devant venait de se trouver vacant, Marc s'y assit et fit signe à Queenie de l'y rejoindre. Elle hésitait, mais Ruby lui poussa doucement le bras, et elle vint.

— Voilà une jeune fille bien sage, dit Marc ; et il l'enlaça, l'obligeant à se blottir contre lui. Oh, quel instant que celui où il sentit à travers ses vêtements cette jeune vie, douce, tendre et vigoureuse, cette fierté qui se rendait, cette force qui s'abandonnait.

Au-dessus de leurs têtes tout le ciel se teignait déjà de ce reflet d'un rose intense qui caractérise les nuits de la grande ville, et des lumières brillaient de toutes parts, qui semblaient voler autour de leur course comme des étincelles. Toute la ville de Londres n'était qu'une fournaise, un immense feu de joie qu'ils traversaient suspendus entre ciel et terre. C'est ainsi que leur essor les porta jusqu'à la rive du fleuve et au-delà, sans qu'ils se fussent rendu compte du chemin parcouru ; et au sortir de Putney, le souffle des pelouses et des espaces champêtres, qui s'élevait du parc de Richmond et du communal de Wimbledon, les reçut dans sa délicate odeur humide. Et bientôt après s'alignèrent devant eux les sages petites lumières des réverbères de Richmond sous leurs abat-jour de verre dépoli.

— On dirait un dortoir d'école de jeunes filles, dit Marc.

— Oui, exactement, répondit Ruby ; et voyez ! ajouta-t-elle en désignant son amie d'un regard.

Queenie s'était endormie, la tête sur l'épaule de Marc.

Encore une semaine d'attente. Marc était un peu honteux de s'apercevoir à quel point cette enfant l'occupait.

Qui sait si un jour Queenie ne serait pas, dans son souvenir, tout simplement une d'entre les milliers de ces jolies petites londoniennes en jupes courtes et cheveux pendant sur le dos, une de ces « fleurs de la Ville de Londres » qu'a si admirablement chantées le mystique William Blake, mais après tout « just a flapper » et rien de plus ? N'avait-il pas déjà tout ce qu'il pouvait souhaiter pour son repos : une femme aimable et attentive à son bien-être ? Mais non ; il y avait cet appel rude, sauvage et mélodieux de la jeunesse de Queenie, dans son cœur, — comme le chant du bel oiseau solitaire dans le jardin de la villa déserte. Et pourtant c'était une aventure si banale que c'était à peine s'il oserait la raconter, en quelques mots, à un ami. Mais peut-être pourrait-il la compliquer un peu ? Maintenant qu'il était assuré de l'affection de Queenie, pourquoi ne tenterait-il pas la conquête de Ruby ? Elle lui avait paru moins jolie que Queenie, mais plus réfléchie, plus femme, bien qu'elle fût moins développée. Ce petit front bombé, ces yeux et cette bouche qui semblait s'offrir, et surtout cette nuque mince sous les courtes boucles noires... Oui, la chose serait amusante, et possible, après tout.

Il suivait paresseusement ces pensées tout en marchant dans la foule, le long d'Oxford Street, et soudain une glace, dans l'entrée d'une boutique, lui présenta son image au pied. Il en profita pour arranger son chapeau tout en se regardant, non sans quelque satisfaction. Le mariage d'un Lyonnais et d'une Milanaise avait donné un assez beau produit. Un haut et svelte gaillard, aussi solide et de tenue aussi correcte que n'importe quel « Arthur » ou quel « Johnny » de Pall-Mall ou de Piccadilly, mais

avec des attaches et des extrémités plus fines et dans les yeux une lueur qu'ils n'ont pas. En dépit de son origine commerciale il avait cette caractéristique d'aristocratie, cet air, — on ne sait si on doit dire sportif ou légèrement rustique, — ce teint coloré et cette vigoureuse simplicité d'allure qui distingue les fils de la grande bourgeoisie de l'espèce purement citadine des calicots et des bohèmes. Avant de se recoiffer il lissa ses cheveux noirs, divisés par une raie médiane, et qu'il portait très aplatis, comme une calotte de Pierrot, à la dernière mode de Buenos-Ayres, où il venait de passer quelques mois. Et en sifflotant l'air d'une chanson de Fragon, il reprit sa marche dans la direction d'Oxford Circus.

... Oui, ce serait amusant de voir si l'autre gamine voudrait mordre à l'hameçon, et si Queenie était capable de se montrer jalouse. Un passe-temps comme un autre. Ce sont précisément ces petites intrigues qui nous font mieux sentir le côté sérieux de notre vie, de nos travaux et de nos affaires.

Il fut donc un peu déçu quand, le dimanche suivant, Queenie vint seule. Mais ils purent causer un peu, et elle se montra si gaie, si confiante et si soumise déjà (comme sa mère) que Marc regretta presque d'avoir considéré leur amitié comme un jeu sans importance. Et puis, comme Edith l'appelait dans la cuisine pour l'aider à préparer le thé, elle sortit vivement de son réticule un petit paquet enveloppé dans du papier de soie, et le tendit à Marc en balbutiant :

— J'ai fait ceci pour vous ; cachez-le.

Et elle s'enfuit, la figure toute brûlante.

C'était un mouchoir de batiste dans un coin duquel

Marc vit ses initiales : M. F., joliment brodées. Il ne se doutait guère, à ce moment, que c'était le dernier dimanche qu'il voyait Queenie.

Ce fut pendant le goûter que l'incident se produisit. A propos d'une négligence ou d'un oubli de M^{me} Crosland, Marc s'irrita et lui parla avec impatience. Non seulement il l'appela Edith, mais quiconque eût été là eût compris, aux paroles qu'il lui dit, que leurs relations n'étaient pas strictement celles d'un maître de maison et de son intendante. La figure d'Edith s'altéra, ses yeux se voilèrent, et en disant : « Excusez-moi », elle sortit rapidement de la chambre.

Queenie allait la suivre, lorsque Marc lui dit : « Restez ». Et après avoir hésité une seconde entre sa mère et son amoureux, elle resta. Alors elle pencha sa tête, cacha son visage entre ses bras nus, et pleura doucement.

— Voyons, calmez-vous... Vraiment, vous n'aviez pas deviné ?

Elle le regarda bien en face, les yeux brillants de colère au milieu de ses larmes.

— Comment le pouvais-je ? Ma propre mère !

— N'est-elle pas libre, comme vous l'êtes ? et songez que celle de vous deux qui aurait le plus de raisons de se plaindre, c'est elle : nous la trompions, vous et moi.

Elle fut longtemps sans rien dire, et Marc en profita pour ajouter :

— Je suppose que vous savez qui je préfère, et à qui je renoncerais, si je le pouvais.

Il y eut encore un silence pendant lequel Marc prit la main qu'elle abandonnait sur la table. Et sans doute elle

se fit à l'idée qu'elle était la rivale, et la rivale heureuse, de sa mère ; car elle sourit tristement et dit :

— Je pense que je ferai mieux d'aller la rejoindre, si vous me le permettez.

Elle se leva, mais avant qu'elle eût fait un pas vers la porte, Marc la retint et, à voix basse, sans oser la regarder, il murmura :

— Depuis que je vous connais, dans ses bras je pense à vous.

Alors il la laissa partir.

Au bout d'un moment M^{me} Crosland revint seule.

— Je suis vraiment très peiné, Edith...

— Oh Marc, ne vous excusez pas ; elle avait tout compris dès le premier dimanche. Et peut-être qu'après tout cela vaut mieux ainsi. Je suis sûre qu'elle n'a rien dit à sa tante, et puis tôt ou tard nous nous serions trahis. Mais nous ferons comme s'il ne s'était rien passé.

— Oui, cela vaut mieux, dit Marc.

Queenie rentra à son tour et le goûter s'acheva presque gaiement. La gaiété de Queenie était un peu nerveuse, et celle d'Edith un peu forcée. Quant à Marc, il triomphait secrètement. Après ce qu'il venait de dire à la jeune fille, il était décidé à pousser les choses très loin ; et d'abord à lui demander où il pourrait la rencontrer pendant la semaine. L'occasion se fit attendre assez longtemps, mais enfin ils se trouvèrent seuls et Marc attira Queenie contre lui.

Ils n'avaient pas compté qu'Edith reviendrait si tôt, et en entendant ses pas dans le corridor, Marc voulut s'éloigner de Queenie, mais elle le retint, et lorsqu'il put se séparer d'elle, M^{me} Crosland était dans la chambre et les

avait surpris. Queenie, la tête haute, la regardait bien en face.

Edith fit comme si elle n'avait rien vu ; mais peu après elle trouva un prétexte pour ramener Queenie plus tôt que d'habitude chez M^{me} Longhurst. En partant elle ferma la porte d'entrée si doucement et si lentement que Marc sentit qu'elle faisait effort pour dominer son trouble ou son irritation ; et même, un instant, il eut peur qu'elle ne revînt plus.

Elle revint ; mais il comprit, à son air dépité et à son affectation d'indifférence, d'abord qu'il valait mieux ne faire aucune allusion à ce qui s'était passé, et ensuite qu'il ne devait plus espérer revoir Queenie dans la maison.

Ce fut son amour-propre qui en souffrit le premier. C'était un peu comme si Edith eût exercé son autorité maternelle sur lui en même temps que sur sa fille. Non seulement elle dérangeait ses projets et le privait d'un plaisir, mais il avait l'impression qu'elle le traitait en petit garçon. Il n'eût plus manqué qu'elle le grondât, comme une mère qui a surpris son fils en train de courtoiser une servante ! Pourtant, quel autre moyen avait-elle de se défendre contre sa jeune rivale ? et même, Marc aurait dû lui savoir gré de ne rien dire et de faire comme si rien ne s'était passé.

Mais il reverrait sa fille. M^{me} Longhurst avait changé d'adresse depuis l'époque où Edith était venue habiter chez lui, mais il saurait bien où elle demeurerait. Le jour où il avait reconduit Queenie à Richmond, il lui avait dit :

— A propos, où demeure votre tante, à présent ?

Elle avait répondu :

— Oh, très loin : plus loin que le Bout du Monde !

Le Bout du Monde est une place ou une rue à l'extrémité de King's Road, pas tellement loin du centre de Chelsea. Avec de la patience, il arriverait à découvrir où elle vivait, et alors il ferait tout ce qu'il pourrait pour justifier la jalousie d'Edith. Peut-être parviendrait-il à retrouver aussi Ruby... Ah, qu'elle était donc désagréable cette femme qui se mettait ainsi à la traverse de ses plaisirs !

Pourtant, ce même soir, elle se montra si douce, tendre et complaisante qu'il eut comme l'impression de la retrouver après une séparation. Et puis, elle était sa femme, et elle était là, sous sa main.

Il fit pourtant quelque effort pour retrouver Queenie ; c'est-à-dire qu'il alla, au moins deux fois, se promener dans la direction de la gare de Chelsea, au bout de King's Road. Il se disait qu'il avait appris à cette enfant qu'elle pouvait plaire, non plus à des enfants de son âge, mais à des hommes ; et il songeait que la découverte de la liaison de sa mère avait dû opérer en elle un bouleversement qui la mettait à la merci du premier amoureux sans scrupule qui la courtièrait. Il se prenait à regretter ce qu'il avait fait, car il y avait, entre la petite fille qui lui avait donné en rougissant le mouchoir qu'elle avait brodé pour lui, et l'amoureuse qui, entre ses bras, avait défié sa mère, une distance morale déjà considérable. Et tout cela dans l'espace d'une heure à peine. Mais il n'y pouvait rien. « Bah ! » pensa-t-il, se souvenant d'autres expériences, « elle est peut-être en train de broder, en ce moment, les initiales d'un autre ! »

— Puis-je venir m'asseoir près de vous, Marc ? demanda Edith sur le pas de la porte.

— Oui, mais à condition que vous ne me parlerez pas , j'ai à travailler.

— Oh ! ne soyez pas si égoïste, Marc : pour si peu de temps que nous avons à être ensemble. Quand il m'arrive de penser, mon cher, que chaque jour qui passe me rapproche du jour où vous partirez, je sens une douleur en moi.

Juillet, août et septembre avaient passé, et dans deux ou trois semaines le jour que redoutait M^{me} Crosland serait arrivé.

Marc y songeait sans déplaisir. Déjà il se sentait pris de la nostalgie du Continent. Tout à fait comme, après un séjour un peu long sur le Continent, il se sentait pris de la nostalgie des Iles, de la vie qu'on y mène, et surtout de la Ville unique, qu'il préférait même à Paris, — probablement parce qu'il la connaissait moins bien et depuis moins longtemps. Et pourtant, voici qu'au bout de six ou sept mois, il commençait à en trouver le spectacle monotone, et que sa ville natale, avec la blanche cathédrale veillant comme une légion d'anges assemblée au carrefour de longues rues sonores, apparaissait dans son souvenir comme un séjour délicieux, comme un décor étrange et romanesque, tandis qu'il détournait son regard, avec ennui, de la perspective immense et piètre des grandes voies bordées de jardins tristes et de maisons de brique et de stuc, d'aspect si pauvre, si morne et si nu, surtout dans la marée basse des dimanches. Il ne voyait plus la route qu'il parcourait quatre fois par jour ; et du reste, maintenant que le temps était plus frais, il allait prendre le train souterrain à Sloane Square chaque fois qu'il avait à se rendre à la

Cité. Autrefois il aimait, au contraire, voyager sur l'impériale des autobus et varier son itinéraire. Les autobus qui, de King's Road, allaient dans la direction de Westminster en passant par Pimlico, lui offraient un trajet plein d'agrément, et quand ils tournaient vers la droite, au sortir de Sloane Square, on passait le long de belles pelouses toujours bien tondues et bien arrosées, d'où montait une délicieuse odeur. Maintenant, tout cela, trop vu, trop connu. La foule même ne l'intéressait plus : il se sentait devenu trop semblable à ces millions d'esclaves du travail et de l'habitude, à toute cette substance humaine tour à tour aspirée et rejetée, à heures fixes, par les gares, les usines, les banques et les théâtres, charriée par grappes et par bancs dans ces égouts à ciel ouvert. Et dire que l'an prochain, lorsqu'il reviendrait, la vue de la tunique rouge d'un invalide parmi cette foule, lui annonçant soudain qu'il était véritablement rentré dans Chelsea, ferait battre son cœur ! Mais maintenant, s'il regardait encore les gens de son quartier, c'était pour se dire, avec satisfaction, qu'il allait bientôt partir, et qu'ils resteraient là, — comme un collégien qui part en vacances bien avant la fin de l'année scolaire. Une fois qu'il aurait consacré quelques après-midi à des achats, il aurait, pour cette fois, l'impression que Londres ne pouvait plus rien pour son bonheur. A propos, il faudrait qu'il se rappelât qu'il devait passer chez Harrods et acheter de cette poudre parfumée contre les mites, pour bien saupoudrer ses tapis avant de fermer son appartement.

Son appartement. Son chez lui. Ah ! et sa femme ! Comme on s'épuise vite, lorsqu'on habite ensemble ! Même s'il n'avait pas eu envie de quitter Londres, il serait

parti afin de quitter Edith. Ce n'était pas qu'il eût à se plaindre d'elle ; au contraire : il semblait que plus il se détachait d'elle, et plus elle se montrait soumise et attentionnée, ayant même renoncé à le convertir à son vague idéal philosophique et aux « idées générales ». Mais il était saturé d'elle. Ils pouvaient se séparer à présent : il y aurait toujours quelque chose d'Edith Crosland chez Marc Fournier, comme il y aurait toujours quelque chose de Marc chez Edith. Ils s'étaient connus aussi intimement que deux êtres peuvent le faire et ils étaient si bien devenus une même chair, qu'ils commençaient à être insensibles l'un à l'autre.

Comment ! C'était donc cela qui, à l'origine, lui était apparu comme une aventure et comme une conquête ? Aujourd'hui, il le voyait bien, ce n'était qu'une pauvre et banale histoire, une triste liaison inavouable et heureusement inavouée, et qui deviendrait un sordide concubinage, si elle durait seulement quelques semaines de plus.

Non, il exagérait. La vérité, c'était que, si ce n'avait pas été une de ces conquêtes qui flattent l'amour-propre d'un jeune homme, ç'avait été du moins une acquisition utile. Grâce à M^{me} Crosland, Marc avait eu un intérieur bien tenu et une compagne agréable, décente et bien élevée, et il n'avait pas été à la merci d'une servante qui n'aurait songé qu'à le tromper et à profiter de son inattention aux choses du ménage. En somme, cela avait été fort bien, — pour le temps que cela avait duré.

D'ailleurs, la nostalgie « continentale » de Marc se fortifiait de certains projets amoureux auxquels il songeait de plus en plus à mesure que son départ approchait.

Il retrouverait, là-bas, cette dame, — une amie de sa

mère, mais encore aimable, — qui avait paru s'intéresser à lui. Une fois en particulier, comme leur conversation était venue au poème de Dante, elle avait dit avec un regard assez tendre à son adresse, qu'elle comprenait bien que Dieu châtiât l'homicide, l'avarice, le vol, mais pourquoi l'amour ? « Mais l'amour, mon Dieu, l'amour n'est pas un péché » Marc n'avait pu s'empêcher de sourire, et il avait surnommé cette dame, pour lui-même : « L'amore-non-è-peccato », mais il avait été troublé.

Celle-là, ce serait une conquête flatteuse, car elle appartenait à la « société », et n'avait pas la réputation d'être galante ; et puis, comme ils seraient gênés pour se rencontrer et même pour se voir, ils se lasseraient moins vite l'un de l'autre. Mais il y avait aussi cette fille du peuple, si belle, une Toscane d'un type très pur, qu'il avait un jour suivie jusque chez elle et à qui il avait même eu l'occasion de demander un baiser, — qu'elle lui avait refusé, du reste. Mais il reviendrait à la charge. Ah ! quelle belle fille c'était ! Et ce visage obscur et rayonnant, qui était celui de la Bonté quand elle souriait, celui de la Justice si elle fronçait un peu les sourcils et celui de l'Espérance lorsqu'elle rêvait ! Il était seulement dommage que ses parents eussent donné à cette robuste déesse brune le nom douceâtre, blond et virgiulien, de Lavinie. Elle aurait dû s'appeler Lucrèce... ou Clodia.

Pourtant il se devait à lui-même de conquérir l'autre, la femme du monde. Il le devait pour la satisfaction de son amour-propre et pour la bonne opinion qu'il désirait que ses amis eussent de lui. C'était une liaison qui le poserait. Mais qui sait si elle ne l'asservirait pas ? Et puis, enfin, il aimait les femmes plutôt en peintre et en sculp-

teur qu'en moraliste et en romancier, et Lavinie était belle, tandis que l'autre était seulement bien parée. Pourtant il devait — ah oui : celle-ci était le devoir, mais l'autre était le plaisir : Marc Fournier avait déjà fait son choix. Car chacune était ou trop absorbante ou trop attrayante pour qu'il songeât à poursuivre les deux à la fois. Le départ. Le voyage. Et Lavinie... Lavinie, « Lavinia ».

— Avez-vous parlé cher ?

— J'ai dit quelque chose, Edith ? Oh, c'est que je pensais..

— Vous pensiez à votre Italie, n'est-ce pas ?

Il la regarda. Elle tournait le dos à la fenêtre et il voyait mal ses traits : c'était comme si elle se fût déjà un peu effacée de sa mémoire et qu'elle ne fût plus qu'une ombre dans sa vie. Il se sentit pris de remords, de pitié et de tendresse, et il alla s'asseoir sur un coussin, à ses pieds. Comme il l'avait aimée, pourtant, pendant les premières semaines ! et le soin même qu'ils mettaient tous deux à tenir leur liaison secrète, les précautions qu'ils prenaient pour qu'on ne les vît jamais sortir ensemble, pour que la servante ne se doutât de rien, tout cela avait ajouté, pour lui, tant de charme à leur intimité... Parfois ils avaient donné congé à la servante pour tout l'après-midi et la soirée, et ils avaient dîné ensemble, à la même table, comme mari et femme. Et les dimanches qu'ils avaient souvent passés à la maison, les stores baissés et les lampes allumées !... Quels jolis souvenirs ! Leur adieu même aurait les apparences d'un rendez-vous : elle sortirait avant lui et irait l'attendre dans une rue éloignée et peu fréquentée. Lui, la prendrait en passant, dans le taxi fermé. Et elle en

descendrait un peu avant la gare Victoria, où les amis de Marc, qui devaient continuer à tout ignorer, le verraient arriver seul.

— La pensée de l'Italie est pour moi une pensée mélancolique, ma chère.

— Est-ce bien vrai que vous n'êtes pas content de partir ? et n'avez-vous jamais pensé qu'après tout rien ne vous empêchait de rester ? L'hiver n'est pas tellement froid, ici, et vous m'avez dit que vous en aviez déjà passé un tout entier. Votre appartement...

— *Notre* appartement, Edith.

— Non, *votre* appartement, — est facile à chauffer ; voyez ce beau feu. Ne pensez-vous, pas que là-bas, dans votre Italie, vous ne regretterez pas quelquefois de n'être pas ici, bien calfeutré dans votre maison anglaise, avec votre petite épouse anglaise ? Marc, ne fronchez pas le sourcil : si vous voulez, je dirai un autre mot... Voulez-vous que je le dise ? Mais, Marc, la femme que vous épouserez un jour ne pourra pas vous aimer et vous respecter plus que je ne le fais ! Non, laissez-moi continuer. J'ai pensé à une chose. Puisque c'est ici chez vous, je veux dire, puisque de toute façon vous payez le loyer, cela vous coûterait moins cher de rester ici, peut-être. Vous pourriez même vous passer de servante ; il y a une chambre à coucher qui reste vide, je pourrais faire venir ma fille pour m'aider, et à nous deux, nous tiendrons votre ménage.

— Faire venir Queenie ici ?

— Oui, dit-elle en évitant le regard de Marc, j'ai pensé que cela vous épargnerait les gages d'une servante.

Il fut sur le point de s'écrier : « Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? » Mais le soin qu'ils avaient pris de ne

jamais parler de Queenie, l'empêcha de rien dire. Et puis, le temps et l'absence avaient fait leur œuvre ; il avait renoncé à cette petite intrigue enfantine. Il dit :

— Non, il faut que je parte, je l'ai promis à mes parents ; ils seraient très mécontents. Et puis, j'ai affaire là-bas.

Pourtant, un peu plus tard, il se reprit à songer aux paroles de M^{me} Crosland, et à la façon dont elle les avait dites ; et, avec un regard dans la direction d'une glace qui lui renvoyait son image, il pensa : « Comme elle tient à me garder... Elle y sacrifierait sa fille ! » A moins qu'elle n'eût fait quelque vilain projet : obliger Marc à épouser Queenie. « Et dans ce cas, il faudrait faire attention... Bah ! je les retrouverai l'année prochaine et alors... »

Il avait une formule pour juger, au départ, les liaisons qu'il avait pendant ses intermittents séjours dans plusieurs pays, ces petits mariages de marin auxquels il n'attachait, au fond, pas beaucoup d'importance, car il croyait encore au « grand amour » et l'attendait, — il disait : « Après une liaison ennuyeuse, ou trop absorbante, ou scandaleuse, ou coûteuse, ou simplement désagréable : un point. Après une liaison qui n'a rien été de tout cela : point et virgule. » Eh bien, après Edith — et Queenie — ce serait : point et virgule.

Demain à la première heure on viendrait prendre les bagages : le carton portant les initiales de l'agence de transports était affiché à la fenêtre. Un départ qui ressemblait à beaucoup d'autres : Marc tout seul dans la chambre du devant, occupé à mettre en ordre des papiers et des livres qu'il laissait, à ouvrir et à refermer des tiroirs, à prendre

congé de son appartement. Il éteignit les lampes du plafonnier, ne laissant allumée que celle de son bureau, s'assit, bourra une pipe, et se mit à fumer, les jambes allongées devant le feu.

Comme cette pipe tirait bien ! C'était Edith qui en prenait soin, et ainsi dans les plus petits détails, il reconnaissait l'affection attentive dont elle l'entourait. Et voilà : c'était la dernière nuit qu'ils passaient sous le même toit. Tout à l'heure il irait la rejoindre quand la maison serait endormie. La servante était définitivement partie ; mais il y avait une autre présence dans l'appartement, qui les obligeait à prendre des précautions : Queenie était là. Sans doute, elle savait ; mais il valait mieux...

Marc ne l'avait pas vue ; il avait dîné en ville et était rentré tard ; mais Edith l'avait prévenu : « Je ferai venir ma fille pour m'aider à faire les bagages et à mettre les housses aux meubles ». Elle devait être couchée dans la chambre qu'on n'utilisait pas. Le bruit que Marc avait fait en entrant avait pu la réveiller. Il fallait attendre un peu avant de... On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit Marc, surpris qu'Edith vint le rejoindre dans cette pièce.

La porte s'ouvrit.

— Mère m'a dit que vous désiriez me parler ?

C'était Queenie, dans un vêtement de nuit emprunté à sa mère, trop long, et qu'elle relevait un peu pour marcher, en sorte qu'on voyait ses pieds nus.

Marc balbutia :

— Je n'ai pas... je veux dire, oui, je voulais...

Elle sourit, referma très doucement la porte, puis, en mettant un doigt sur sa bouche, elle traversa la chambre

et vint s'asseoir devant la cheminée, sur un pouf de velours qu'il y avait là.

— Parlons bas, dit-elle ; le portier n'est pas encore couché. Alors vous partez ? Et nous ne vous reverrons plus.

— Pourquoi non ? Mais je voudrais savoir...

— Je croyais que vous étiez lassé d'elle.

— Non ; mais depuis que je vous ai vue, je vous l'ai dit, je n'ai plus songé qu'à vous.

— Je me le rappelle, et la manière dont vous me l'avez dit. Oui, mais je ne compte pas, je ne suis qu'une petite fille.

— Queenie, dites-moi : pourquoi voulez-vous que nous parlions à voix basse si votre mère sait que vous êtes ici ?

— Le sait-elle ? Oh oui, puisqu'elle m'a envoyée.

— Comprenez-vous que si elle vous a vraiment envoyée, ou si vous êtes venue de votre propre volonté, cela fait une grande différence pour moi ?

— Je ne comprends pas. Pourquoi ? Oh, dit-elle en se levant brusquement, j'ai trop chaud près de ce feu. Tiens, tous ces livres sur ces rayons : je ne me les rappelais pas. Vous les laisserez ici ?... Voilà un joli vase ; vous l'avez apporté d'Italie ?

— Queenie...

— Oh vous avez laissé votre pipe s'éteindre. La rallumerai-je avec une de ces allumettes en papier que mère sait si bien faire ? Non, je ne peux pas : cette chose a perdu tous ses boutons et, si je me baissais... Voyons, tenez-vous tranquille ! ce n'est pas pour que vous vous conduisiez ainsi que mère m'a envoyée vous voir. A propos, qu'est-ce

que vous aviez à me dire ? Cessez, ou je crie. Prenez garde !

Elle échappa soudain aux mains de Marc et d'un bond elle atteignit la porte, dont elle s'était rapprochée peu à peu et dont elle saisit la poignée qu'elle ne lâcha plus. Dans cette courte lutte, « la chose qui avait perdu tous ses boutons » s'était largement ouverte et Marc se tint, pendant un instant, immobile et hésitant devant cette tendre et mince nudité. Qu'elle était jeune ! plus jeune qu'elle ne le paraissait lorsqu'elle était vêtue. Oui, et les peintres et les sculpteurs l'avaient trompé : rien ne lui avait fait prévoir que les seins, au début de leur croissance, eussent cette forme allongée et grêle, avec ces trop longues pointes roses qui lui rappelèrent certaines fleurs des prairies qui poussent d'abord une mince tige mauve, et blanche à sa base, hors de terre. Il éprouva un sentiment de pitié et presque de répugnance. Mais elle ne songeait pas à se recouvrir, et quand le regard de Marc rencontra le sien, elle sourit naïvement en écartant, de sa main libre, une longue mèche claire qui la gênait pour voir.

— Eh bien, adieu, Marc ; j'ai sommeil et je vais me coucher. Restez où vous êtes, j'ai quelque chose de sérieux à vous dire. Si vous approchez, j'appelle et je réveille les voisins. Et cela m'est égal, que mère apprenne alors que je suis entrée ici. Comment avez-vous pu croire qu'elle m'avait envoyée ? Je vous demande seulement de ne pas lui dire que je suis venue. Et la preuve que je suis venue de ma propre volonté, comme vous dites, c'est que j'avais enlevé la clef de cette porte, — de peur que vous ne m'enfermiez avec vous quand je viendrais, — une heure avant que vous ne rentriez. Voyons, conduisez-vous bien, *Mon-*

sieur ! Seulement, comme nous allons nous quitter pour toujours, vous pouvez m'embrasser, si vous voulez. Jusqu'à ce que je dise : Assez. Mais quand j'aurai dit assez, si vous continuez, je sors en criant dans le corridor et il y a un agent au coin de la rue. Comme cela... Jusqu'à ce que je dise : Assez... Comme cela. Non !... Jusqu'à ce que je dise : Assez... Jusqu'à... Maintenant assez ! et adieu, mon cher ; bonne nuit, mon cher.

Elle était partie. Et du seuil de la chambre, il entendit qu'elle fermait sa porte à clef. Traversant le corridor, il entra dans la salle de bains et se plongea la tête et les mains dans l'eau froide. Le souvenir de Queenie le brûlait.

Puis, il se rendit à la chambre d'Edith. Assise près de la cheminée, elle lisait.

— C'est ce roman dont vous m'aviez parlé, Marc ; vous savez ? Je pense qu'il est plutôt bon, mais il y a certaines choses... Ce passage où l'auteur décrit les jambes de l'écolière assise sur le mur du pensionnat, vous vous rappelez ? C'est presque indécent.

Depuis près d'une demi-heure Marc Fournier se tenait aux abords de la station de Marble Arch, et comme il s'impatientait il remonta un peu dans Oxford Street, jusqu'à la première boutique de tabac qu'il rencontra.

Il venait de passer un mois à Londres, après une absence de trois ans, et maintenant il attendait Queenie Crosland, qu'il n'avait pas revue depuis le lendemain de cette nuit où M^{me} Crosland lisait un roman dans sa chambre. C'était l'avant-dernière année que Marc avait passée dans son logement de Chelsea ; il y avait de cela quatre ans.

Dans cet intervalle, bien des choses s'étaient passées dont quelques-unes avaient eu beaucoup d'importance pour lui. Son père était mort, et il lui avait succédé à la tête de la grosse maison d'exportation de soieries qu'il dirigeait. Ainsi, étant trop occupé pour continuer à passer les étés à Londres, il avait cédé son appartement avec ses meubles, et c'était à Paris, où ses affaires le retenaient longtemps, qu'il avait son pied-à-terre : une garçonnière bien aménagée dans un coin feuillu du vieux Passy.

Il n'avait pas revu non plus M^{me} Crosland, et il ne la reverrait jamais. La pauvre femme était morte, il y avait un an, à Philadelphie, où un de ses cousins, veuf, l'avait

appelée pour tenir sa maison, peu de temps après le départ de Marc. Elle lui avait écrit souvent, et il gardait encore ses longues lettres, pleines de tendresse et de réminiscences de lectures, avec leurs enveloppes sur lesquelles elle écrivait, sans doute parce qu'elle croyait que c'était plus correct ou plus couleur locale, au lieu de « France » : « La France ». Une fois, elle lui parlait de sa fille : « Queenie, qui est près de moi, me dit de vous envoyer son affection. C'est une grande et belle fille, à présent, et elle n'a pas pris l'accent américain. » Puis, un jour, une lettre de Queenie elle-même lui avait appris la maladie et la mort d'Edith. Marc en fut triste pendant un grand quart d'heure. En somme cette femme était une des personnes dont il pouvait se dire qu'elles l'avaient vraiment aimé : elle ne lui avait fait que du bien, alors qu'il l'avait mise dans une position où elle aurait pu lui nuire, ou tout au moins lui être désagréable.

Il avait écrit à Queenie une lettre de condoléances, et dès lors ils avaient échangé des cartes postales. C'est ainsi qu'il avait appris son retour d'Amérique, et qu'elle habitait de nouveau chez sa tante, M^{me} Longhurst ; mais c'était à un bureau de poste qu'il lui adressait ses cartes. Une correspondance d'un ton purement amical de part et d'autre, du reste. Mais depuis près de cinq mois, Queenie avait cessé de lui écrire et il avait attendu si longtemps sa réponse à la lettre qu'il lui avait envoyée quelque temps après son arrivée à Londres, qu'il avait presque renoncé à la voir avant son départ, car ses affaires l'obligeaient à repasser dans peu de jours sur le Continent. Et voici qu'elle ne viendrait peut-être pas au rendez-vous qu'il lui avait fixé.

— Je suis sûre que je ne me trompe pas : Monsieur Fournier ?

— Oh, Queenie !... Mademoiselle Crosland ; comment allez-vous ?

Il l'avait à peine reconnue, tant elle avait grandi : mais tout de suite il retrouva, tel qu'il l'avait aimé jadis, le grand pays tendre et clair de ses yeux bleus.

— Excusez-moi, je suis en retard. Mais je travaille jusqu'à six heures.

— Oh, cela ne fait rien. Nous avons le temps d'aller goûter dans un joli endroit que vous ne connaissez peut-être pas encore ; il est tout nouveau. C'est un sous-sol avec de silencieuses petites pièces, des tapis épais, des recoins mystérieux, des lampes voilées de soie rose, et de belles servantes, vêtues d'une manière impressionnante. Vous verrez, c'est près de Piccadilly.

Elle dit : « Oh, Piccadilly ! » avec un sourire triste qui fit que Marc la regarda, surpris. Elle avait raison : elle était vêtue trop simplement pour qu'il pût l'emmener dans cette élégante boutique de thé. Même, trop pauvrement vêtue. Il essaya de réparer sa bétise :

— C'est vrai ; c'est loin, et quand nous arriverons, ce sera fermé. Allons donc tout simplement ici, tout près, dans Edgware Road.

Ils y allèrent.

— Et maintenant, versez le thé, Queenie. Quand vous l'aurez versé, et puisque nous avons la chance d'être seuls ici, vous me raconterez tout de cela.

— Tout de quoi ?

— Mais tout ce qui s'est passé depuis que vous avez

cessé de m'écrire, et comment il se fait que je vous trouve...

— Si pauvre, n'est-ce pas ?

— Oh, je ne veux pas dire cela. — Etes-vous si pauvre ? Je pensais que vous aviez dû hériter quelque chose de votre mère ?

— Mère n'avait plus rien quand elle est morte. Quand vous nous avez connues, elle vivait sur le capital qu'avait laissé mon père.

Marc baissa les yeux. Cela expliquait bien des choses. Ainsi donc, on ne l'avait pas aimé uniquement pour lui-même ; et on avait une arrière-pensée quand on le suppliait de rester... En effet, c'était lui, naturellement, qui faisait les frais du ménage... Oui, mais Edith avait été si économe, elle avait si bien pris soin de ses intérêts, surtout elle avait si bien caché ce fait terrible : qu'elle vivait sur son capital, ne demandant jamais rien pour elle, faisant même de petits cadeaux. Après tout, cette affaire n'avait pas été si mauvaise que cela pour l'amour-propre de Marc.

— Je serais restée en Amérique, si mon cousin ne s'était pas mis en tête de m'épouser. Mais je ne pouvais pas m'amener à consentir à cela. Un homme plein de manies, autoritaire et taquin. Et malade, ajouta-t-elle avec une expression d'horreur. Et maintenant je regrette de ne l'avoir pas accepté ! Mais il est trop tard à présent.

— Pourquoi ?

Elle se tut, et le regarda d'un air méfiant. Puis elle sourit, se rappelant peut-être certaines choses ; et alors elle se décida, et parla. C'est ainsi que Marc apprit ce qu'une femme aurait appelé « la faute » ou « le péché » de Queenie Crosland, et qu'il appela sa mésaventure : elle avait donné

un habitant de plus à la plus grande ville du monde. Il y avait six semaines de cela ; mais par bonheur, Dieu dans sa miséricorde avait déjà rappelé à lui le pauvre petit être qui s'était ainsi fourvoyé dans ce monde.

C'était à partir du moment où ses ennuis avaient commencé qu'elle avait cessé d'écrire à Marc. Sa tante l'avait chassée, et elle avait perdu la place de dactylographe qu'elle avait trouvée à son retour d'Amérique. Et puis, il y avait eu des semaines dans une maison de santé...

— Et le père de l'enfant ?

— Parti, Dieu merci. Je suppose qu'il n'était pas plus lâche qu'un autre homme ; mais il est parti, très loin, en Afrique, après avoir dit qu'il m'écirait, mais je n'ai plus entendu parler de lui, et je ne pense pas qu'il écrive jamais. Et cela vaut mieux ainsi, puisque son fils est mort. Oh non, je ne l'aimais pas. Ça a été juste une sottise, une erreur. Comme c'était triste, ces promenades du dimanche, et ces rendez-vous dans la banlieue ! Je le connaissais à peine ; je ne sais pas comment j'ai pu consentir. Il ne disait presque jamais un mot, mais je sentais sa pensée, tandis qu'il marchait près de moi ; quelquefois il en était tout tremblant ; et alors, j'ai eu pitié de lui. Mais dans tout cela, il n'y a pas un moment, pas un seul, dont je me souviens avec plaisir. Et il est parti comme un voleur. Enfin, Dieu merci, c'est tout fini.

— Et maintenant ?

Marc vit qu'elle était arrivée au moment le plus pénible de sa confession, et il mit toute la tendresse et toute l'amitié qu'il put dans le regard dont il accompagna sa question.

Maintenant... Voilà : Quand elle était sortie de la maison de santé il ne lui restait plus qu'une dizaine de livres et

elle ne savait pas quoi faire pour vivre. Alors elle avait accepté la première chose qu'elle avait trouvée. Elle n'osait pas chercher une autre place de dactylographe : elle ne pouvait pas se présenter vêtue comme elle l'était ; elle avait quitté si vite la maison de sa tante qu'elle n'avait pas songé à emporter autre chose que son argent. Ses robes et toutes ses autres affaires étaient restées là-bas, et pour rien au monde elle ne serait allée les redemander. Du reste, sa tante n'aurait pas voulu qu'elle franchît le seuil. Alors elle avait pris une place qu'elle avait trouvée par hasard, la première venue. Une place, presque de servante. Oui, il fallait le dire : de servante. Dans un restaurant de Praed Street, près de la gare de Paddington. Oh, qu'est-ce que sa mère en aurait pensé ! Elle qui trouvait que rien n'était trop beau pour sa Queenie. Elle-même avait l'impression que ce n'était pas vrai, et qu'elle était déguisée, et qu'elle faisait ce métier pour rire.

— Quelquefois je m'imagine que les clients, et moi, et les autres employées, nous sommes des enfants qui jouons à la dînette et je ne peux pas m'empêcher de sourire en y pensant. Mais que diraient les gens qui m'ont connue ?

— Et vous habitez ?.....

— Dès que j'ai trouvé cette place, j'ai acheté quelques meubles et j'ai loué une petite chambre à Harlesden.

— Pardon ?

— Harlesden. Après Kensal Rise, dans cette direction.

Comme sa voix était douce et sa prononciation pure ! Dans sa bouche, Harlesden, le nom de ce quartier perdu aux confins de la ville et de la banlieue, devenait quelque chose de si mélodieux qu'on aurait pu croire que

c'était le nom d'un de ces lieux charmants que les poètes ont chantés.

— Et vous y vivez seule ?

— Avec la propriétaire. Il n'y a pas d'autre locataire. Oh, c'est vrai : jusqu'à ces derniers jours, je n'y vivais pas seule ; j'avais un compagnon : un pauvre petit chien que j'avais trouvé dans la rue, un soir en rentrant de Paddington ; il avait l'air si malheureux et si sale : « sauvage, et laineux et plein de puces ». Je l'ai emporté chez moi ; je l'ai bien lavé, bien soigné, et il paraissait s'habituer à moi, et voilà qu'il m'a quittée, lui aussi.

— C'est bien vrai que vous vivez seule ?

— Oh, je comprends ! Comment une telle pensée a-t-elle pu vous traverser l'esprit ? après ce que vous savez qui m'est arrivé ? Oui, je vois ; j'ai mérité cela ; ne vous excusez pas, Monsieur Fournier. Non, c'est bien fini, maintenant. Oh, plutôt que d'accepter les avances d'un homme, je me laisserais mourir de faim, je me jetterais dans le canal ! Vous ne comprenez donc pas ? Repasser par où j'ai passé ! Et puis, maintenant, il faut que je remonte. Dans dix semaines, vers Noël, j'aurai économisé assez pour m'acheter une robe décente, et alors je mettrai une annonce dans le *Daily Telegraph*, et je pourrai me présenter pour solliciter une place dans quelque bureau. Je pourrais gagner ainsi huit et peut-être même dix livres par mois. Je me suis fait une espèce de clavier de machine avec du carton, et le soir, en rentrant, je m'exerce, pour ne pas perdre ma vitesse. Petit à petit, je pourrai mettre de côté de quoi m'acheter une machine d'occasion. Peut-être dans deux ans j'aurais de quoi l'acheter ; et alors je pourrais travailler aussi à domicile. Le loyer de ma chambre est si peu de

chose ; il est vrai que c'est si loin ! mais quand je gagnerai davantage, je me rapprocherai du centre, et ainsi j'économiserai sur le prix des omnibus. Je pense que dans trois ans j'aurai commencé à vivre plus confortablement. Je pourrai même avoir un joli petit chien ou quelques oiseaux, et alors je serai la parfaite vieille fille, n'est-ce pas ? Vous voyez que j'ai bien trop de choses auxquelles il faut que je pense, — tous ces grands projets ambitieux, — pour avoir le temps d'être triste, et de chercher à me faire consoler par quelqu'un ! A présent, je hais tous les hommes.

— Faites une exception pour moi, M^{lle} Crosland. Mais que vous me haïssiez ou non, il faut que je vous dise ceci. Vous savez quelle amitié j'avais pour votre mère. (Marc et Queenie baissèrent les yeux.) Eh bien, je veux faire pour vous ce qu'elle-même aurait fait si vous l'aviez encore. Je vous en prie, ne me remerciez pas, M^{lle} Crosland ; considérez, si vous voulez, que ce n'est pas pour vous que je le fais, mais pour votre mère, dont je vénère la mémoire. Seulement, vous me permettrez de vous accompagner maintenant à Harlesden.

— Non, vous ne le ferez pas ! Je veux dire : cela pourrait donner à médire aux voisins ; ma propriétaire se ferait une fâcheuse opinion de moi, et si on allait prendre des renseignements..... Non, je vous en prie, n'y venez pas.

— Encore une fois, je vous le demande comme ami de votre mère. Du reste, il n'est pas assez tard pour que ma visite, qui sera très courte, attire l'attention des gens, et si vous refusez je croirai que vous me cachez quelque chose.

— Oui, j'ai mérité de m'entendre dire cela ; eh bien, venez.

Ils sortirent dans Edgware Road.

— Vous n'allez pas prendre un taxi, je suppose, M. Fournier ? On n'a guère l'habitude d'en voir là-bas. Et puis cela vous coûtera au moins douze shillings, pour aller et revenir.

— Cela ne fait rien ; donnez l'adresse et montez. Nous lui dirons de s'arrêter à une certaine distance de votre porte.

Une fois qu'ils furent installés dans le taxi, — elle aussi loin de lui que possible, — le premier mouvement de Marc fut de lui prendre la main, mais il se retint. Non : du moment qu'il se proposait de lui venir en aide, c'est-à-dire, du moment qu'il allait lui donner de l'argent, il se devait à lui-même de la respecter. Oui, même si elle paraissait disposée à voir en lui plus qu'un ami et à montrer qu'elle se souvenait de leurs anciennes relations, — et à plus forte raison, alors, — jusqu'au bout il se conduirait en galant homme ; mais il dut s'avouer qu'elle ne paraissait pas disposée à voir en lui plus qu'un ami.

— Vous n'avez rien qui puisse servir de preuve qu'il vous avait promis le mariage ? J'ai un ami avocat...

— J'avais pensé à cela, d'abord. Non : pas un bout de lettre. Mais même si j'avais quelque preuve — car il m'avait parlé de mariage et c'était chose convenue entre nous, — je ne voudrais pas l'attaquer : l'affaire pourrait être ébruitée, ou paraître dans les journaux. Si l'enfant avait vécu... mais à présent, à quoi bon ? Et puis, est-ce que réellement je vaudrais moins qu'avant ?

— Oh non ; peut-être même valez-vous davantage

Et il pensa : « Oui, en somme, c'est comme une grande perte d'argent pour un homme : aux yeux du monde il vaut moins, mais moralement il peut valoir davantage, s'il a profité de la leçon. » Et il commençait à sentir que sa jeune amie avait profité de la leçon qu'elle avait reçue.

— Oh, il y a si longtemps que je n'étais pas allée en taxi !

Marc reconnut les intonations qu'avait sa voix, au temps où elle était encore ignorante et heureuse. Ah, comme il l'avait..... non, pas « aimée » ; mais presque. Oh l'appel de cet oiseau invisible dans le jardin abandonné, et... ce contact si doux et un peu dur et tiède et odorant, dont ses lèvres avaient gardé le souvenir ; ce temps où elle était la petite nymphe Echo, encore à demi prisonnière du marbre, encore à demi emmurée dans la dureté de l'enfance ! Non, il ne fallait pas songer à cela : ce n'était plus la même personne, et elle n'était plus pour lui puisqu'il allait lui donner de l'argent. Elle n'était plus Queenie. Elle était M^{lle} Crosland.

— Combien allez-vous me donner ? lui dit-elle, comme si elle répondait à sa pensée.

Marc balbutia, surpris :

— Mais... ce que vous jugerez nécessaire.

— C'est parce que je veux vous le rendre le plus tôt possible, quand ce ne serait que par petits acomptes de dix shillings.

— Ne vous préoccupez pas de cela. Je vous ai écrit, n'est-ce pas, que je devais partir dimanche prochain, c'est-à-dire dans trois jours.

— Oh, dans trois jours ? Mais je suppose que les

ordres postaux d'ici peuvent être payés en France ? Je demanderai.

— Mais, M^{lle} Crosland... Enfin, vous ferez comme vous voudrez. Mon intention est de vous donner dès maintenant quatre billets de cinq livres et ensuite...

— Vingt livres ? Vous voulez donc que je vous envoie des acomptes pendant quarante mois ? Non, M. Fournier, cela ne fait pas mon affaire. N'essayez pas de me tenter. Avec six livres, j'aurai tout ce qu'il me faut, et cette somme là, je pourrai vous la rembourser en une année, peut-être en huit ou dix mois.

— Voici dix livres, dont vous me rembourserez six, puisque vous y tenez. Les quatre autres, je vous les donne.

— Mais je n'en veux pas.

— Vous ne voulez rien accepter de moi ?

— Rien d'aucun homme ; c'est par principe. Croyez-vous que si je n'étais pas résolue à ne rien accepter d'aucun homme je n'aurais pas écrit, et depuis plusieurs mois déjà, à mon cousin ? Il m'a fait assez d'offres de service, même après mon départ. Bien ; j'accepte ces dix livres ; vous ne pourrez pas m'empêcher de vous les rendre. Nous sommes presque arrivés, dites au chauffeur de s'arrêter ici.

Ils descendirent et traversèrent à pied une grande place triste bordée de maisons basses.

— C'est là. Oh, j'ai honte quand je pense que vous allez voir ma chambre.

Il y avait encore un peu de jour triste et sale, dans la sombre maison. Queenie ouvrit une porte au fond de l'entrée. Était-ce possible ? cette chambre nue, mal éclairée par une espèce de vasistas très élevé qui donnait sur un

mur de brique noircie, c'était sa chambre, la chambre d'une très belle fille de dix-huit ans ? Et les meubles, les pauvres meubles qu'elle avait achetés : un étroit lit de fer, une table, deux chaises et une armoire en bois blanc.

— Dès que j'aurai fait quelques économies, dit-elle, j'achèterai de la couleur et je les peindrai moi-même, en gris clair avec des filets bleus, qu'en pensez-vous ? Oh, peu à peu, cela deviendra tout à fait gentil ici. » Et elle regarda ses tristes murs avec ravissement, comme si elle les voyait déjà tendus d'un joli papier et ornés de gravures.

Marc vit qu'il n'y avait même pas une carpeite devant le lit.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-elle en sortant une clé de sa poche.

Elle ouvrit l'armoire et en tira un objet brillant qu'elle mit entre les mains de Marc. C'était une photographie d'Edith Crosland, dans un beau cadre en argent massif.

— Nous ne sommes pas aussi pauvre qu'on pourrait le croire, n'est-ce pas ? En tous cas, j'ai sauvé ceci. Pendant le jour je l'enferme ici et la nuit je le mets sous mon traversin. Oh oui, dit-elle à Marc, qui venait d'élever dans ses mains le portrait d'Edith, en réalité pour mieux le voir, mais Queenie put croire que c'était pour l'approcher de ses lèvres : « Oh oui, vous pouvez l'embrasser ! »

Elle s'assit au bord du lit et se mit à sangloter dans son mouchoir.

Marc Fournier n'aimait pas les scènes larmoyantes et, sous prétexte que le taxi attendait, il prit congé dès qu'il vit Queenie un peu calmée. Il lui dit qu'il voulait la revoir

avant son départ, et savoir si elle avait reçu des réponses à l'annonce qu'il ferait insérer, dès le lendemain, dans plusieurs grands quotidiens.

— Donnez cette adresse ; mais avec d'autres initiales que les miennes, à cause de ma tante et des gens qui me connaissent... Non, je ne pourrai pas vous voir demain ; mais samedi soir, si vous voulez.

Il lui donna donc rendez-vous à la station de Dover Street. Il habitait tout près, dans Mayfair, une maison de « Chambres de célibataires », où il descendait lorsqu'il était à Londres pour peu de temps.

Pendant tout le reste de la soirée et la journée du lendemain, il fut inquiet et préoccupé. En cherchant à revoir Queenie il avait pensé terminer son séjour à Londres par une amusante petite aventure, qu'il était décidé à pousser aussi loin qu'il le pourrait. Il l'avait revue, mais l'événement avait trompé son attente. Le malheur et la pauvreté de Queenie étaient entre eux comme une barrière infranchissable. Pourtant... puisqu'elle n'avait plus rien à perdre, pourquoi la belle jeune fille d'à présent ne voulait-elle pas se souvenir des faveurs que la grande petite fille d'autrefois lui avait accordées ? Ah, c'était parce que l'argent était entre eux. Eh bien alors, puisqu'ils étaient d'accord pour oublier les beaux jours de Chelsea, pourquoi ne le laissait-elle pas lui venir en aide aussi généreusement qu'il l'aurait voulu ? L'argent, encore ! Tant pis, il l'aiderait en dépit d'elle-même à « remonter ». Il lui enverrait un chèque de quarante livres dès le lendemain. Pour lui, maintenant, qu'est-ce que c'était que quarante livres ? Jadis, à Chelsea, il vivait tout un mois avec cette somme ; mais à présent, qu'il avait un gros compte personnel ouvert chez ses ban-

quiers de Cockspur Street, il pouvait bien faire ce cadeau à une amie dans le besoin, puisqu'il était décidé à ne rien demander en échange. Il remplit un chèque et le signa. « Elle me le renverra, pensa-t-il. » Eh bien, non : il le lui enverrait en lui écrivant qu'il partait pour le Continent et en lui faisant ses adieux. Avant qu'elle pût le lui renvoyer à son adresse de France, elle aurait eu le temps de réfléchir, et de se dire qu'après tout elle pouvait bien accepter ce don d'un absent. Pourtant s'il faisait cela, il se priverait du plaisir de la revoir. Non, il tâcherait de lui faire accepter ce chèque lorsqu'il la verrait, samedi.

Mais peut-être accepterait-elle du moins quelques objets dont elle avait besoin. En flânant dans Oxford Street et dans Tottenham Court Road, il s'arrêta aux devantures et choisit des vêtements, des meubles, des tentures, et en imagination il envoyait tous ces objets à Harlesden où ils transformaient la pauvre chambre de Queenie en un boudoir luxueux et la paraient elle-même comme pour une présentation à la Cour. Mais il sentait combien ces cadeaux seraient indiscrets, inconvenants, ridicules, et combien mal venus de la jeune fille si même elle ne les lui renvoyait pas. Cependant il pourrait lui faire porter quelques meubles plus modestes. Non, même pas cela ; du moins pas avant de lui en avoir parlé. Elle était si soigneuse de sa réputation, et si préoccupée de ce que sa propriétaire et ses voisins pouvaient penser d'elle..... Mais à coup sûr, il n'y aurait pas d'indiscrétion à lui envoyer ce tapis, épais et doux, qui ressemblait à ceux qu'il avait eus à Chelsea, et que ses jolis pieds nus avaient foulés un soir. Il l'acheta, et donna l'adresse de Harlesden. Tiens ! autre chose, à quoi il n'avait pas songé, et à laquelle il aurait dû songer

d'abord : une machine à écrire : cette machine qu'elle ne comptait pas pouvoir acheter avant plusieurs années, et qui l'aiderait à vivre plus confortablement. Il y en avait dix, de toutes les meilleures marques, dans les bureaux de la Maison Fournier et C^{ie} : pourquoi aurait-il hésité à en acheter une de plus pour la donner à Queenie ? Il l'acheta, et fut sur le point de l'envoyer aussi à Harlesden. Mais il se ravisa : il valait mieux ne pas faire porter deux cadeaux dans la même journée. Il donna son adresse de Mayfair.

Ainsi toute la journée sa pensée tourna autour de Queenie et prit souvent la direction de Harlesden. Lorsqu'il rentra chez lui pour s'habiller, vers sept heures du soir, il trouva une lettre de M^{lle} Crosland : un simple et sec accusé de réception des dix livres qu'il lui avait remises la veille et la confirmation qu'elle serait samedi soir à six heures à la station de Dover Street.

— Vous voyez, dit-elle, j'ai tout dépensé moins trois livres et cinq shillings.

— Et vous l'avez bien employé, ma belle jeune dame.

— Oh, vous me faites rire. C'est le surnom que les autres m'avaient donné à Praed Street : la jeune dame. Elles disaient des choses et elles employaient des mots..... Alors je leur disais : « Voyons, jeunes filles, pourquoi vous gâter ainsi et vous ravalier vous-mêmes ? Ne pensez-vous pas que c'est déjà bien assez que d'être pauvres comme nous le sommes et voulez-vous renoncer à être respectables ? » Oh mon Dieu, si elles savaient ce qui m'est arrivé !

— Il n'y faut plus penser.

— Au contraire, il faut que j'y pense constamment. C'est la seule chose qui puisse me soutenir dans ma lutte contre le monde. Ah, c'est fait : j'ai trouvé une situation dans un bureau, à Holborn. Je vous remercie d'avoir fait insérer cette annonce. Dans un mois je commencerai à payer ma dette. Mais je ne suis pas tout à fait contente de vous : le tapis est trop beau. Mais, après tout, merci.

— Je vous ai déjà dit de ne pas prononcer ce mot. Ne le prononcez plus. J'ai chez moi une machine à écrire qui est à vous.

— Oh, est-ce possible ? Comment pourrais-je jamais ?...

— Je désire que vous vous libériez le plus tôt possible de votre dette, voilà tout.

Il avait plaisir à la sentir marcher à son côté, de son pas ferme et balancé : sa force même, qu'on devinait à chacun de ses mouvements, était un charme de plus : on la sentait capable de lutter et, si elle le voulait, de faire mal. La femme avait tenu toutes les promesses de l'enfant ; et Marc souhaitait presque d'être rencontré par un ami tandis qu'il traversait Piccadilly avec elle. Elle avait fait des miracles avec la petite somme qu'il lui avait remise : comme elle était différente déjà de la jeune fille inquiète et humiliée qu'il avait retrouvée près de Marble Arch l'autre jour. Une certaine expression dure et fermée qu'il avait remarquée dans ses yeux avait disparu. C'était une autre Queenie, mais qui continuait celle qu'il avait connue autrefois : une douce grande blonde faite pour recevoir du bonheur et en donner.

— Nous allons prendre le thé, et ensuite nous dînerons ensemble, puis nous irons au théâtre et je vous reconduirai

chez vous après que nous serons passés chez moi pour prendre la machine.

— Oh non, je ne rentre jamais après neuf heures, et je n'ai pas l'habitude de dîner. Mais si vous voulez, nous irons à cette boutique de thé dont vous m'avez parlé.

Ils y allèrent, et s'installèrent dans un coin près d'une cheminée où un feu de charbon savamment arrangé ressemblait à un panier plein de roses. Là sous une douce lumière, assis dans des fauteuils bas, ils eurent l'impression d'être dans l'intimité d'un chez-soi tranquille et luxueux.

— Puisque vous avez presque tout dépensé, et que vous manquez certainement de beaucoup de choses encore, voici ce que j'ai préparé pour vous, c'est mon cadeau d'adieu, et qui sait quand nous nous reverrons.

— Un chèque de quarante livres ! Cela n'a de valeur, n'est-ce pas, que pour moi, et si je le signe ?

— Oui, naturellement.

— Voilà je ne sais combien de fois que vous dites « Oui, naturellement » ce soir. Je veux bien accepter la machine, comme cadeau d'adieu. Mais cela, non, » dit-elle en déchirant le chèque, lentement, en tous petits morceaux qu'elle jeta sur le foyer incandescent. « J'espère, » ajouta-t-elle en regardant Marc d'un air de défi, « que vous n'êtes pas froissé, Monsieur Fournier ? »

A partir de ce moment, elle parut nerveuse et dit à Marc, sans avoir l'air de le faire exprès, tout ce qu'elle put trouver de plus désagréable. Par exemple elle lui apprit que sa propriétaire de Harlesden était absente le soir où il était venu chez elle : « Et c'est heureux, » ajouta-t-elle, « qu'elle ne vous ait pas vu. » Puis, elle trouva le thé mauvais, et demanda plusieurs fois quelle heure il était.

A un moment elle lui dit d'un ton sarcastique : « Je pensais que vous vous seriez marié là-bas ? » et sans attendre sa réponse elle voulut partir, et une fois dehors, elle dit que ce n'était pas la peine qu'ils allassent chez Marc prendre la machine à écrire. Il pourrait la lui faire porter le lendemain, ou bien elle-même passerait la prendre chez le portier lundi prochain.

— Vous ne pouvez pas rentrer si tôt à Harlesden, M^{lle} Crosland. Il est à peine sept heures et demie. Nous pourrions faire une petite promenade. J'ai pensé à un endroit où nous pourrions aller, et où je serais certainement allé, même si j'avais été seul, pour le revoir avant mon départ.

— Oh, à Chelsea, n'est-ce pas ?

— Oui, à Chelsea, où il reste un peu de ma jeunesse et un peu de votre enfance, et le souvenir de la personne très chère que nous avons perdue.

Elle y consentit, mais elle voulut faire à pied une partie du trajet, et ils allèrent jusqu'à Hyde Park Corner, où ils prirent un autobus. La nuit était déjà venue lorsqu'ils descendirent au coin de King's Road et de Oakley Street.

C'était une nuit de la première quinzaine d'octobre, relativement tiède. Ils suivirent Oakley Street dans la direction du fleuve, puis tournèrent à droite dans Cheyne Walk.

— Voici le jardin, dit Marc. Prenons la petite allée centrale.

— Et voici la statue de Carlyle, dit Queenie.

— Le seul peut-être de tous nos voisins qui soit resté là. Et la seule figure, peut-être, que je connaîtrais dans le

quartier, c'est sa bonne tête de vieux chien de berger. Ah ! voici mon ancienne maison ; ma tenêtre du rez-de-chaussée. C'est de là que je vous ai aperçue pour la première fois, un jour que vous vous étiez déguisée, avec d'autres jeunes gens, pour visiter les convalescents de l'hôpital. Vous souvenez-vous ? Et vous rappelez-vous ce soir d'été où je vous ai reconduite à Richmond avec votre petite amie Ruby ? Comme nous étions gais tous les trois ! A propos de je ne sais plus quoi, pour dire que vous vous étiez trompée, au lieu de « I made a mistake » vous avez dit : « Oh, I made a mistook » ; c'était la première fois que j'entendais cette plaisanterie d'écolière, et dans mon souvenir je l'ai identifiée avec vous et avec ce voyage à Richmond, où vous êtes arrivée endormie.

— Quelle mémoire vous avez !

— Et vous, avez-vous oublié tout cela ?

— Peut-être que non.

— Et le jardin abandonné, au coin de Cheyne Row ?

Nous y passerons tout à l'heure. Et vous souvenez-vous... Vous avez vu le tableau d'Andromède ? Eh bien, vous souvenez-vous d'une petite Andromède de moins de quinze ans, qui n'était pas attachée à un rocher, mais adossée à une porte dont elle tenait la poignée, tandis qu'à ses pieds un monstre...

— Oh ne parlez pas de... Oui, » murmura-t-elle en baissant la tête : « je me souviens. »

— Queenie, pourquoi avez-vous été si méchante ce soir ? Etais-ce que vous parliez sans réfléchir ? Ou plutôt, que vous n'aviez pas confiance en moi et que... vous trouviez que nous étions, là-bas, trop près de Mayfair ? Etais-ce cela ?

— Peut-être.

— Oh, alors tout est bien. Mais vous pouviez avoir confiance en moi et même venir passer un instant dans ma « chambre de célibataire ». C'est très curieusement aménagé là-dedans. Ainsi la baignoire est dans une armoire. Et puis il y a toutes sortes de commodités. Impossible de voir qui va dans l'ascenseur. Mais à toute heure de la nuit, dans les escaliers et les corridors, je me heurte à des fantômes parfumés qui font en marchant un bruit de soie. Des ombres de célibataires, je suppose. Ah ! c'est la première fois que vous riez depuis notre rencontre de ce soir.

— Et probablement la dernière, car il sera bientôt temps que je rentre.

— Queenie, ne recommencez pas à être méchante. Songez que je pars demain matin. Oui, vous allez rentrer. Mais avant, il faut que je vous dise quelque chose. Certaines de vos actions qui n'ont eu aucune importance pour vous, sans doute — de simples caprices de petite fille, — peuvent en avoir eu beaucoup pour d'autres. C'est une action de ce genre que je vous ai rappelée il y a un instant, et vous m'avez dit que vous vous en souveniez. Eh bien, moi, je n'ai pas cessé d'y songer depuis cette nuit-là, et après quatre années écoulées, le souvenir que j'en ai gardé est demeuré aussi net qu'il l'était le lendemain. Vous, peut-être, n'y avez pas songé une seule fois. Mais un homme garde ces choses-là dans son cœur et il y pense, la nuit, quand il est seul. Le monstre a souvent pensé à la petite Andromède, Queenie, et il a tout revu dans ses rêves : cette douce Norvège, ce beau pays de neige ensoleillée ; et quand vous m'avez dit ce qui vous était arrivé,

j'ai senti comme un coup dans la poitrine parce que vous aviez gaspillé pour un autre un trésor que vous m'aviez permis d'entrevoir comme si un jour il devait être à moi. Croyez-vous que si je n'avais pas songé à vous, pendant ces quatre ans, avec quelque chose de plus que de l'amitié, j'aurais cherché à vous retrouver ? Mais enfin, je vous ai retrouvée et cela me suffit. Ne prenez pas le respect que je vous ai montré pour de l'indifférence, mais voyez-y plutôt la preuve de la profondeur du sentiment que vous m'inspirez, et de la maîtrise que j'ai sur moi. Je compte pouvoir revenir à Londres dans quatre mois, et j'y installerai une succursale de mes bureaux du Continent. J'aurai besoin d'un secrétaire particulier ; je vous offre ce poste. Vous n'aurez affaire qu'à moi, et n'aurez à craindre ni les promiscuités ni les médisances. Queenie !... Queenie !

Elle était partie en courant, et comme des passants survenaient, Marc n'osa pas s'élancer à sa suite. Il la vit qui atteignait le coin de Beaufort Street au moment où passait un autobus venant de Battersea et dont elle avait dû apercevoir avant lui les lumières. Mais quand Marc parvint au coin de la rue, il ne la vit plus, et en conclut qu'elle était montée dans l'autobus.

Personne n'avait fait attention à sa mésaventure, et du reste que lui importait ? Il gagna King's Road, très vite, avec un vague espoir de la retrouver là. Mais non, c'était absurde : pourquoi aurait-elle joué à cache-cache avec lui ? Pourtant il revint à Cheyne Walk, repassa devant son ancienne maison, puis remonta Cheyne Row et en arrivant au tournant il aperçut une femme debout près de la palissade du jardin abandonné. Elle était de la même

taille que Queenie et il crut que c'était elle, mais quand il en fut plus près, il vit qu'il s'était trompé. Il erra quelque temps, tout désesparé, dans ce quartier rempli des souvenirs de sa jeunesse ; et tout à coup un grand souffle de vent qui bouscula des rameaux au-dessus de sa tête le fit frémir.

Il rentra dans King's Road, toute flambante et bruisante de l'activité du samedi soir. Alors l'idée lui vint de partir pour Harlesden. « En prenant un taxi, j'y arriverais encore avant elle. » Mais il n'en vit aucun qui fût vide, et il songea que cette démarche ne ferait qu'irriter la jeune fille. « Et si elle m'avait menti ? Si l'autre n'était pas parti ? » Il se sentit rougir. Était-il possible qu'elle l'eût si effrontément dupé ? Mais non, toutes les actions, toutes les paroles de Queenie, et ce dernier incident l'assuraient qu'elle était libre. Elle avait peur, tout simplement ; et après l'accident dont elle avait été victime, son premier mouvement était de fuir dès qu'un homme la recherchait.

Il prit un autobus qui allait vers Piccadilly. Il était déjà tard, et après avoir dîné sans appétit, il rentra chez lui. Alors il se mit à écrire à Queenie une lettre d'excuses, mais dans laquelle il lui répétait son offre d'un poste de secrétaire.

Tout à l'heure, quand il lui parlait, il s'était laissé entraîner par ses souvenirs, par la présence de la jeune fille à côté de lui dans l'ombre, et par ses propres paroles. En somme, il avait oublié sa résolution, et il avait essayé de voir s'il ne pourrait pas la ramener ce soir-même à Mayfair. Et c'était pour cela qu'il avait fait consciemment une peinture exagérée de ses sentiments, parce qu'il

croyait que la plupart du temps les femmes retranchent au moins cinquante pour cent de tout ce que les hommes leur disent lorsqu'ils leur parlent d'amour. Mais le point final qu'elle avait mis à son discours lui avait soudainement fait éprouver tout de bon la passion qu'il avait voulu feindre. Sa lettre s'en ressentait, et en la relisant, il eut honte, et la recommença. « Mais si elle aussi a joué la comédie ? si ce brusque départ était calculé ? Et calculé aussi son désintéressement ? » Ah, qui l'aurait pu dire ?

Il déchira la page commencée, et prit une nouvelle feuille de papier. Il essaya d'être plus cohérent, et de ne rien dire qui pût effaroucher Queenie, éveiller ses scrupules et sa méfiance, ou devenir — sait-on jamais ? — une arme entre ses mains.

Il n'y réussit pas tout à fait, et il aurait peut-être recommencé encore une fois cette lettre, si son réveil, éclatant brusquement sur une table derrière lui, ne l'eût averti qu'il était temps qu'il se préparât à prendre son train. Alors, pour qu'elle la reçut plus tôt, il descendit et la porta lui-même jusqu'au premier pilier qu'il rencontra.

Quatre jours après, à Paris, il trouva sa réponse dans son courrier du matin. Une courte lettre écrite à la machine, et d'un style strictement commercial, mais dont la banalité même et la froide correction l'émurent, car... elle acceptait !

« Ah, *il* est encore là ! » pensa-t-elle avec colère, au moment où elle sortait du bureau où elle travaillait, « et il va me suivre encore, et cinq minutes après que je me serai assise à la table de la crémèrie, je le verrai entrer, s'asseoir à une table voisine et me regarder fixement avec ses yeux de fou. Les premiers temps il souriait et me faisait des signes ; mais maintenant il me regarde fixement comme s'il me connaissait. Pourtant il n'y a rien dans ma tenue... Enfin, aucun autre homme, jamais, ne songe à me suivre et personne n'ose me regarder ainsi. Un jour il s'est assis à ma table et a même essayé de me parler. Mais je sais très bien ne pas regarder, et n'avoir pas l'air d'entendre. Je ne l'ai regardé que cette seule fois ; et il a si distinctement lu dans mes yeux que je le considérais comme un malotru, qu'il a rougi, et s'est en allé aussitôt. Il me persécute. J'ai déjà changé de restaurant ; je passe par des rues détournées, je modifie constamment mon itinéraire pour rentrer chez moi. Rien n'y fait : je le retrouve toujours à quelques pas de moi, avec son air hagard et son chapeau ridicule. Il finira par m'aborder en pleine rue. »

— Puis-je vous parler ?

C'était fait : l'homme à l'air hagard était debout devant elle, son chapeau ridicule à la main.

— Non, dit-elle sèchement. Elle le regarda de la tête aux pieds et, le repoussant avec le bout de son parapluie, elle passa.

Il tourna les talons, et quand elle osa jeter les yeux autour d'elle, il avait disparu. Mais en arrivant à la crémèrie, elle se sentit regardée avec intensité par quelqu'un qui était assis au fond de la salle. C'était lui.

Il y avait déjà deux mois que cela durait ; ou du moins il y avait deux mois qu'elle s'était aperçu qu'il la suivait. Quand cela avait-il commencé ? Peut-être quelques jours seulement après son entrée au bureau où elle était employée, c'est-à-dire il y avait environ trois mois. Elle s'était apprise à ne jamais regarder les gens qu'elle ne connaissait pas. Ainsi, il avait pu l'attendre et la suivre depuis très longtemps.

Si elle avait eu quelque collègue femme, elle se serait fait accompagner, tant il l'effrayait. Mais elle ne voulait pas demander un service de ce genre à l'un des employés de son bureau, qui étaient tous des jeunes gens. Il lui fallait donc affronter cette terreur, toute seule et sans aucune protection.

Ses yeux, ou plutôt son regard, était quelque chose d'affreux ! Elle le revoyait en rêve. Un enfant qu'il aurait regardé de cette façon se serait mis à pleurer. Quelle étrange fixité, et quelle expression d'angoisse et d'insolence ! Le soir, lorsqu'elle était dans sa chambre, assise devant sa machine et travaillant, tout à coup elle se sentait le cœur étreint par un hideux pressentiment. La porte allait s'ouvrir brusquement et *lui* entrerait, la tête haute, et ses

yeux ! ses yeux !... alors, si un meuble craquait, elle courait, prise d'épouvante, jusqu'au commutateur, éteignait la lampe et, grelottante, se déshabillait et se couchait dans l'obscurité.

Le lendemain du jour où il l'avait abordée dans la rue, elle ne le vit pas. Le surlendemain non plus. Une semaine, deux semaines passèrent ainsi. Elle commença à se croire délivrée de cette obsession. Maintenant elle osait flâner un peu, s'arrêter aux devantures des boutiques, faire le tour des grilles de Bloomsbury Square en regardant les jeux des oiseaux dans ce jardin triste et négligé, et où les voisins, qui en ont seuls la clé, n'entrent pas souvent. Elle aimait mieux Sicilian Arcade, qui était encore dans sa nouveauté, et comme une surprise dans Londres : une rue de Séville ou de Palerme, et quand on connaissait la Méditerranée, en passant là on y songeait. Depuis, insensiblement, l'atmosphère studieuse et mesquine de Bloomsbury l'a pénétrée et l'a naturalisée. Ce serait un intéressant sujet de psychologie citadine comparée, qu'un parallèle entre Kingsway et le boulevard Raspail, deux contemporains que beaucoup de gens de cette génération ont vu naître.

Elle était contente de pouvoir enfin regarder à loisir ces boutiques de Sicilian Arcade, sans crainte de voir surgir à son côté cet insolent, ce maniaque, ce fou. A vrai dire, elle avait moins horreur de lui après ces quelques jours passés sans le voir, et même elle avait éprouvé une espèce de soulagement déjà lorsqu'il l'avait abordée, et qu'elle avait entendu sa voix : il était donc un être humain, et non pas un démon horrible et muet.

— Si vous lisiez dans un journal...

Elle frémit ; il était debout à sa gauche, mais il regardait

droit devant lui, en apparence tout occupé à examiner les gravures exposées à la devanture d'une boutique, et ses lèvres remuaient à peine. Elle fut tellement saisie qu'elle n'eut pas la force de fuir.

— ... dans un journal l'avis suivant : Messieurs Un-tel-et-un-tel, notaires, désirent communiquer d'urgence avec M^{lle} Queenie Crosland au sujet du testament de son cousin, mort à Philadelphie le vingt-quatre octobre dernier, — je suppose que vous écririez à ces Messieurs ou que, s'ils vous envoyaient un de leurs employés, vous consentiriez à l'écouter. Eh bien...

Elle pensa avec terreur : « Il sait mon nom ! »

Elle osa tourner un peu les yeux vers lui. Elle le vit de profil, et fut surprise de lui trouver des traits si jeunes, presque enfantins : ce menton arrondi et cette bouche aux lèvres un peu lourdes. Pourtant il avait quelques cheveux gris près des tempes. Un drôle de profil qui contrastait avec le souvenir qu'elle avait de son regard, un profil qui la fit songer aux mots « un grand garçon ».

— ... Eh bien, ne serait-il pas plus simple et moins désagréable pour vous d'écouter cet employé que de vous exposer à être suivie encore tous les jours, à toute heure, par un homme que vous détestez et qui vous fait peur ?

Il ne bougeait pas, ne se tournait pas vers elle ; et elle vit que sa main, qui tenait une cigarette éteinte, tremblait.

— Si vous avez une communication de cette nature à me faire, pourquoi ne me la feriez-vous pas ici même et maintenant ? Je ne savais pas que mon cousin fût mort. Eh bien, je vous écoute.

— L'affaire est un peu embrouillée, M^{lle} Crosland. Voulez-vous me permettre d'aller vous en parler chez vous ?

— Vous savez donc mon adresse ?

— Naturellement.

— Je ne comprends pas... Non, pas chez moi.

— Très bien. Veuillez donc vous trouver demain samedi à trois heures de l'après-midi, ici tout près, et sur votre chemin à la sortie de votre bureau : sous la colonnade du Musée. C'est un lieu très fréquenté, et vous n'aurez rien à craindre. Au revoir, M^{lle} Crosland.

Elle n'irait pas. Elle se demandait même pourquoi elle l'avait écouté, au lieu de s'éloigner dès qu'elle s'était aperçu qu'il était là. Cette histoire d'avis dans un journal et d'héritage n'était qu'un mensonge, et un mensonge mal fait ; rien qu'un prétexte pour entrer en relations avec elle. Pourtant, non seulement il savait son prénom et son nom, — qu'il avait pu apprendre en interrogeant sa propriétaire de Harlesden ou quelque voisin, — mais c'était bien en effet à Philadelphie que son cousin habitait, et elle savait qu'il était depuis longtemps malade. Comment cet inconnu avait-il appris cela ? Il fallait qu'il eût fait une enquête très minutieuse ; mais cela ne l'autorisait nullement à entrer en relations avec elle. Si véritablement son cousin était mort, elle l'apprendrait, — mais par qui ? Par sa tante, avec qui elle était brouillée et qui ne savait pas son adresse ? « J'aurais dû exiger qu'il s'expliquât sur-le-champ ». Tant pis, il était trop tard à présent ; elle n'irait pas.

Le lendemain, à la fermeture de son bureau, elle rentra chez elle, prit le thé dans sa chambre, s'habilla, sortit de nouveau pour se promener. Il était quatre heures. Il avait dû se lasser d'attendre. Elle prit le chemin de fer souterrain dans la direction du centre, puis un autobus qui l'amena

vers Southampton Row, et comme il était déjà près de cinq heures quand elle y arriva, elle se dit qu'elle pourrait bien passer devant le Musée, seulement pour voir si par hasard il y était encore. Elle venait à peine d'entrer dans Great Russell Street, qu'elle le vit debout sur les marches du Musée.

Elle s'enfuit, et ne fut tranquille que lorsqu'elle se retrouva chez elle. Mais elle ne put s'empêcher de sourire en pensant qu'il l'avait attendue si longtemps en vain. Oh, c'était bien fait : lui-même il s'était mis au Musée, avec les curiosités et les antiques, et près de ces deux grandes et bizarres figures de pierre qu'on voit, de la rue, sous la colonnade ! Après cette déconvenue, il n'oserait plus se montrer. Mais sa tranquillité ne dura pas longtemps « C'est vrai, se dit-elle soudain, il sait mon adresse ! »

Elle eut l'impression que toute retraite lui était coupée. Elle finirait par le voir entrer dans sa chambre, comme elle l'avait vu si souvent en imagination. Car ses premières impressions n'avaient pas été effacées par le court entretien qu'elle avait eu avec cet homme. C'était cet entretien qui lui paraissait un rêve : il avait été si rapide ; tandis que son affreux regard l'avait poursuivie pendant si longtemps. « S'il ose venir, je le fais arrêter », se dit-elle. Puis elle alla donner un tour de clé à sa porte.

Elle venait à peine de se rasseoir, qu'on frappa. Elle frémit. On frappa encore ; et elle trouva la force de dire :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une dépêche pour vous, Mademoiselle Crosland, répondit la voix de sa propriétaire. Elle remarqua que sa propriétaire la traitait avec plus d'égards, et moins familièrement, depuis quelque temps.

Sa première idée claire fut que c'était Marc Fournier qui lui annonçait son retour prochain. Il ne lui avait écrit que deux fois depuis son départ ; sa dernière lettre remontait à cinq semaines et pourtant il y avait quinze jours qu'elle lui avait envoyé un nouvel acompte de dix shillings sur sa dette. Sans doute il avait dû avoir trop à faire pour écrire, et il télégraphiait. Ce ne pouvait être que cela, puisque lui seul savait son adresse. A moins que *l'autre*...

Elle s'était trompée : la dépêche était de sa tante, Madame Longhurst, qui l'invitait à venir la voir le lendemain dimanche dans l'après-midi. Elle ajoutait qu'elle avait une communication importante à lui faire.

D'abord elle fut déçue : pourquoi ce silence de Marc ? Mais enfin elle avait tellement besoin, en ce moment, de se sentir moins seule, de savoir qu'on s'occupait d'elle, qu'il se fit en elle une détente, et un peu plus tard elle se surprit en train de chanter. C'était comme si le rude climat dans lequel elle avait vécu tous ces derniers mois s'était soudain radouci. Elle allait donc rentrer en contact avec sa famille ! « Après cela, vous ne pouvez plus rester chez moi », lui avait dit sa tante, et alors elle était montée dans sa chambre, et dès que Madame Longhurst était sortie, elle avait quitté la maison.

Elle arriva vers le milieu de l'après-midi, et ce fut comme si rien ne s'était passé. Madame Longhurst l'embrassa et parla de choses indifférentes. Pas la moindre allusion au passé. Elle lui dit même, au bout d'un moment :

— Vous êtes plus jolie que jamais, ma chère enfant !

Puis elle ajouta très vite :

— Il faut que vous preniez le thé avec nous ; votre oncle est sorti, mais nous aurons un visiteur, un ami. Oh ! j'ou-

bliais de vous annoncer la nouvelle. Notre cousin est mort et par son testament vous héritez de mille livres. Il aurait pu mieux faire après toute la peine qu'Edith s'était donnée pour lui ; mais enfin... Naturellement c'est votre oncle qui, étant votre tuteur, aura la garde de cette somme jusqu'à votre majorité. Il vous expliquera tout cela. Et vous savez, Queenie, que si vous voulez revenir vivre ici, vous le pouvez.

— Vous savez que... l'enfant... est mort ?

Elle fit « oui » avec les paupières.

— Mais comment l'avez-vous su ? et mon adresse, qui vous l'a donnée ?

Madame Longhurst la regarda un instant et sourit, puis elle répondit :

— Quelqu'un qui s'intéresse beaucoup à vous. Moi-même j'avais cherché à vous retrouver, mais sans y réussir. Lui, a réussi. Et maintenant, Queenie, la servante est sortie, et vous m'aidez à préparer le thé.

Elle était encore dans la cuisine lorsque sa tante l'appela : leur visiteur venait d'arriver.

— Monsieur Harding. Ma nièce Queenie.

— Comment allez-vous ? dit M. Harding.

Elle le regarda, béante. C'était *lui* !

Mais elle n'eut pas le temps de se livrer à sa surprise : il apparut que M. Harding était le plus gai et le plus jovial des hommes. Il parlait constamment, riait, faisait des plaisanteries. Il aida les dames à préparer la table pour le thé. Puis il alla au piano, l'ouvrit et se mit à chanter tour à tour en anglais et en français, avec toutes sortes d'intonations comiques. Et quand enfin Queenie, assise en face de

lui à table, osa le regarder, elle fut étonnée de ne plus trouver dans ses yeux cette expression étrange qui l'avait tant effrayée. Il fallait vraiment que son imagination lui eût joué un tour. M. Harding avait le regard extraordinairement vif, sans doute, mais plutôt sympathique, et capable de cet éclat qu'on appelait « l'œil joyeux ».

— Oui, ma chère Madame Longhurst », dit-il en se tournant vers la tante de Queenie, « oui : il suffit de vouloir les choses avec intensité, et alors on découvre tout, et, comme dit le proverbe chinois : « Avec le cérémonial et la musique tout est possible dans l'Empire ». Oh, avez-vous parlé à votre nièce de l'héritage qu'elle a fait en son absence ? La voici dotée. Aussi ai-je bien envie de faire ma demande tout de suite... Madame Longhurst, si je disais à votre charmante nièce : Reginald Harding, rentier, 32 ans, vous demande si vous voulez être sa femme, que pensez-vous qu'elle répondrait ?

— Vous savez, Queenie : il parle sérieusement. C'est sa manière à lui ; mais ce qu'il vient dire, il me l'a répété cent fois.

— Que croyez-vous qu'elle dirait à cela, Madame Longhurst ? Mais peut-être demanderait-elle quelques détails. Eh bien, je vous ai donné l'adresse de mon médecin et celle de mon banquier, n'est-ce pas, Madame Longhurst ? Et quoi encore ? Appartement à Londres ; grande maison à la campagne ; automobile. Je ne sais pas s'il est bien nécessaire d'ajouter, — c'est un simple détail, — que dans le cas où je serais accepté, ma femme recevrait d'abord mille livres pour son trousseau et deux mille livres pour ses bijoux ; quatre-vingts livres par mois pour le ménage ; vingt livres par mois pour son argent de poche, et ses notes

personnelles payées jusqu'à concurrence de cinq cents livres par an.

— Eh bien, Queenie, que diriez-vous, ma chère ? Ah ! M. Harding, elle croit que vous plaisantez et elle n'ose pas... Queenie, c'est par M. Harding que j'ai su tout ce qui vous était arrivé ; c'est lui qui vous a retrouvée et qui vous a fait revenir ici.

Depuis que cette conversation avait commencé, Queenie se sentait mal à son aise. Les paroles de M. Harding ne parvenaient pas jusqu'à son intelligence. Vraiment, elle ne les avait pas comprises ; tout ce qu'elle comprenait, c'était que ce Monsieur et sa tante avaient organisé un complot contre elle. L'amabilité de sa tante l'inquiétait ; l'enjouement de M. Harding l'irritait. Elle se mit instantanément sur la défensive et les premiers mots qu'elle trouva furent ceux-ci :

— Je dirais que je suis déjà fiancée.

— Je ne le crois pas ! cria Madame Longhurst. Vous ne pourriez pas dire comment s'appelle votre fiancé.

— Voilà une chose que je n'avais pas apprise, balbutia M. Harding.

— Je suis fiancée à M. Marc Fournier, un étranger, en ce moment absent, et qui doit revenir le mois prochain. Tante, c'est ce Monsieur dont mère a dirigé la maison avant notre départ pour l'Amérique. Et maintenant il faut que je m'en aille. Je suis fâchée d'être venue et je ne reviendrai plus ici.

Et sans même saluer, elle partit.

Son intention avait été de rompre une seconde fois avec sa tante, et du même coup avec ce M. Harding, son ennemi,

avec qui sa tante avait fait alliance. S'il osait l'aborder encore une fois dans la rue, elle appellerait un agent.

Mais elle vit bien qu'il lui était impossible de rompre avec sa famille. Dès le lendemain de sa visite à sa tante, M. Longhurst, son oncle et tuteur, vint la voir chez elle. Il lui fournit toutes sortes d'explications, qu'elle écouta distraitement, concernant son héritage.

Lui non plus, ne fit aucune allusion au passé. C'était un homme froid, assez effacé dans sa maison, et d'une tournure d'esprit ironique ; et sa nièce fut surprise de voir qu'il lui témoignait plus d'affection que d'ordinaire, et la traitait même avec considération.

Après ce qui s'était passé, il y avait dix mois, elle aurait cru que ni son oncle ni sa tante n'auraient même daigné la reconnaître s'ils l'avaient rencontrée dans la rue. Alors l'idée que tout cela était dû à l'intervention de M. Harding lui traversa l'esprit. Justement son oncle, ayant épuisé l'affaire dont il était venu l'entretenir, parlait de M. Harding.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez bien joué. Votre mère non plus n'avait pas mal joué quand elle a réussi à attraper Crosland. Mais vous, c'est encore mieux : vous n'avez pas dix-neuf ans, et voilà un homme de près de cent mille livres accroché à votre hameçon, et déjà hors de l'eau et tout pantelant à vos pieds sur l'herbe ! Et tout cela, en le fuyant, en ne voulant absolument pas le voir, en l'écartant avec le bout de votre parapluie, comme s'il eût été un mendiant ivre. Admirable. Et puis, hier, le coup final : vous êtes déjà fiancée ! Après cela, c'est affaire faite. Il est désespéré. Il m'a accompagné jusqu'au tournant de la rue, où je vais sans doute le retrouver tout à l'heure,

bien qu'il m'ait dit adieu. Nous nous étions souvent demandé, votre tante et moi, si ses intentions étaient honorables ; car ses façons d'être sont si bizarres, — mais cela vient de son éducation et de sa richesse : un enfant unique, et un homme qui n'a pas été habitué à s'entendre dire non. Et puis la situation était... un peu équivoque. Mais depuis hier nous n'avons plus aucun doute là-dessus : c'est le mariage. A présent qu'il est persuadé qu'il a un rival ! Oh, j'ose dire que je le comprends... Quelle peine il s'est donnée pour savoir qui vous étiez, et pour arriver de proche en proche jusqu'à vous. A vrai dire, il n'a pas autre chose à faire de toute la journée.

Elle ne répondit rien à cela, qu'elle avait du reste à peine écouté. Dès qu'il était question de M. Harding, elle se réfugiait en pensée auprès de Marc Fournier. Il allait bientôt revenir. Elle serait sa secrétaire, et il était probable qu'elle aurait beaucoup moins de travail et beaucoup plus de liberté que dans le bureau où elle était à présent. Et puis, elle aurait quelqu'un qui s'occuperait d'elle et la protégerait, un homme qu'elle connaissait depuis longtemps. Quant aux relations qu'elle aurait avec lui... D'abord, ne serait-elle pas sa secrétaire ? et ensuite, elle espérait que Marc se comporterait comme il s'était comporté pendant ces deux jours qu'elle avait passés avec lui dernièrement. Elle y veillerait. Mais tout ce qu'elle savait c'est qu'elle s'était placée sous sa protection, qu'elle le considérait comme son maître, qu'elle lui avait, dans le secret de son cœur, prêté serment d'allégeance. Mais pourquoi n'écrivait-il pas ?

Au moment où elle se posait cette question, Marc lui avait déjà écrit, et elle reçut sa lettre le lendemain. Des

affaires l'obligeaient à rester plusieurs mois sur le Continent (il écrivait d'Italie) ; mais il pensait beaucoup à elle, et tâcherait d'aller faire un tour à Londres dans le courant de l'été, uniquement pour la voir. Ah, enfin, quelqu'un l'aimait...

Pourtant, ce retard qu'il annonçait l'inquiéta. Elle reprit sa lettre et fit, pour la première fois, ce que sa mère, dans ses moments d'ambition intellectuelle, avait rêvé de faire : de la critique de texte. « Plusieurs mois », cela pouvait vouloir dire trois, quatre mois : donc, Marc serait à Londres en juin au plus tard. Mais d'autre part, il annonçait qu'il viendrait, pour quelques jours seulement, « dans le courant de l'été ». Cela voulait dire que son installation à Londres était remise après l'été. « Ainsi plusieurs mois » signifiait « pas avant l'automne ». C'était bien long, et pourquoi n'avait-il pas mis plus de précision dans ces dates ?

Après son oncle, ce fut sa tante qui vint la voir à Harlesden. C'était un dimanche matin, et quand Madame Longhurst entra, Queenie, assise à sa table devant son miroir, tenait une grande gerbe de ses cheveux dans sa main gauche, tandis que de sa main droite elle brossait vigoureusement la fine soie d'or pâle qui s'éparpillait le long de son bras nu et sur sa gorge.

Madame Longhurst prit l'autre chaise et vint s'asseoir près de Queenie, mais de façon à la voir de face.

— Mon mari m'avait bien dit qu'il avait été choqué en vous trouvant dans une chambre si misérable, mais je ne m'attendais pas à un tel dénûment. Ma pauvre enfant, comment avez-vous pu ?... Enfin, nous avons

pensé, bien que les coupons de votre héritage ne soient pas encore échus, que nous pouvions vous avancer la moitié de votre rente, c'est-à-dire les vingt livres que voici. Non, sotte, ne me remerciez pas : c'est *votre* argent. Quelle chevelure vous avez, mon enfant ! et longue, épaisse et légère, tout à fait les cheveux de fée de votre mère, à qui vous ressemblez tant ; et comme vous avez grandi et comme vous êtes devenue forte depuis un an ! Laissez-moi vous regarder.

Du bout des doigts, comme elle aurait défait un sac de bonbons, Madame Longhurst dénoua les rubans bleus qui attachaient la chemise de Queenie à ses épaules, et d'un geste brusque elle abaissa le linge.

— Soie et satin, ma chère ! Vous êtes déjà aussi formée que l'était Edith dans les premières années de son mariage, quand nous avions coutume d'aller tous les étés aux bains de mer à Bexhill.

— Non, laissez ; ils me font mal.

— Cela ne fait rien, il faut que je les baise tous les deux. Voilà... Et « cela » n'a pas laissé de traces ?

Elle fit signe que non.

— Quelle chance vous avez, en tout, et pour tout ! A propos, il faut que je vous demande pardon d'avoir parlé trop vite, dimanche dernier. Mais j'ai été si surprise quand vous avez dit que vous étiez fiancée, que je n'ai pas eu le temps de voir que c'était une manœuvre.

— Ce n'était pas une manœuvre ! J'ai dit la vérité.

— Oh vraiment ! eh bien, quand se fera le mariage ?

— En automne, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire jamais, n'est-ce pas ?

— Eh pourquoi, jamais ?

Elle lui dit le peu qu'elle savait sur les occupations et la position de Marc Fournier ; puis elle conclut :

— Voilà quatre ans que nous nous connaissons, et que nous n'avons pas cessé de nous écrire. Je recevais ses lettres au bureau de poste, quand je vivais chez vous. Et je l'ai revu il y a quatre mois, et il devait revenir ces jours-ci, mais...

— Mais il reviendra plus tard, ou une autre fois. Y a-t-il eu quelque chose entre vous ?

Elle fit signe que non, et, se décidant à parler :

— Non, et il m'a seulement offert de me prendre comme secrétaire. Et alors, j'ai pensé que peut-être... Tenez, c'est lui qui m'a donné cette machine à écrire et ce tapis.

— Quelle munificence !

— Oh, il voulait me donner beaucoup d'autres choses encore. Mais j'ai refusé, et je lui ai déjà rendu un peu de ce qu'il a dépensé pour moi.

— C'était bien la marche à suivre pour vous faire épouser ; seulement il aurait fallu que l'autre y mît du sien.

— Comment pouvez-vous... ? Mais je n'ai jamais songé à cela !

— Lui non plus, apparemment. Oh, c'est bien ce que j'avais pensé, et vous êtes libre. Vous n'avez plus que ce choix : ou bien ramasser avec difficulté et en vous salissant les doigts un liard qu'on vous jette en aumône, ou bien ouvrir ces petites mains pour qu'il y tombe plus de liasses de billets de banque qu'il n'en peut tenir entre vos deux bras ! Donc, votre choix est fait. Et voyez, vous avez déjà un des porte-bonheur traditionnels d'une mariée,

« quelque chose de bleu » : ces rubans. Je suppose, ma chère, que vous m'autorisez à répéter à M. Harding, la conversation que nous venons d'avoir en ce qui concerne vos relations avec votre « fiancé » français... Oh, avec des ménagements ; je veux dire : en ne répétant que ce qui est très favorable pour vous, c'est-à-dire presque tout ; mais en lui laissant quelques doutes en ce qui concerne les intentions de son rival, — juste ce qu'il faut pour l'inquiéter et alimenter sa jalousie.

— Pourquoi ne pas tout lui dire franchement, et même plus qu'il n'y a eu, si c'est lui qui vous a chargée de venir me le demander ? Qu'est-ce que cela peut me faire, puisque je ne veux pas de lui.

— Vous êtes tout à fait folle ! Je ne sais pas quelle sorte d'homme l'autre peut être ; mais Reginald Harding est loin d'être laid ou déplaisant.

— Je vous dis que je le hais ! Voilà des mois que je le hais, avec sa manière insolente de regarder les gens. Et l'autre jour, comme il faisait sonner son argent ! Il n'a pas l'air d'un Londonien : c'est quelque campagnard vaniteux et sot.

— Oh, ma chère, comme vous vous trompez ! un homme si spirituel, et qui a vécu je ne sais combien d'années à l'étranger. Et un artiste : il peint pour se distraire, m'a-t-il dit. Il n'est pas Londonien ? de naissance non, naturellement : il né dans la résidence de sa famille en Somerset, et non pas dans une arrière-boutique de l'East-End, mais il connaît Londres mieux que vous. Comment en serait-il autrement, à trente-deux ans et avec près de trois mille livres de rentes annuelles !

— Oui, je sais : le grand, le seul argument qu'il daigne

faire valoir. Mais je ne le connais pas, et il ne me connaît pas, ce monsieur du Somerset.

— Vous venez de dire que vous le haïssez depuis des mois, et maintenant vous ne le connaissez pas. En tous cas, lui vous connaît Il m'a dit : « Oh, M^{me} Longhurst, j'ai tant regardé Queenie, que je suis sûr maintenant que je la connais jusqu'aux profondeurs de son âme ! »

— Oh, je sais qu'il m'a regardée. Et il se permet de dire « Queenie » en parlant de moi ? Je vous ai dit, une fois pour toutes, que je n'en veux pas ! Et je ne m'explique pas, tante, le rôle que vous jouez dans cette affaire. Tenez, reprenez cet argent ; qui me dit qu'il ne vient pas de la poche de Monsieur « Quel-est-son-nom ? » Je n'en veux pas non plus ; reprenez-le.

— Ne soyez pas stupide. Vous voulez savoir le rôle que je joue dans tout cela ? Celui d'une parente qui désire vous voir heureuse et bien mariée, et qui voudrait vous voir saisir une occasion inespérée, une opportunité unique, que pas une fille sur mille n'a la chance de rencontrer. Songez donc : il sait tout, et il a tout pardonné.

Queenie se leva, frémissante.

— Il n'a rien à pardonner ! cria-t-elle, et l'indignation la fit rester haletante, ne trouvant plus de paroles.

M^{me} Longhurst se leva, un peu effrayée. Les yeux de Queenie brillaient méchamment, et toute son attitude exprimait l'entêtement, la dureté et la fureur d'une jeune guerrière saxonne. Mais en même temps, le regard innocent et tendre des deux fleurs de chair démentait le regard farouche des yeux et n'exprimait que la douceur, l'abondance et la paix.

— Non, dit M^{me} Longhurst ; non, c'est moi qui dis

cela, ce n'est pas lui. Il n'a pas dit qu'il pardonnait. Il a dit : « A partir du moment où j'ai vu M^{lle} Crosland pour la première fois, nous avons cessé l'un et l'autre d'avoir un passé ; et je me suis juré que jamais il ne serait fait la moindre allusion à ce passé. » Voyez comme il est délicat, ma chère. Et n'est-il pas très doux, pour une femme, de sentir qu'on l'aime à ce point ? Oui, c'est cela, calmez-vous. Et ce soir je vous attends chez nous à l'heure du thé. Calmez-vous, ma chérie. Là, ma belle. Eh bien, au revoir, Queenie...

Après le départ de sa tante Queenie demeura quelque temps pensive et les yeux baissés. Puis peu à peu son visage prit une expression de douceur, à laquelle succéda un sourire, et enfin elle rit joyeusement. Et elle fut, pendant cet instant, tout à fait semblable à la femme peinte sur le vase que décrit Thyrsis dans la Première Idylle de Théocrite : « Mais à l'intérieur de la guirlande on a représenté une femme, chef-d'œuvre des Dieux, parée d'un voile et d'une ceinture ; et de chaque côté d'elle, des hommes aux cheveux bien peignés se querellent avec des paroles ; MAIS CES CHOSES NE TOUCHENT POINT SON CŒUR, et tantôt elle regarde cet homme-là en riant, et tantôt elle tourne sa pensée vers l'autre. »

Elle fit en sorte d'arriver en retard chez sa tante : elle se disait que M. Harding l'attendait avec impatience, et elle était heureuse de pouvoir le tourmenter ainsi. Du reste, elle comptait presque qu'il lui ferait une nouvelle demande, et cette fois-ci dans les formes, solennellement. Aussi fut-elle surprise et déçue quand elle trouva sa tante et son oncle seuls dans le salon.

Ils insistèrent pour qu'elle quittât sa chambre de Harlesden et revînt habiter chez eux. Cela ne lui coûterait rien, elle serait bien plus confortablement logée, et se trouverait moins éloignée de son bureau. M^{me} Longhurst la fit monter avec elle pour qu'elle revît son ancienne chambre, sa chambre de jeune fille, et elle fut étonnée d'y trouver, parmi bien des objets familiers, quelques meubles nouveaux : un joli fauteuil et une table qui, lorsqu'on faisait jouer un ressort, se transformait en un petit bureau : il y avait même du papier à lettres dans les casiers. Et les rideaux et toutes les tentures étaient neuves. Queenie, sans rien dire, s'approcha de la fenêtre et regarda le paysage tranquille qu'elle connaissait si bien : un tronçon de rue et les maisons d'en face avec les colonnes de leurs porches, leurs façades enduites de stuc jaune ou blanc, et leurs fenêtres carrées dont les stores intérieurs étaient presque toujours baissés. A gauche, on voyait les arbres d'un square que dépassaient la tour et les pinacles d'une église. Il n'y avait rien de changé. Elle non plus, croyait-elle, n'avait pas changé ; et elle sentait toujours en elle son âme d'enfant libre, rêveuse, brutale et fermée.

— C'est votre oncle qui vous a fait cette surprise, Queenie.

— Oh c'est lui ? dit-elle.

— Qui d'autre pourrait-ce être ? dit M^{me} Longhurst en souriant. Eh bien, vous revenez vivre avec nous ?

Pour toute réponse, elle alla embrasser sa tante ; puis les deux femmes redescendirent.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure que M^{me} Longhurst dit, comme s'il se fût agi d'un détail sans importance que M. Harding n'avait pas pu venir et s'était excusé.

Dès le lundi soir elle quitta Harlesden et revint vivre chez les Longhurst.

Toute la semaine passa sans que le nom de M. Harding fût prononcé une seule fois. Queenie fut souvent sur le point d'interroger sa tante, mais son amour-propre l'en empêcha. M. Harding ne reviendrait-il plus ? Cet homme qui, dès leur seconde conversation, l'avait demandée en mariage, était-il bizarre et capricieux au point de s'être détaché d'elle aussi soudainement qu'il avait semblé s'être épris ? Oh que n'aurait-elle pas donné pour savoir ce que sa tante avait dit à M. Harding après la visite qu'elle lui avait faite à Harlesden ! Mais avait-elle même revu M. Harding ?

Vers la fin de la semaine Queenie était véritablement inquiète, ou du moins sa curiosité était excitée au plus haut point ; et la seule chose qui la satisfit un peu fut une allusion, — ou ce qu'elle prit pour une allusion, — de son oncle. Le samedi matin, comme elle sortait de la salle à manger où elle venait de déjeuner hâtivement, et qu'elle se précipitait vers le portemanteau pour enfoncer rapidement son chapeau sur sa tête et mettre son imperméable, elle se heurta à M. Longhurst qui lui dit qu'elle était bien pressée. Elle répondit qu'elle craignait d'arriver en retard à son bureau de Holborn.

— Oh, vous allez à votre bureau, ma chère. Quelle drôle d'idée !

Enfin, le dimanche à l'heure du thé on sonna, et c'était M. Harding. Elle se mit aussitôt sur la défensive. Elle n'aurait pas su dire si elle lui gardait rancune de n'être pas venu le dimanche précédent, ou si elle était fâchée qu'il fût revenu, mais elle se sentit mal disposée à son égard,

et saisit toutes les occasions qu'elle trouva de lui montrer l'aversion qu'il lui inspirait. Et même, dans les semaines qui suivirent, cela devint une habitude : elle n'intervenait guère dans la conversation que pour dire quelque chose qui, directement ou indirectement, devait blesser M. Harding, et souvent sa tante était obligée de l'avertir ou de la rappeler à l'ordre. Mais lui, semblait ne pas s'en apercevoir, et du reste il ne s'adressait presque jamais à elle.

Il venait maintenant tous les soirs après le souper, et passait une heure dans le salon des Longhurst. Comme M. Longhurst n'était presque jamais là, Reginald restait avec les deux dames, racontant des histoires amusantes, décrivant des scènes, des paysages, et des traits de mœurs qu'il avait observés, principalement en France et en Algérie. Puis il s'asseyait au piano et jouait quelquefois pendant une demi-heure de suite, après quoi il prenait congé, assez soudainement, en baisant la main de M^{me} Longhurst et en s'inclinant cérémonieusement devant Queenie. Ces visites ne duraient jamais plus d'une heure.

Queenie voulait se persuader qu'elles duraient trop et même un soir elle dit à sa tante :

— Mais que vient-il faire ici ?

— Quoi, vous ne le savez pas, ma chère ?

Un instant une idée folle traversa l'esprit de Queenie : elle avait trop rabroué et trop humilié M. Harding, et s'il continuait à venir, c'était pour M^{me} Longhurst. Déjà une ou deux fois, elle avait remarqué qu'il regardait sa tante avec tendresse, ou tout au moins avec admiration. « Après tout, elle n'en avait pas souci ! Mais la prochaine fois, pour qu'ils fussent plus libres, elle se retirerait dans sa chambre. »

Pourtant elle ne le fit pas. « Tant pis si je les gêne ». Les histoires de M. Harding et la musique qu'il jouait la distrayaient. Elle s'amusait aussi à l'observer, et elle comprit peu à peu que ce qu'elle avait trouvé de singulier dans sa personne venait de ce qu'il avait vécu à l'étranger. Evidemment, ces petits haussements d'épaules, ces façons de secouer la tête, ces jeux de physionomie, ces jolis gestes des doigts, et même ce petit peu d'accent — voulu — et qui rappelait à Queenie celui de Marc Fournier, — tout cela ne venait pas du Somerset. Elle s'en rendit bien compte un soir où elle le vit mimer une scène de querelle et de réconciliation entre un Français du Midi et un Anglais. La vérité, c'était que Marc Fournier avait pris, à Londres, un peu de ce qu'on appelle en France « le genre anglais », tandis qu'à Paris, Reginal Harding avait étudié et s'était assimilé le chic français, dont il faisait parade surtout lorsqu'il se trouvait dans son pays d'origine. Les hommes absolument dépourvus d'affectation sont rares, et assez ternes.

Il y avait une autre raison qui la fit rester au salon lorsque M. Harding y était : elle crut sentir qu'il faisait de grands efforts pour ne jamais la regarder, et qu'il évitait de rencontrer ses yeux ; et elle essaya de le prendre en faute. Mais elle eut beau faire, elle ne réussit pas à obtenir de lui autre chose qu'un regard tranquille et distrait, de temps en temps. Et elle pouvait se demander, parfois, si c'était bien là l'homme qui était résolu à l'épouser et qui l'avait même déjà demandée en mariage, et qui n'était là que pour elle. Cela l'irritait, sans qu'elle s'expliquât pourquoi. Puis, une fois, elle s'aperçut qu'il regardait souvent dans la direction d'un miroir pendu au

mur, et d'abord elle avait cru que c'était son image à lui qu'il y regardait. Mais enfin elle comprit que, de la façon dont ils étaient placés, c'était son image à elle que Reginald y voyait..... Elle fut surprise d'avoir dit en pensant à lui : « Reginald » et non : « M. Harding ». Mais cette façon de regarder en cachette son image, au lieu de la regarder elle-même en face, lui déplut et l'irrita encore davantage. Et une autre fois qu'elle s'était laissé aller à l'examiner attentivement, puisqu'elle était certaine qu'il fuyait son regard, il l'avait regardée comme pour lui dire : « Quand aurez-vous fini de me fixer ? » Elle avait rougi de dépit, mais en voyant qu'il souriait, — tout en continuant à parler à M^{me} Longhurst, — elle sourit aussi.

Un dimanche en prenant le thé, Queenie, distraite ou énervée, mania son couteau si maladroitement que la pointe la blessa légèrement au pouce droit. En voyant l'accident, Reginald, qui était assis près d'elle, eut un frisson et saisit son propre pouce entre les doigts de sa main gauche, comme si c'était lui qui se fût coupé. Il fit cela si naturellement, si inconsciemment, que M^{me} Longhurst ne put s'empêcher de rire, mais il était trop occupé de Queenie pour y faire attention, et elle non plus n'y fit pas attention sur le moment. Mais cela lui revint à la mémoire vers la fin de la journée, et elle y rêva longtemps.

Il y avait plus d'un mois que les choses en étaient là lorsqu'un soir, comme par hasard, M^{me} Longhurst quitta le salon en disant qu'elle allait revenir bientôt, et Reginald et Queenie restèrent seuls.

Il se tourna vers elle, et la regarda en souriant pendant un moment, puis il dit :

— Eh bien, M^{lle} Crosland, où en sont vos fiançailles ?

— Et vous, où en est votre éducation ?

— Oui, je sais : je suis un paysan du Somerset égaré dans Londres. Et pourtant, malgré mes mauvaises manières, je persiste à rester candidat, et c'est pourquoi je veux connaître le programme de mon adversaire. J'ai réussi à faire dire à la charmante M^{me} Longhurst bien des choses qu'elle n'avait pas l'intention de me laisser savoir ; mais en ce qui concerne les projets de Monsieur Fournier à votre égard, je n'ai rien pu lui tirer de précis. Dites-moi donc, M^{lle} Crosland, si vous avez reçu de ce Monsieur une promesse de mariage quelconque, je veux dire une promesse formelle écrite, ou quelque chose qui en soit l'équivalent.

— Cela ne vous regarde en aucune façon.

— Je vous demande pardon, cela me regarde. Car s'il n'a pas fait cette promesse, je reste seul maître du terrain, et alors je ne vous demande plus si vous m'acceptez ou non ; je vous demande de nommer le jour de la cérémonie.

— Vous êtes grossier et ridicule ! Comment n'avez-vous pas honte de la conduite que vous avez tenue avec moi, et des paroles que vous venez de dire ?

— Ah ! votre première riposte était meilleure, et si bonne, même, qu'il était impossible que vous trouviez mieux. Comment aurais-je honte du moment que je sais que je peux rendre heureuse la personne que j'aime ? Que je peux débarrasser sa route de tous les obstacles ? Lui ôter tous les soucis matériels qui la tourmentent ? Et lui donner une position et un nom que beaucoup d'autres femmes ont désirés, et désirés en vain ?

— Je sais : vous avez toujours votre argent sur les lèvres, et quand vous marchez on l'entend sonner dans vos poches.

— Est-ce que je parlais d'argent tout à l'heure ? Je vous disais ce que je pouvais faire pour la femme que j'aime. Oui ou non, vous a-t-il promis le mariage ? Car, s'il n'est plus là, même si vous me dites non maintenant, je sais que vous serez à moi. Dites-moi non, et la poursuite recommencera ; elle durera des mois, des années s'il le faut, mais vous savez comment elle finira. Eh bien, vous l'a-t-il promis ?

Elle le regarda dans les yeux, et vit avec quelle angoisse il attendait sa réponse. Alors, elle fit signe que non, et dit :

— Il m'avait proposé d'être sa secrétaire et...

— Oh ! c'était une liaison, n'est-ce pas ? derrière l'écran d'une situation quelconque ; et c'est tout extrêmement correct, et qui va songer à demander des explications ? Jusqu'au jour où on se lasse de la « petite dame » et où on la rejette après l'avoir avilie. Mais moi aussi, c'est une liaison que je vous propose, seulement c'est ce qui se fait de mieux dans ce genre. Si vous voulez des garanties en cas de désaccord ou de rupture, vous en aurez ; et si vous ne voulez pas qu'il y ait une chambre d'enfants chez nous, oh d'accord, de tout mon cœur. Ce n'est pas pour cela que je vous épouse ; pas plus que pour tenir mon ménage. C'est pour tirer de vous tout le bonheur que vous pouvez donner, et pour cela il faut que vous soyez heureuse, et vraiment libre, et en possession de toutes les prérogatives d'une femme mariée. Non seulement riche, entourée de luxe, et avec tout le harnache-

ment de bijoux et fourrures indispensable à une personne telle que vous, mais encore respectable et respectée, et une dame dans la plus complète acception du terme. Mais une liaison secrète comme celle qu'on vous proposait... Oui : la solution confortable et peu coûteuse du grand problème, la triste et timide manière d'esquiver la lutte. Il n'est pas très brave, ce Monsieur. Il n'ose pas vous entreprendre, cet homme d'affaires. Il n'ose pas saisir à la crinière cette cavale effarouchée. Ce n'est pas le désir qui lui manque, mais le cœur. En dehors du plan de la vie quotidienne, il se contente du tout-fait : c'est plus sûr, et on en a toujours pour son argent. Je vois : il épousera ce qu'ils appellent, là-bas de l'autre côté, « une jeune fille comme il faut », une fausse grande dame maniérée dans le monde et une bourgeoise revêche et mesquine dans l'intimité ; ce que, avec la grâce de Dieu et de mon amour, vous ne serez pas. Pauvre homme ! et pourtant il a les moyens et il avait l'occasion de faire un beau mariage romanesque et irrégulier, un de ces mariages que désapprouvent tant les petits bourgeois qui ne sont ni assez riches ni assez éclairés pour contribuer au progrès de la Morale. Une liaison ! Vous savez le nom que le peuple donne à ce genre de marché ? Oh, quand je songe que vous étiez sans défendre et qu'on vous a fait cette injure ! Mais maintenant, du moins, vous avez quelqu'un qui est prêt à vous défendre contre le monde entier, et à venger tous les torts qu'on vous a faits. Vous le savez, n'est-ce pas ? Non, ne pleurez pas, Queenie : vous avez envie de rire, et aussi de vous cacher. Eh bien, venez vous cacher entre mes bras, Madame Harding. »

Quelques jours avant la cérémonie, Reginald Harding lui avait dit, entre beaucoup d'autres, une phrase qu'elle avait retenue : « Vous savez, le mariage, quand on a plusieurs milliers de livres par an, est une chose toute différente du mariage avec quelques centaines de livres. Il en va de même pour Londres : ce n'est pas la même ville pour une femme riche que pour une femme qui n'est qu'aisée, comme votre tante par exemple. »

Elle s'en rendait compte à présent ; à présent que l'heureux événement avait eu lieu et qu'elle achevait de dépenser les trois mille livres que son mari lui avait remises pour l'achat de son trousseau et des bijoux. Elle n'avait pas encore épuisé la joie qu'elle éprouvait à entrer délibérément dans un magasin de Bond Street, à choisir les objets qu'elle désirait, à donner son adresse, à remplir un chèque et à le signer : Queenie Harding.

Comme Londres était belle et trépidante de toute la pulsation de la planète, cette Saison-là ! Vraiment Londres, cet été, vous montait la tête comme un vin nouveau. Pourtant ce n'était pas la grande cohue de l'année du dernier couronnement ; mais c'était mieux, car bien qu'on se trouvât au cœur du monde et au milieu du rendez-vous des nations, les habitants et les habitués de la ville avaient l'impression de se sentir entre eux. Oh, c'était à ne rien faire que flâner du matin au soir, à se perdre dans les foules, à se gaver de luxe et de plaisir. Et par moment il semblait que la vie matérielle était enfin devenue digne de l'esprit, et pouvait le satisfaire.

C'était aussi l'époque des premiers rag-times de « Hitcl y-Koo » et de la « fureur du nu ». Aux devantures des boutiques luxueuses, dans les journaux illustrés, partout, le

regard tombait sur des photographies de baigneuses et de plages jonchées de nudités féminines ; si bien que l'homme que ses occupations ou son plaisir retenaient dans l'atmosphère de bains turcs de la ville, s'imaginait les côtes de la Grande-Bretagne telles que durent apparaître aux yeux de Télémaque les rivages de l'île de Calypso : un million de nymphes debout ou couchées sur les grèves ; un million de néréïdes jouant avec les vagues, — la femme et la mer partout en présence, mêlées l'une à l'autre, les chevelures au vent du large et le giclement de l'écume au rire. Et les nuits, les nuits de Londres, quand tout flambait comme du punch sous le ciel de braise. Et ces rag-times, — les premiers : ceux qui sont venus après n'avaient pas leur gaîté sans frein, ni cette sauvage exhortation au plaisir. Le joli temps de la Joyeuse Angleterre semblait revenu ; et c'était la belle fin d'une belle époque.

— Je ne sais plus, dit Reginald Harding à sa femme, je ne sais plus qui a écrit quelque chose comme ceci : « Il n'y a que Londres et Paris ; tout le reste est du paysage. » Il y a du vrai là-dedans, mais pour jouir pleinement de ces deux villes, il faut apprendre à les voir elles aussi comme du paysage ; et pour cela, il n'y a rien de tel que l'absence de toute ambition et l'oisiveté absolue. Il faut n'être rien et ne rien faire. C'est la ligne de conduite que je me suis tracée quand j'avais vingt-cinq ans, et je n'en ai pas changé, et je m'en trouve bien... N'être rien, » ajouta-t-il un peu plus bas, « que l'amant de ma femme, et ne rien faire sinon aimer ma femme... Après que nous aurons passé l'été en contact avec l'Océan, nous partirons pour Paris, ma chère. Je vous montrerai le sage et sérieux Paris, et ces coins où j'ai vécu au temps de ma studieuse bohème : le

quartier Montparnasse, la rue de la Gaîté, le Luxembourg, l'avenue de l'Observatoire. Nous passerons deux ans à Paris ; ensuite, ce sera Rome et Naples ; et puis nous reviendrons ici pour quelque temps, pour quelque rag-time, et quand nous en serons las, nous partirons pour les Mers du Sud.

— Oh, comme tout cela est loin de Harlesden ! Oh, Reggie, je suis si heureuse, je ne peux pas dire combien je suis heureuse.

— Donc vous pensez que je fais tout de même un bon mari ? Je crois bien ! Voyez : j'ai même renoncé pour vous à mes charmants chapeaux français, si bien que mes meilleurs amis hésitent avant de me reconnaître.

Ils restèrent un moment sans rien dire, se rendant compte, peut-être, que leurs paroles à tous les deux avaient sonné faux, et que déjà ils commençaient à n'être plus sincères.

Et pourtant ils étaient assez contents l'un de l'autre. Et déjà Queenie se mettait à employer dans la conversation, comme Reginald, des mots français, — de ces mots qui sont, dans la série des paroles, ce que sont les bouts dorés dans la série des cigarettes.

Une quinzaine de jours avant son mariage, et sur le conseil de Reginald, elle avait écrit à Marc Fournier pour lui annoncer qu'il s'était passé un grand événement dans sa vie : on avait demandé sa main.

La réponse de Marc ne se fit guère attendre. C'était une lettre tout à fait banale et correcte : les félicitations d'usage. Il ajoutait qu'il avait renoncé à son projet d'installer des bureaux à Londres.

— C'est un document officiel, cela, » dit Reginald. « Voyez donc aux autres adresses où il a pu vous écrire. » Elle rougit, car elle venait justement d'y penser. Elle fut donc à Harlesden, et au bureau où il lui adressait autrefois des cartes postales ; mais il n'y avait rien pour elle.

Et pourtant si elle avait pu savoir ! Marc Fournier lui avait écrit plusieurs lettres, qui racontaient toute l'histoire de ses sentiments : depuis la lettre où il offrait, lui aussi, le mariage, jusqu'à celle où il la félicitait purement et simplement, en homme du monde. Mais il les avait déchirées l'une après l'autre, excepté la dernière, que Queenie avait reçue. Marc Fournier n'était pas comme ce grand poète anonyme, — un Andalou probablement, — qui a dit :

Ton amour est comme le taureau
Qui va partout où on l'attire ;
Mais le mien est comme la pierre
Qui demeure où on l'a posée.

En ce moment même, il commençait une nouvelle petite intrigue, banale et sans danger. Il y a plusieurs écoles, et lui, il appartenait à celle qu'il avait baptisée : « The Godersela School ». *Godersela*, en italien, signifie quelque chose comme : « se la couler douce ». Et peut-être, après tout, que Reginald Harding appartenait aussi à cette école ; mais qui pourrait dire lequel des deux était l'esprit original et créateur, et lequel l'imitateur routinier ?

Un jour en passant dans Bond Street, les nouveaux époux s'arrêtèrent devant un magasin d'articles de voyage :

— Voici une véritable œuvre d'art, » dit Reginald en montrant une valise en peau de crocodile, garnie d'un nécessaire de toilette en cristal et en écaille, avec des bou-

chons, des couvercles et des boîtes en argent. « L'homme qui a fait cela doit être content de son ouvrage. »

— Entrons, » dit Queenie ; « j'ai une dette à payer. »

La belle valise coûtait une cinquantaine de livres. Queenie l'acheta et demanda une feuille de carton et une enveloppe. Sur l'enveloppe elle mit l'adresse de Marc Fournier et sur le carton elle écrivit : « De Queenie Crosland. Un cadeau d'adieu. »

— Non, Reggie, c'est moi qui dois payer.

Elle sourit : elle n'y avait pas songé, d'abord : le cadeau était vraiment bien choisi.

Un train du dimanche les mena calmement à Kenston, petite ville située au sud de Bristol et au fond de l'estuaire de la Severn. La résidence des Harding était à l'intérieur du comté, et Reginald avait préféré louer une villa dans un coin tranquille au bord de la mer, pour y passer l'été avec sa femme.

— Il y avait si longtemps que je n'avais pas vu la campagne ! » disait Queenie sans cesse penchée à la portière du compartiment où ils étaient seuls... Oh, les petites gares de brique et de bois, si propres, avec des plates-bandes fleuries sur les quais, — quelquefois le joli nom de la station écrit avec des fleurs dans le gazon bien tondu. La douce abondance des prairies et des arbres dans une brume bleue, avec les bœufs et les moutons couchés à l'ombre, et les villes « déguisées en villages », — la campagne anglaise en été, la grande bergerie de luxe, le Petit-Trianon des nations.

— Oh ma chère, cela n'est rien en comparaison du Somerset, » et Reginald se mit à faire l'éloge de sa province

natale avec une tendresse et une partialité qui amusèrent d'autant plus sa femme qu'elle savait qu'ils n'y feraient jamais de longs séjours. Le Devonshire, avec ses landes et ses collines ensoleillées, était un pays surfait, « un pays de laitières et de filles de pêcheurs ». Le Somerset, voilà le doux pays saxon, une terre toujours jeune et fraîche, avec ses larges vallées ouvertes aux brises de l'Atlantique, ses combes pleines de verdure et ses « rhines » qui reflètent dans leurs longues eaux paisibles le ciel changeant, les saules et le gazon. Et puis, au sortir des gorges de Cheddar, il y a cette longue vallée, ce grand salon de verdure qui s'étend entre la ligne bleue des Mendips et les Quantocks, et qui se termine par des pelouses dans un décor de ruines fleuries, au seuil de la claire cathédrale de Wells.

— Et puis nous ferons quelques excursions. Vous verrez Bristol, avec son grand air d'objet ancien et, entre les verdure de ses squares, sa couleur d'or, — de l'or des bijoux de musées, — la teinte pelure d'oignon des vins très vieux. On imagine Robinson Crusé, flânant au crépuscule dans la grande trouée dorée de Baldwin Street. Nous traverserons la Severn et nous verrons Tintern Abbey, la ruine énorme au fond d'un abîme d'herbe, le grand vestige humain dans la solitude verte de la rive boisée au bord de l'eau sauvage. Nous verrons Cardiff, et Bute Street avec ses auberges chinoises, ses bouges japonais, ses hôtels grecs ; et après avoir passé devant le château, et après une montée, on trouve la cathédrale de Llandaff, à moitié enterrée dans un ravin. Nous irons dîner à l'Ange Bleu d'Abergavenny. A propos, ma chère, ce n'est plus que dans le Pays de Galles qu'on trouve la vraie petite auberge anglaise du bon vieux temps.

Deux jours plus tard ils étaient installés dans leur villa, un peu en dehors de Kenston, sur une hauteur en terrasse plantée de hêtres bas, dont le vent de mer avait peigné l'épaisse frondaison, la rejetant du côté de la terre. De leur porte, un sentier les menait à une petite anse sablonneuse où leurs cabines étaient dressées. Ils y descendirent un peu après le lever du soleil, et ils eurent vite fait de se plonger dans l'eau, plus tiède à cette heure que l'air un peu âpre du matin. Puis ils reprirent le chemin de leur maison, vêtus seulement de leurs peignoirs et chaussés de sandales, aspirant largement la brise forte et salée.

— Aujourd'hui nous irons déjeuner à Wells, » dit Reginald, « et nous passerons par Weston. Je laisse le chauffeur ; c'est moi qui vous conduirai.

Ainsi, vers neuf heures du matin, ils traversèrent Kenston, où il n'y a rien à voir sinon des maisons et des chapelles de pierre grise revêtues de lierre, et quelques chaumières enfouies sous les fleurs, — les douces fleurs de l'Ouest, qui croissent dans le vent de l'Atlantique et que Queenie aimait déjà comme des sœurs. Sur la place qu'on appelle « le Triangle » ils remarquèrent la vieille tour de l'horloge, basse et petite, mais coiffée d'un très haut toit rouge, pointu et drôle. Un peu plus loin ils découvrirent une seconde tour d'horloge à un autre carrefour, mais celle-là de métal, et moderne.

— Je me demande pourquoi ils éprouvent le besoin de si bien savoir l'heure, ici ? » murmura Reginald ; et Queenie, qui avait envie de rire, profita de l'occasion.

Reginald essaya de suivre la voie du chemin de fer local qui relie Kenston à sa bruyante et gaie rivale Weston Magna, mais les chemins qu'ils durent prendre et qui les

frent passer par le joli village de Combesbury, les en éloignaient sans cesse ; et ce fut un peu par hasard qu'ils se trouvèrent enfin à l'entrée du boulevard feuillu de Weston. Ils mirent l'automobile au garage du Royal Hôtel et se mêlèrent à la foule qui, par toutes les rues, revenait déjà de la plage. Partout la verdure et le gris tendre de la pierre, et la brise et le soleil, et les ombres, sur les jardins, des nuages en marche. Et au bout de la jetée, où ils allèrent, ils revirent l'estuaire, le paysage avec lequel Queenie commençait à se familiariser : les hautes terrasses au bord d'une infinie étendue d'eau couleur d'argent, et les « holmes », ces deux monstres d'une ancienne période géologique échoués au milieu du golfe, de l'autre côté duquel se levaient comme des astres les montagnes du Pays de Galles, couleur d'argent elles aussi, à cette heure. Et Queenie, toute droite dans la brise dont elle sentait la véhémence et la fraîcheur à travers ses toiles blanches, comprit la rude bonté de l'Ouest.

Ce fut pourtant à Weston Magna et ce jour-là, qu'ils faillirent avoir leur première scène de ménage. Comme ils passaient devant une poissonnerie, Reginald y entra et acheta une tranche de saumon d'une dizaine de livres, en recommandant de la faire porter tout de suite à Kenston par le train. En sortant, Queenie ne put s'empêcher de lui dire qu'il avait pris un trop gros morceau, et que les domestiques en gaspilleraient sûrement la moitié.

— Allez-vous régler ma dépense, ma chère ? dit Reginald.

Elle rougit, se mordit les lèvres et resta un moment sans répondre ; mais, après tout, il avait raison ; — et elle se soumit, comme sa mère l'eût fait en pareil cas. Et

même, comme sa mère, elle éprouvait, sans oser se l'avouer, une espèce de plaisir sensuel et de fierté à voir le bon appétit de son mari. Elle dit donc :

— Je regrette, Reggie.

Et il répondit entre ses dents :

— Si nous n'étions pas dans la rue, j'aimerais vous embrasser ». Et il ajouta au bout d'un moment : « Et tout cela pour un morceau de saumon ! »

Quelques pas plus loin, elle lui dit :

— Oh, Reggie, cher, laissez-moi porter votre canne.

Ils revinrent au Royal Hôtel, et reprirent la route ; et lorsqu'ils repassèrent à Combesbury, ils descendirent pour s'asseoir un moment au bord de la rivière Yeo, où ils trempèrent leurs mains. Et vers le commencement de l'après-midi ils entrèrent dans la vallée bienheureuse.

AMANTS, HEUREUX AMANTS...

To
JAMES JOYCE
*my friend, and the only begetter
of the form I have adopted
in this piece of writing.*

V. L.

Paris, novembre 1921

Amants, heureux amants...

La Fontaine.
(Fables, IX, 2.)

Des flots et de Palavas-les-Flots le soleil qui vient tout droit jaillit à travers les lames de la persienne ; c'est bon, de pouvoir laisser la fenêtre ouverte toute la nuit, à ce commencement de novembre. Les bouteilles et les coupes sur la table et sur le guéridon, la bouteille encore bouchée, dans le seau à glace ; ce désordre. Et la porte ouverte qui tous ces derniers jours était verrouillée. Elles dorment encore. Tant mieux. J'aime me sentir seul à cette heure la plus fraîche et la plus solitaire ; la plus, de toutes, lucide. Elle réduit à leurs justes proportions toutes ces histoires de... Bon, de se retrouver soi-même, l'esprit net et tranquille, désabusé, après la confusion et le délire. Ne pas bouger. Mais non. J'irai. Les regarder dormir. Doucement ; pourvu que le chien de Cerri ne se mette pas à aboyer. Zitto, Zitto. Il m'a vu et reste couché sur le fauteuil. M'étendre sur le canapé ; retourner ce coussin ; ce galon me gêne ; ornements ; il n'y en aura pas de l'autre côté. Horrible, le toucher du velours. Au réveil et jusqu'après le bain on ne devrait avoir de contact qu'avec de la toile. D'ici, je les vois assez bien. Sommeil au champagne. L'oreiller me cache leur figure. Les boucles blondes près des lanières bleu-noir, et le bras brun et lourd de

Cerri sous le bras tendre et nerveux et blanc d'Inga. Elles se sont prises par la main en dormant. Brave ragazze. Leurs formes confuses sous les couvertures ; mêlées. Et cette chambre qui était pour moi, hier encore, « la chambre à côté de la mienne ». Ne pas bouger. Cela durera jusqu'à ce que ce long rayon étroit se soit assez allongé pour toucher leur oreiller. De ma chambre vient jusqu'ici le souffle frais du dehors, l'odeur du matin provençal. Celle à qui je pense m'a dit un jour : Comme ça doit être triste, un pays où on ne dit pas la messe. Oui, et après le pays sans messe il y a la ville qui ne connaît pas la mer. Villes non marines, villes de terre ; après elles, la monotonie des cultures, partout. Mais les meilleures des villes marines sont celles qui ont été très indolentes pour rejoindre le rivage proche : Athènes, Valence, celle-ci et d'autres — bien peu, — que je ne connais pas. Prudes, fausses timides, mais difficiles à démasquer d'abord, comme celle à qui je pense, avec son linge qui pourrait tehir, chiffonné, dans mon poing fermé, et ses fines dentelles sous le saint habit de Notre-Dame. De même Inga : la tenue décente et correcte, l'air candide, et sa vie sans frein. Athènes, Valence et celle-ci qui ressemble à Athènes : au plus calme de leurs jardins, au cœur de leurs patios frais et bleus, dans le silence de leurs enclos où repose, tout noir et hérissé, l'alignement épais des orangers, — tout à coup : Viens donc ! — le vent du large. Et les tentures des cafés et des magasins, celle de la Paz, rue de la Loge, se mettent à s'enfler et à battre comme des voiles, et tout ce qui peut s'agiter dans la brise est saisi de l'allégresse de la mer. Et se balancent et chantent ces rideaux de bambou, de perles et de verre qui sont aux portes des coiffeurs. Et

même la nuit, à un carrefour, au long de l'Esplanade vide, la rencontre avec le souffle tendu, éperdu, tout d'une pièce, des grandes traversées. « Viens donc ! » Et pourquoi pas ? j'en ai vu bien d'autres. Cette grosse lumière rouge au flanc du cargo-boat, dans le noir universel, c'était La Sude ; et comme on était passé près de la Petite-Cythère : tous les détails du paysage en amphithéâtre : les troupeaux, les oliviers, une fontaine. Et un Arlequin et une Colombine rose et verte, soudain aperçus et perdus de vue au fond d'une avenue aux arbres dépouillés : les premiers habitants que je rencontrais, un jour que je venais de débarquer dans une ville, ayant oublié qu'on était en Carnaval. Et la mer, encore, à son réveil, qui est apaisément, à cette heure-ci, sensible jusque sur la plus lointaine, la plus pauvre place de cette ville : le macadam luisant comme le pont d'un paquebot lavé à l'aurore et que sèche le même vent rapide et désordonné. Il faudra que je les mène aux environs de la ville, aux bords du Lez, à ce coin de verdure et d'eau tranquille. Ce qu'il y a de tableau champêtre bien composé, de Poussin surtout, dans ces paysages de petits fleuves au voisinage de la Méditerranée. Et que je leur montre de plus près ces jardins de la banlieue blanche. *Οί κήποι.* Tout à fait ça : derrière les murs blancs, que longe une rue profondément tapissée de poussière, il y a le joli *κῆπος* frais, plein de verdure, de fleurs et d'eaux vives. Et les bois sacrés sur les collines, la campagne civilisée, arrangée par les architectes pour servir de fonds aux rues, aux avenues et aux terrasses de la ville. Entre les panaches des pins maritimes, la villa toute raide et archaïque regarde la garrigue tachetée de touffes de buis et de romarin, et plus bas les oliviers et les cyprès.

et plus loin Latte, et les lagunes, et Maguelone, et le long, mince reflet de fer-blanc au bord du ciel. La campagne autour de Mégare. Il faut que ces deux enfants de la grâce connaissent mieux cette gracieuse cité. Elles n'ont pas encore vu l'arc de triomphe au seuil de la grande terrasse qui est une solitude d'eaux prisonnières et de pierres dévorées par des siècles de lumière, et le petit temple derrière lequel l'aqueduc commence sa marche ininterrompue, une jambe pour chaque pas, jusqu'aux collines qui bornent l'horizon. Ce matin même je les y mènerai, puisqu'elles repartent ce soir. Ah, le chien de Cerri a bougé. Sa chute, hier, à Palavas. « Poverino ! tutto bagnato ! Giù ! » Désagréable animal. Le soleil touche le drap juste à la hauteur de... Si je ne craignais pas de les réveiller, je tirerais le drap pour voir arriver le rayon sur la gorge d'Inga, comme ce jour où nous étions ensemble dans son pays, ce matin de l'autre été, dans la chambre d'auberge, à Finja. L'odeur des brindilles de sapin dont les planchers étaient parsemés. Là, je l'ai eue bien à moi, tout entière, et pas une arrière-pensée entre nous, rien que la jeunesse et l'été, et ses dix-neuf ans, et à son bras gauche ce lourd anneau d'or qu'elle avait oublié de quitter. Et c'est un de ces jours-là qui a été son anniversaire. Oui, à moi sûrement, cette fois du moins. Ni toute son expérience, ni son art, ni ses années d'Autriche, de France et d'Italie, ne comptaient plus : comme elle savait bien être « fille du pays » : Fröken Ingeborg, Kaere Inga, sa dignité, sa tenue si prude, et son rire pouffant, de petite fille, tout à coup. Mais femme aussi : la jeune dame de la ville, dans cette auberge de village, dans le grand lit paysan. Fille et femme des Rois de la Mer : la même race, les mêmes yeux farouches et tendres, — ses

longs yeux clairs, — que ces filles qu'ils emportaient dans leurs navires hérissés de longues rames, à la proue en forme de tête de cheval ou de dragon. Jonchées de lis sur les rudes toisons, le doux et grand butin de guerre. Aux rives de Northumbrie, d'Ecosse ou d'Islande, ils les débarquaient soigneusement, comme les Phéniciens leurs tapis et leurs vases. Et parfois il dut y avoir la rencontre d'une fille d'Italie ou de la Narbonnaise avec une de ces grandes païennes toutes claires et dorées comme l'ancienne Aphrodite d'Or. La façon dont elles se considéraient sans rien dire ; leur étonnement. Comme ce Pape, au marché des esclaves, à Rome : « Non pas Angles mais Anges. » Quelque chose comme cela ; à moins... Comme c'est secret pour nous, les pensées d'une femme à la vue d'une autre femme. La première rencontre d'Inga et de Cerri. Mais avec Inga, il n'y a pas de doute. Pourquoi cela ne se passe-t-il pas plus souvent ? « Je n'ai eu que des brunes pour amies, de ces femmes qui ont toujours l'air d'être à l'ombre, comme les sources. A l'école j'avais Greta Kromer, au Conservatoire Rosele Mayer ; ensuite il a y eu Carmela Savini, et j'ai pensé mourir quand Maria Ferrero m'a quittée. » Pauvre cœur d'Inga ! depuis ses douze ou treize ans occupé par ces amitiés passionnées, torturé par les jalousies, les tureurs, les délices, les lâchetés, les triomphes, les abandons. Ses lettres, ses bouquets fanés, ses rubans, un grand tiroir, chez elle, plein d'éventails brisés, et les boucles de cheveux bruns ou noirs dans les médaillons ternis. Nulle place pour autre chose, dans ce cher cœur d'Inga. Des aventures, oui, mais c'est leur profession qui l'exige. Les jeunes patriciens, accablés par le vin et le sommeil, tombant confusément sur les coussins avec les joueuses de

flûte, à la fin des festins ; et même dans cette ivresse et ce trouble, les yeux et les mains des petites se cherchent encore. Et pour elles, les vraies aventures, celles qui comptent, sont celles-là : « C'est toute ma vie. Je ne compte pas les années ; je dis : C'est quand j'avais Savini ; ou : C'était au moment où j'ai connu Ferrero. Ah ! et quels jolis souvenirs j'ai déjà !... » Oui ; mais Finja ? est-ce, aussi, un joli souvenir pour elle ? Si douce elle a été et si gaie ces jours-là. C'est depuis ce temps qu'elle m'a toujours appelé Felice Francia ; avant j'étais simplement un des amis et admirateurs. Si douce, si gaie, et si bonne. Comme je m'ennuyais, seul dans ce pays dont je ne savais pas la langue. Alors je lui ai écrit, sachant qu'elle était en vacances dans sa famille, et elle est venue. C'était si drôle et si gentil de la retrouver sur le quai d'une gare de son propre pays. Et ce jour où, après avoir dormi, nous ne savions plus si c'était le matin ou le soir. Ce rayon rouge entre les troncs des sapins pouvait si bien être un premier rayon. La petite servante qu'elle a interrogée, et j'écoutais sans comprendre, et elle traduisait pour moi. O douce comme ton pays ! les lacs sous le ciel tendre, et ces jolies paysannes qui nous faisaient la révérence quand nous passions. Que j'étais jeune encore cette année-là, et plus près des sombres années que je n'aurais voulu me l'avouer : songeant encore parfois aux lamentables promenades du jeudi, le long des quais, vers Bercy, sous ces tristes arbres, et cette pointe de l'île Saint-Louis ; l'écriteau : Départs pour Charenton ; et les allées du Jardin des Plantes qui blanchissaient si vite nos soutiers, et ces grandes foules tristes, et Montrouge. Quelle revanche c'était, Finja, e la mia sposina Inga ; et partout devant nos pas les cent mille avenues noires des intermi-

nables forêts de sapins. Départs pour Charenton ! Oui, c'était bien la France Heureuse. Je n'aurais plus cette joie aujourd'hui : je suis habitué à la liberté, et je vieillis : vingt-cinq ans, déjà. Enfin, la voici encore une fois près de moi ma jeunesse blonde et blanche et riante, dans cette ville que j'aime et où l'hiver dernier j'ai pensé souvent à elle, pensé à la lui faire voir. Gentil, de s'être écartée de sa route pour venir à moi, et elle n'arrivera à Nice que le jour où commence leur engagement. Ah, pouvoir la décider à passer quelque temps ici avec moi ! Quitter cet hôtel et louer une petite villa, du côté du boulevard des Arceaux, dans ce quartier de calme, de soleil, de cyprès et de bambous, avec l'ombre amusante, sur la chaussée blanche, des deux étages d'arceaux, et ces rues nettes, limpides, vues jusqu'au fond, et on ne sait quel bonheur les tient éveillées très tard, mais en silence. Quel bon hiver nous passerions, bien seuls, dans cette ville où personne ne l'a jamais vue et où je ne connais que des monuments et des arbres. Lui montrer les micocouliers de l'allée Cusson et le liquidambar du Jardin Planchon. Elle aussi aurait plaisir à s'adapter, à sentir sa vie limitée, pendant quelques mois, aux ressources et aux amusements d'une ville de soixante à quatre-vingt mille habitants. Le côté dînette, ferme de Trianon, d'une aventure comme celle-là. Oui, on se sent un peu parti à l'aventure, un peu loin, ayant laissé derrière soi la civilisation centrale, et tout ce qui nous la rappelle en devient plus précieux. On attache plus d'importance aux devantures des boutiques, aux bonnes choses qu'on peut se procurer, (le choix de nos fournisseurs,) et même au temps qu'il fait. On se sent mieux vivre, surtout dans cette ville et la foule et les

jolies choses sont à peu près également distribuées sur toute son étendue, qui n'a pas de quartiers morts, qui est active jusque dans ses extrémités. Son âme la remplit tout entière. Une ville pour nous. Y passer l'hiver, c'est comme aller goûter sur l'herbe, dans une clairière d'une de ces belles forêts du Centre de la France que les gens ne connaissent pas. Elle aimerait ça, comme moi. Faire partie du joli mouvement de ces rues, y contribuer, elle par sa jeunesse et sa grâce et moi par une tenue exemplaire. Penser à faire donner un coup de fer aux deux complets de Poole. Oui, boulevard des Arceaux. Pour tout le monde : « M. et M^{me} Francia », c'est tout trouvé. Et entre nous, devant les gens, toujours l'italien, pour être plus à nous-mêmes, plus isolés. Il doit y avoir quelque moyen de résilier cet engagement. Elle pourrait être malade. Rembourser ce qu'elle a touché. Elle a déjà fait quelque chose comme ça, lorsqu'elle a préféré accepter un engagement dans un théâtre du second ordre, pour ne pas se séparer de Ferrero. Je me consacrerai entièrement à elle. Lui dire, tout à l'heure : Ce serait plus amusant que d'aller retrouver à Nice les boutiques de la rue de la Paix. Autre argument : son projet de voyage en Andalousie pour voir ce qu'on pourrait tirer des danses populaires. Près du boulevard des Arceaux, il y a tout un quartier rempli de gitanes. Oh ! tout ce qu'elle voudra, mais qu'elle reste. Qu'elles restent. Cerri aussi, naturellement. A présent que la glace est rompue entre nous ; et même on peut dire qu'elle est toute fondue. Ce serait amusant de veiller sur elles deux, de les distraire, de m'occuper d'elles. Sincère besoin de me dévouer. Obligations et devoirs de chef de famille ! Très bien, ce pyjama. Havane et crème. Frais et souple.

Acheté le jour où celle à qui je pense... Cerri. Chérie Cerri (difficile à prononcer). Elle ne m'aime pas. J'ai bien vu qu'elle était déçue en me voyant et en m'écoutant, hier, après tout ce que Inga avait dû lui dire de moi. Elle est de ces personnes pour qui le tout-fait, le courant, le commun seuls existent. Ainsi il est probable qu'une lettre qui ne serait pas entièrement composée de phrases toutes faites et de formules lui paraîtrait une lettre mal écrite et l'ouvrage d'un ignorant. De même un homme dont la conversation n'est pas du type de conversation qui lui est familier lui paraît bizarre, naïf et même mal élevé. Comment lui faire comprendre que j'ai dépassé ces choses mêmes qu'elle croit que je n'ai pas encore atteintes, que je me suis depuis longtemps débarrassé de ces affectations qu'elle approuve, et que c'est justement la lettre faite de formules et de clichés qui est d'un ignorant ? Hier elle a admiré Palavas et quand, traversant l'Œuf avec elles, je lui ai montré le groupe des Trois Grâces, elle l'a à peine regardé. « Au lieu de m'arrêter deux jours à Marseille, j'irai vous voir à Montpellier. Mon amie Romana Cerri, dont je vous ai parlé sera avec moi. » Pourquoi, lorsqu'elle m'a parlé, de son amie Romana Cerri, ne m'a-t-elle pas dit : Je l'aime parce qu'elle est douce et belle et qu'elle n'a aucune espèce d'esprit ? Je n'ai pas connu Kromer, ni Mayer ; mais Savini et Ferrero étaient comme cela, « douces et belles », des filles saines, bien d'aplomb, sans caractère, flexibles, faciles à persuader et à commander, et pour tout le reste, tellement comme tout le monde que même Inga ne pouvait pas les idéaliser. Incapables d'aimer tant soit peu leur art (sauf peut-être Ferrero qui est maintenant première danseuse), incapables

de se faire aimer sérieusement d'aucun homme, toutes au joyeux petit train de leur profession et ne s'attendrissant que lorsqu'elles pensent à leur mère, et alors elles emploient toutes les formules d'usage. Et c'est pour ces amies-là que Inga a refusé des engagements qui auraient paru très désirables aux plus ambitieuses de ses camarades, et c'est pour elles qu'elle finira par manquer sa carrière. Elle qui leur est tellement supérieure. Celles-là, sans la routine professionnelle, les heures des répétitions et des représentations, Dieu sait jusqu'où elles se laisseraient tomber. Ah, justement, c'est leur faiblesse qui lui plaît : les dominer, les sentir à sa merci. Tout donner, mais exiger tout. Alors le reste : Finja ! oui, un « joli souvenir », mais qu'elle a classé à part, peut-être dans les souvenirs de voyages ; et en effet c'était quelque chose comme un voyage de noces de bourgeois, avec le retour par l'Allemagne et la France. L'été dernier, je lui ai dit : Cela me rappelle le lac de Finja ; tu te souviens ? — Ach ! non ho dimenticato nulla ! Avec ce mauvais accent qu'elle n'a pas en français. Rien de plus, et il y avait, dans l'intonation, dans le regard, dans l'emploi de l'italien, un mélange d'émotion vraie et de pose dans lequel il était impossible de voir si l'émotion tenait le plus de place. Non, non : rien à fonder sur le souvenir de Finja ; rien de solide, pas même un séjour ensemble ici. Son meilleur ami, le seul à qui elle a parlé de son enfance et dit son secret, le seul à qui elle a parlé de son enfance et dit son vœu, et la trouveront encore, aimable, obéissante et perfide, et souffriront quand ils comprendront qu'il faut lui dire adieu. Ils ont souffert. Ce jeune Anglais, à Naples, qui voulait l'épouser ; et le petit étudiant, à Milan et cet

homme, l'autre hiver, à Nice. Le bon petit jeune homme, — cela arrivera encore, — qui s'éprend d'elle, qui lui envoie des bouquets, qui parfois s'endette pour l'inviter à souper ou lui faire des cadeaux, et qui l'attend, sous la pluie, à la porte des artistes, elle qui sort presque toujours la dernière. Il est content, il a obtenu ce qu'il voulait ; elle lui permet de venir l'attendre, elle lui a même dit que ce n'était pas la peine de faire la dépense d'un fiacre, que, du reste, elle a plaisir à marcher à côté de lui, et qu'elle préfère souper chez elle, seule avec lui, comme deux étudiants. Quelle chance d'avoir rencontré une femme de théâtre si sage, si rangée, si ménagère de l'argent de son amant. Le prestige de l'artiste, la grande fraîcheur et la jeunesse de la femme, les bonnes manières et l'expérience, l'esprit amusant même dans ses poses, — tout cela spontanément donné en toute propriété, presque humblement donné, avec ce geste de tendre ses poignets croisés en disant, la tête baissée et avec un beau regard bien bleu et bien franc : Sono tua ! Et rire, ensuite, d'un bon rire attendri, et au bout d'un instant dire à voix basse : Ma è vero, sai, quello che ti ho detto : la tua schiava innamorata. (Les derniers mots, en se pressant à son côté, et en se détournant un peu. Ça correspond sans doute à une des positions techniques de la danse ; elle est peut-être, à ce moment-là, en « cinquième », et elle a « pris la ligne ».) Il est heureux, le bon petit jeune homme : après une sage et sombre adolescence, cette belle récompense lui vient comme le prix d'excellence à la fin de l'année scolaire. Et Inga, — eh bien elle est sincère à ce moment-là ; elle a eu plaisir à le rendre amoureux, et elle aime en lui sa jeunesse, la fraîcheur de son sentiment, peut-être même quel-

que chose d'un peu féminin qu'il a gardé de son enfance. Quand il se montrera jaloux, elle fera tout ce qu'elle pourra pour le calmer, le rassurer, l'empêcher de souffrir. « Je resterai à genoux jusqu'à ce que tu m'aies pardonnée. » Il sera dérouté et charmé. Surtout s'il est Français. Toute cette humilité, tous ces « esclavages », ces agenouillements et ces abaissements, il n'en a pas l'habitude. (« Dis donc, mon chéri, si c'est une scène que tu cherches. ») Comme moi la première fois que j'ai accompagné celle à qui je pense dans une église : refuse la chaise et s'agenouille sur le pavé, comme le font, sans doute, les femmes du plus bas peuple dans son pays. Il ne sait pas ce qu'il faut en prendre et ce qu'il faut en laisser : la belle jeune femme dans toute l'innocence et l'éclat de son décolleté et qui, en fait de corps humain, est ce qu'il y a de plus fin, de plus soigné, de plus blanc, de plus civilisé, se comportant avec lui comme la plus humble et la plus avilie des mendiante de quelque ville d'Orient. Car il sera jaloux et inquiet, s'il l'aime, et sans qu'il puisse rien deviner, il sentira que sa vie est ailleurs. Il aura même la jalousie du passé, maladie des très jeunes gens aux débuts de leur vie sentimentale. Rougeole sentimentale. Comment cette femme, à qui il attache tant de prix, a-t-elle pu se donner sans amour, par caprice, à des hommes qui étaient indignes d'elle, qui ne l'aimaient pas ? Pourquoi a-t-elle permis, et peut-être même recherché, une aussi monstrueuse profanation ? Quelle patience il faut qu'elle ait pour écouter ces plaintes, pauvre Inga ; et cela lui est déjà arrivé trois ou quatre fois. Une expérience qu'elle refait. Celui qui lui a même demandé, en criant et en pleurant, le nombre exact des amants qu'elle avait eus avant lui. Ça, c'était drôle ; et

peut-être que ça l'amuse, après tout. Mais il est jaloux aussi du présent. Il soupçonne le directeur, le ténor, le maître de ballet, un journaliste qui a fait un article élogieux, et il sait exactement les jours et les heures où il y a répétition. Elle est obligée de donner à l'habilleuse les bouquets qu'on envoie ; mais elle a appris que, s'il vient un bouquet sans carte de visite ni adresse, elle doit le montrer, car c'est une ruse de son jaloux. Et pendant que tout cela se passe, le jeune homme voit constamment la personne qui est « son rival », lui parle, l'invite à dîner ou à faire une promenade avec Inga. Et Inga aussi est jalouse, mais jamais à cause de lui ni d'aucun homme, et elle est, comme lui, pressée d'arriver à des rendez-vous secrets, et lente à quitter certains endroits où elle a été heureuse. Ou bien elle poursuit une conquête difficile, languit et se consume, et pleure tout bas, toute une nuit, auprès de l'amant qui dort, satisfait, repu, béat. S'il savait ! Mais comment prévoir ce qu'il en penserait ? S'il serait tranquillisé ou s'il souffrirait davantage. Il romprait, peut-être, et Inga tient à le regarder, comme distraction et comme écran. Et puis ça ne le regarde pas. Et il arrive ceci : que l'engagement prend fin ou que le théâtre ferme, et Mademoiselle Ingeborg s'en va, et le jeune homme reste. Jusqu'à présent aucun n'a eu, avec tout son étalage de passion, assez de caractère et d'imagination pour la suivre. Le manque d'argent, ou des études à continuer, ou des parents sévères leur ont paru des excuses suffisantes, — ou encore leur ville où ils ont leurs habitudes, et ils ne se voient pas vivant ailleurs. Pourtant, partir avec elle ! voir ce qui arrive ensuite ; partager sa vie aventureuse. Mais ils se font une raison, se persuadent que ce grand amour, si douloureux, a pourtant été

rassasié, et bien peu ont été assez clairvoyants pour deviner que la véritable Inga, la dangereuse, la passionnée, la dominatrice, n'était pas celle qui écoutait si patiemment leurs plaintes et toutes les sottises que leur vanité blessée et leur besoin d'être aimés leur faisaient dire. Mais tous ont souffert et ont indistinctement senti qu'ils s'étaient fourvoyés dans une vie où il n'y avait pas de place pour eux. Ils ont obtenu ce qu'ils voulaient et en même temps ils sont déçus. Peu écrivent. Et l'année suivante, si elle revient, à la réouverture, — comme à Nice demain, — il arrive qu'elle retrouve le jeune homme marié et déjà engagé dans l'ornière de sa petite vie, plate et sans aventures, de notable habitant. Et elle, toute à sa passion ou à une nouvelle passion, ne prend même pas le temps, lorsque par hasard elle le revoit, de se rappeler ce qui s'est passé entre eux ; et quant à se comparer à la femme qu'il a épousée, une comparaison qui serait certainement flatteuse pour son amour-propre, elle n'y songe même pas : tout cela s'est passé dans cette région de sa vie qu'elle abandonne avec indifférence à ses camarades, aux bavardages des habilleuses, et aux sentiments des amis et admirateurs. Elle sait bien que c'est surtout leur vanité qui a souffert : cette prétention qu'ils ont tous de vouloir être aimés exclusivement et de la posséder tout entière : son temps, ses pensées. Elle, ce n'est pas ainsi qu'elle aime ; la passion et non la vanité la mène, et rien au monde ne l'empêcherait, elle, de rejoindre ce qu'elle aime. Celle à qui je pense, le jour où je lui ai dit cette pauvreté : que je l'aimais autant que moi-même. — « Alors tu m'aimes bien peu. » Elle voulait dire que je ne m'aimais pas moi-même parce que je ne pensais pas assez à Dieu et à mon âme. Mais Inga,

lorsqu'elle aime, se dépasse : elle devient la personne aimée, et il y a désormais entre elles un pacte si étroit que personne ne peut espérer s'y joindre. Emmurée dans son amour. Volontairement détournée, sourde, implacable, pétrifiée dans son amour. Et il faudra les laisser repartir ce soir, comme elles l'avaient décidé. Mieux ainsi. Libres tous deux, et personne ne nous entravera. Elle a ce qu'elle aime. Tant pis pour moi si... Mais j'ai celle à qui je pense, et dont je ne lui parlerai pas. Non pas pour le plaisir d'avoir quelque chose de secret pour elle, mais par crainte qu'elle ne voie ma faiblesse. Bonheur d'aimer un peu celle-ci, et de penser avec beaucoup d'amour à celle-là. Equilibre sentimental. « Aimer beaucoup » ? Non, libre, libre, détaché, à la dérive. Le vouloir fortement. « Ah, malheureuse jeunesse... » Eh bien, baisser la tête dans la tourmente, et patiemment marcher de l'avant comme sous les grandes averses tièdes et claquantes de ce pays ; on voit reverdir les arbres et les volets des maisons ; fraîcheur où se mêle le souffle marin ; pioggia dirotta. Ah, et le voisinage constant de Cerri, si elles restaient. Le plaisir serait vite épuisé, et l'ennui resterait : la terre sous les fleurs. Son mépris pour moi, hier soir. C'est pour ça que j'ai tenu à les enivrer, elle surtout. Et même dans l'ivresse, quand enfin elle a cédé, — cela ne pouvait vraiment pas se passer autrement, elle le savait, — ses regards, son air, sa pose, exprimaient ce mépris ; quelque chose comme : Je ne me donne pas ; vous me prenez comme un voleur, tristement, honteusement, parce que les circonstances vous favorisent et grâce à la complicité d'Inga, qui ne sait plus ce qu'elle fait ; mais réduit à vos seuls mérites vous ne m'auriez jamais obtenue.

A ce moment-là, c'était un défi, et je l'ai accepté. Et quand j'ai senti ses mains se poser sur mes cheveux (ce geste si tendre, comme pour constater qu'on est bien là, cette muette bénédiction,) j'ai compris qu'elle céda. Mais elle s'est reprise aussitôt. Comme elle s'est jetée, en pleurant de colère, dans les bras d'Inga, qui riait. Pas un baiser à moi. Et bien qu'elle m'ait tutoyé deux ou trois fois avant de sombrer dans le sommeil je suis sûr que tout à l'heure elle me dira « lei ». « Douce et belle ? » Belle et dure, plutôt ; dure et sévère comme le laurier. Pensé aux mots « la statuaire » à ce moment-là. Comme son esprit : tout fait, sans rien qui soit d'elle seule et qu'on n'oublie pas. Magna parens frugum : les fruits parfaits ; les colonnes ; « fragment d'un torse de Diane trouvé à Herculaneum » ; les courbes ombres bises sur une coulée de blanc mat ; l'absence d'éclat et de ces adorables défauts ; et le voile de crêpe au bas de l'urne d'or. Inga, la même, le pays connu : la petite vallée d'or et de neige. Mais sa croissance depuis les jours de Finja : plus de douceur et de générosité dans les contours ; le dessin où des blancs ont été remplis, des ombres augmentées, des traits repassés. Encore deux ou trois ans et « mon jeune prince » ne pourra plus faire illusion, en travesti. Ah, le rayon a dépassé son bras et bientôt son extrémité touchera la joue de Cerri. Je le laisserai les réveiller. Ou bien... Oh, une tasse de thé et une cigarette après.

Le grand coup d'aile de l'œil noir, à la rencontre. Un vers, et mauvais. Elle est gentille. Son parfum ? Sage comme les images du Monde Illustré qu'elle lit pendant que Madame Mère regarde d'un air important les chaises vides, les jardinières et les murs du vestibule de l'hôtel. (Les propriétaires disent : le hall.) Un peu trop parées pour l'heure. Et habillées, sans doute, par la grande couturière de Toulouse. N'importe : elles ne savent pas. Elle aurait vite appris ; un an de Paris... Encore ! Encore « le grand coup d'aile », etc. ? Aussi, je regardais avec trop d'insistance. (Autre alexandrin ; très Emile Augier.) Mais non, c'est parce qu'elle m'a vu sortir de la salle-à-manger avec Inga et Cerri. Ah, peuple différent, nation des femmes ! Comme un Oriental qui m'aurait vu, ici, avec deux de ses compatriotes en costume national : la curiosité, l'intérêt, presque le désir de me parler. Sans cela, elle n'aurait jamais fait attention à l'épais et quelconque jeune homme. « Pauline. » Madame Mère l'a appelée Pauline. Joli nom pour une fille de la Province Romaine. Lui trouver un nom de famille. Rien au courrier ! je m'en doutais. Cela fait dix jours qu'elle ne m'écrit pas. « Ça ne jait rien », ma belle. Un nom de famille pour Mademoi-

selle Pauline de Séptimanie. Consolat. Oui, ça va. Consolat ; en prononçant légèrement le t. Que je ne te connais pas, enfant du Sud béni ? Je t'ai vue au moment où la grâce humaine t'a touchée : quand Inga et Cerri, impatientes des lenteurs de l'ascenseur, se sont prises par la taille et ont commencé à monter l'escalier : l'ensemble de leur mouvement, le bel élan qui les portait, tandis que sous la soie transparente on voyait saillir presque blancs, ces deux petits muscles, les jumeaux je crois, qui tirent et renforcent, sous le jarret le renflement du mollet. Un peu surprise, Pauline, ou du moins sa pruderie a fait semblant de l'être, par la vive action de mes amies. Mais, surtout, pendant quelques secondes, émue malgré elle, touchée par la grâce de ce mouvement ; résultat de l'étude, d'ailleurs. C'était la première fois qu'elles abandonnaient la tenue presque sévère qu'elles adoptent quand elles sont hors du théâtre ou des réunions d'amis. C'est Inga surtout qui tient à cela, et elle a mis Cerri à son pas. Très correcte, notre entrée dans la salle-à-manger : ce n'est qu'une fois qu'elles ont été assises que les gens se sont rendu compte que deux jolies femmes étaient là. J'ai vu l'impression produite sur les habitués : le général, la comtesse, le jeune seigneur écossais qui voyage avec sa jolie garde-malade en uniforme, et ce prêtre si sympathique, qui a eu la bonté l'autre jour de m'avertir que j'oubliais une revue sur ma table. Oh, elles représentaient avec beaucoup de dignité la Scala de Milan et le Conservatoire Impérial et Royal de Vienne ! Bien malins ceux qui auront deviné leur profession : évidemment étrangères, et cela dérouté ; et aussi évidemment habituées à la bonne compagnie. Je ne sais pas, mais il me semble bien que, des

deux, c'était Cerri la plus agréable à regarder. Avec sa figure qui paraissait plus sombre et plus mate encore près du teint clair d'Inga. Aussi l'échancrure de son corsage : les pointes aux épaules, ne découvrant que le haut de la george, et la mince chaîne autour du cou, avec la médaille du couvent où elle a été élevée. Son petit air modeste ; les yeux baissés sous le beau front bombé. Piglio di Madonnina. Les mains sont très belles. Pensé aux vers : « O bella mano... » J'aurais dû les lui réciter. Et dire que sans la connaître, brutalement, sottement. Bah, c'est fait. D'une façon ou d'une autre. Mais quelle surprise ! Je m'étais trompé en pensant qu'elle m'avait détesté à première vue. C'est seulement la façon dont les choses se sont passées. Et puis, elle en a vu bien d'autres. Tout de même, sa gentillesse et ses mains méritaient plus d'honneur. Lui faire comprendre que je regrette, — non ! je ne regrette pas, au contraire. Enfin, oui. N'avoir pas fait attention à ses mains avant cet instant. C'est finir par le commencement. Ainsi j'ai été plus lent que Pauline à reconnaître la grâce. Mais Pauline, tout en la sentant, n'y a pas cédé. Elle a plutôt insisté sur ce qu'il y avait de trop vif ou d'un peu sans gêne dans leur beau départ. Parce qu'elle désire trouver quelque chose à redire en elles. Son instinct bourgeois. Nous ne pourrions pas nous entendre, Pauline et moi. Les yeux sont beaux, mais la bouche et le menton plutôt sévères. Ah, tiens, elle s'en va, suivie de Madame Mère, et sans me regarder une dernière fois. J'avais pourtant préparé mon attitude et composé ma physionomie. Adieu, Pauline Consolat ; adieu, jeune fille à marier. Car c'est visiblement ce qu'elle est. L'eau qui dort, et probablement ce que devait être, avant son

mariage, celle à qui je pense. Triste existence, celle de ces filles-là, et Madame Mère n'avait pas l'air commode. La longue attente du fiancé, les déceptions, les situations qui ne conviennent pas, les dots qui ne sont pas en rapport, les petites faveurs distribuées çà et là avec la préoccupation de savoir si elles rapporteront ou si elles seront perdues pour « le bon motif ». « On aime Pierre, et c'est Paul qu'on épouse. » Oh, même pas ça : le penchant, et tout ce qui pourrait devenir l'amour, constamment rebutés, finissent par disparaître. Elles ne connaîtront jamais ce beau sentiment de la vierge amoureuse, à qui sa propre personne devient sacrée, et digne d'être protégée et détendue par tous les moyens, du moment que dans son âme elle l'a donnée à celui qu'elle aime. Comme il doit être fatigant et attristant, cet effort continu pour se conformer aux opinions, règles et convenances du monde impossible qui les entoure. C'est pour cela sans doute que même les plus gentilles ont si peu d'attraits. Calcul mesquin, ignorance, vanité. Et malgré toute la peine qu'elles se donnent, combien de belles occasions elles doivent manquer, les occasions inespérées, justement ; parce qu'elles se méfient. Toutes à leur affaire, et pas de fantaisie : un jeune homme du pays, ayant une position solide et des idées saines. C'est ainsi que je vois Pauline faisant, dans quelque temps, un joli mariage, et sa dot servira à finir de payer une étude de notaire à Clermont-l'Hérault ou à monter un cabinet de consultations à Balaruc. Leur voyage de noce. Les choses qu'ils se disent, à l'étranger, quand ils ne soupçonnent pas que leur voisin de table ou de fauteuil d'orchestre les comprend. Les valets et les soubrettes des romans et comédies

de l'Ancien Régime, devenus Monsieur et Madame. Quelques mois de libertinage, et puis les années et les années de ménage. Je n'arrive pas à imaginer ça. Mais comme Pauline envierait la libre existence d'Inga et de Cerri, si elle pouvait la connaître. Ne la connaissant pas, elle les regarde avec le mélange de curiosité et de désapprobation avec lequel les gens qui sont bien, tout entiers, d'une classe, regardent les gens d'une classe différente. Comme dans toutes les nations du monde, moins les gens sont civilisés, plus ils méprisent les étrangers. Elle dirait, sans doute, que ce sont des gens qu'on ne reçoit pas et que les femmes ne sont pas présentables. Mais Inga est reçue où elle ne le sera jamais, et il n'y pas de comparaison possible, pour la tenue et les manières, entre elle d'une part et Inga et Cerri de l'autre : Pauline ne sort pas sans Madame Mère, et Madame Mère serait bien émie si on la présentait à la comtesse. Mais si elle connaissait leur vie ! si elle avait pu les voir constamment depuis leur arrivée à Montpellier hier matin jusqu'à maintenant, jour et nuit. Quelle initiation ! quelle correction de bien des erreurs ! En supposant qu'elle soit intelligente et pas sentimentale (elle n'en a pas l'air) quelle leçon ! Oh, Inga s'attaquant à une fille comme celle-là ; à une demoiselle à marier ; et complétant son éducation. Elle réussirait : la petite bourgeoise si timide et si rangée, sur le bateau entre Malmö et Copenhague : si la traversée avait été plus longue nous soupions à trois (non, à quatre : le mari) ce même soir, à Tivoli. « Petite Nora », « Chère Inga », déjà ! Mais Pauline ne sait pas, et ne saura jamais. Elle se croit sage, et on l'étonnerait bien si on lui disait qu'avec ces yeux-là, et malgré la bouche et le menton un peu sévères, elle fera,

elle aussi des sottises, comme tant d'autres. Ainsi Madame..., oui, je sais qui je veux dire. Je l'ai vue se détourner, comme on le dit d'un garçon qu'on a connu bien sage au collège, un peu « gourde » même, et qu'on retrouve quelques années plus tard dans un milieu de filles et de noceurs. Après dix ans de mariage, celle-là, dix ans passés à se plier à la volonté du mari, à gouverner sa maison, à l'aider dans sa carrière, à l'aimer peut-être. Tout d'un coup, ça été la révolte, le besoin d'avoir son tour, de s'appartenir, et une sorte d'épanouissement, comme si le temps où elle était sage et fidèle n'avait été, entre son adolescence et ce moment, qu'une longue et pénible mue. Et encore Madame... Celle-là, une fois veuve. Un jour, j'avais seize ou dix-sept ans et je lui ai dit, comme un collégien, pour l'étonner, ou pour voir si elle me prendrait au sérieux, que c'était par timidité et faiblesse de caractère, et non par amour, que la plupart des femmes étaient fidèles. L'effet, formidable. M'a fait peur. Je crois même qu'elle l'a répété à son mari ; une allusion qu'il m'a semblé qu'il y faisait, peu après. Oh, ça n'était pas une chose à dire. Elle avait dû me traiter en petit garçon, et comme l'idée de l'embrasser ne me serait jamais venue... J'aime mieux... Oui, enfin je l'ai retrouvée quelques années après, veuve, et transformée ; ne cherchant plus seulement à être aimable, mais à être aimée. Elle découvrait les amusements de la ville, et les joies du ménage n'étaient plus qu'un souvenir : l'amour, la coquetterie, les restaurants des Halles, Montmartre, les facilités de la vie de château et d'hôtel pendant les vacances. Déniaisée ; plus de timidité ni de faiblesse de caractère. Ce n'avait donc été, réellement, que cela ? Un fond

de vulgarité qu'elle avait et qu'on ne voyait pas auparavant se montrait maintenant. Sa naïveté aussi : des plaisanteries d'esprit fort, sur la religion, pour scandaliser des gens qu'elle considérait, sans savoir, comme des provinciaux, qu'elle croyait dévots. Ainsi elles avaient vécu en tutelle pendant des années, fières de leurs devoirs ponctuellement accomplis, se croyant bien gardées, bien assurées contre les coups de tête, et puis, sans qu'on sache comment, — ni elles-mêmes, — elles sont arrivées à leur majorité sentimentale, et ont perdu l'équilibre. J'ai vu aussi, dans le premier cas, la surprise du mari : comme Père-et-Mère déjà vieux quand le grand fils commence à découcher. Car c'est ainsi que ça se passe : elles ne savent pas s'y prendre, ne savent pas dissimuler, pensent qu'elles n'ont pas besoin de dissimuler. Ça se voit à leur allure, à leurs regards, à ces longues plaintes qu'elles font, à tout venant, contre leur mari. Elles sont même fières de s'être affranchies. Mais, vu de l'extérieur, c'est ceci : elles étaient tranquilles, effacées, discrètes et, dans certains cas, faites pour être passionnément et fidèlement aimées par un homme exceptionnel, fin et délicat ; et les voici, en peu de temps, devenues hardies, voyantes, importunes et ennuyeuses, faites pour plaire à n'importe qui, à la grande masse des hommes qui vont à ce qui brille et à ce qui se fait remarquer. Et, si elles ont un peu attendu pour se transformer ainsi, elles sont franchement ridicules. Voilà ce qui peut fort bien arriver à Pauline et qui n'arrivera ni à Inga ni à Romana Cerri. Discrètes, maîtresses d'elles-mêmes, ayant une vue juste de ces choses. Inga, ne mettant personne dans ses secrets, Romana, sage, pleine d'expérience, fermée. Plus sage que Inga : la vieille sagesse

d'un peuple civilisé depuis plus longtemps que le peuple d'Inga. Nourrie par l'olivier, le plus sage des arbres. Son attachement, sa manière d'être avec Inga. Comme vous aime l'épouse dont, à moins d'être un imbécile, on ne se lasse pas. Quand, pour une raison ou pour une autre, la rupture se fera, elle se donnera de la même façon à un homme. Ton peuple sera mon peuple. « Tu es confiante et amie de l'homme » : Σὺ εἶ πιστὴ καὶ φίλανδρος. D'où cela me revient-il ? Ah ! Lucien : le seul dialogue que j'aie aimé suffisamment pour le retenir. Le dialogue entre Mousarion et sa mère, qu'elle appelle *Μαμμάριον*. Comme elle défend bien son amour contre sa mère qui voudrait la vendre à deux ou trois riches prétendants ! Pas sentimental, le dialogue : juste la situation. Les autres ? Il faut que je les revoie. Voir ce que Lucien savait et pensait des femmes, et comment tout cela lui apparaissait. Sûrement je comprendrais beaucoup mieux à présent. Je vais peut-être avoir de grandes surprises : trouver Inga et Romana dans quelque coin du livre. Il sera sans doute à la Bibliothèque Fabre : l'amant de l'Albany devait avoir un Lucien. J'irai demain matin. Je cherchais justement ce que je lirais maintenant que j'ai fini « Les Nourritures Terrestres ». L'Albany. . Elles n'en finissent plus. En train d'écrire, peut-être, aux amis et admirateurs niçois. Et Fabre : cet homme jeune dans cet illustre vieux ménage. Mais Alfieri savait-il ? Indifférent peut-être. Tenant à ses habitudes et, pour le monde, la nécessité de continuer à être le Poète amant d'une Riene. Et toute cette histoire qui finit à Montpellier. Oh, oui, indifférent. Ses promenades, seul, le soir, au bord de l'Arno, ruminant les vers d'Homère. Pieno il capo... Et des rhumatismes aussi, probablement. La chute du jour. La pauvre

gloire humaine. Pas la peine d'essayer. L'oubli complet, moins triste. Ou alors, quand notre intérêt matériel y est engagé. Comme dans le cas d'Inga. Elle oui. Elle se le doit. Oh, j'en serais content et fier. Grande vedette. Le cliché s'appliquerait très bien à elle ; rien à y changer : « Le succès, l'argent, les... » Ah, enfin, les voilà. Quelle lenteur ! La rose et le laurier. « Belle », comme disent les gamins à la sortie de la messe, le dimanche, dans les petites villes d'Italie. Belle. Si celle à qui je pense les voyait ? Si elle savait.

Suzanne

Addio, cari villani. Notre formule d'adieu aura retenti aussi sur le quai de la gare de Montpellier. Elle avait dû prévenir Romana : Au moment où le train partira nous dirons tous trois en même temps : Addio, cari villani ! La première fois, c'était pour nous empêcher d'être tristes à l'instant de la séparation, après le retour de Finja. Addio, cari... C'est curieux, les plaisanteries d'Inga et de ses grandes amies, de ces Femmes Damnées : de petites plaisanteries de religieuses, de « bonnes sœurs ». A notre avant-dernière réunion, dans cette grande ville pleine d'appels joyeux, de fleurs et de parfums, chaque matin je répétais plusieurs fois : Je vais me lever. Alors elle disait : Tu vas te lœwer ? tu vas devenir un lion ! Oh, j'ai peur, tu vas me dévorer. Et elle riait, comme si ce jeu de mots était extrêmement drôle. Ah, oui : la petite fille en elle. C'était bon aussi, ces matins-là. L'été. Les grandes avenues bien ombragées, larges, toutes pleines de l'été et d'une belle vie lente et heureuse. On en voyait trois de nos fenêtres. Encore une ville où nous ne connaissions personne, et qui était comme un grand jouet qu'on nous avait donné pour nous récompenser d'être si sages ; et pas de théâtre, pour elle : les vacances. Trop tard à présent pour aller faire un tour au

Jardin Botanique. Mais n'importe quoi plutôt que de rentrer à l'hôtel. Et ce n'est même pas la peine d'y passer : au courrier du soir il n'y a que les lettres de la région. Non, même pas pour dîner. Après, forcément, je retrouverai cette porte fermée, comme elle l'était avant leur visite. Remonter jusqu'au Peyrou par la rue Maguelone, la Loge et la rue Nationale : au bout il y aura un beau ciel sombre sur les collines blanches. Voici donc la solitude qui recommence. Plusieurs mois de silence ; car même pour demander du pain je peux faire un signe. La nuit était déjà installée sous le feuillage du liquidambar du Jardin Planchon. Ses branches pareilles à des touets, à des lanières arrêtées en plein élan. Elles sont parties. Elles sont parties. Et je me retrouve, et je n'ai pas le plaisir que j'en attendais. Je n'ai pas le plaisir de me reconnaître. (Oh, que c'est mauvais.) Il faudra donc toujours qu'après les adieux j'éprouve ce sentiment d'un manque, ce serrement de cœur ? Mais j'ai voulu avoir cette solitude ; je suis venu ici pour cela. Rien ne m'empêche d'aller prendre mes bagages à l'hôtel et de partir par le premier train dans la direction de Marseille et de Nice. Mais je n'en ai pas la moindre envie, et je sais que demain au réveil je serai content d'être seul. Seul avec le bruit de la ville, l'air marin, les voix françaises. Mais c'est maintenant que j'ai un mauvais moment à passer. Si elles pouvaient voir Felice Francia tout désespéré, tout chaviré par leur départ, remontant la rue Maguelone et arrivant sur la Place de la Comédie. C'est ça : attendris-toi sur toi-même ! Je traverserai l'Œuf pour passer plus près des Trois-Grâces. Voilà une des choses qui vont me consoler bien vite, avec les jardins et... Salut, les Trois Sœurs, les trois plus belles filles de Montpellier. (Et l'éloge n'est pas

mince.) Salut, la triple montée depuis les pieds jusqu'au torse, la couronne des six bras tendres et vigoureux, et les trois attelages de seins, chacun de chaque paire tirant de son côté. Leur rondeur ingénue ; leur air d'attente, toujours. Et quand on les prend tout à coup à tâtons, par dessous les bras, on sent leurs museaux frais et lisses au creux des mains, surpris ; et alors ils font tout ce qu'ils savent : la moue. Bienheureux cet homme-là d'avoir pu dresser sur la place publique, nues et sans honte, les filles de son esprit. Quelle expérience, quelle longue méditation du corps féminin... « Io, finchè viva Ombra daranno a Bellosguardo i lauri... » Ugo Foscolo, ou l'après-midi solennel. Ah, ces gens-là seuls ont vécu et donné la vie, et les autres ont été comme s'ils n'étaient pas. Leurs plaisirs et leurs peines sont les seules choses qui comptent dans le monde : les seules peines et les seuls plaisirs qui n'aient point passé comme des rêves, parce qu'ils n'ont pas été seulement éprouvés, mais repris à la mémoire et transformés en objets qu'on voit et qu'on touche, et en voix qu'on entend... Ah, ça va mieux. Elles t'ont fait du bien. Allons, sois plus fort. « Quittez l'enfance et vivez. » Et si ton énergie ne va pas jusque-là, raccroche-toi humblement à ta vanité. Et avoue que dans le fond de ton cœur, ce n'est pas Inga, l'amie déjà ancienne, que tu regrettes le plus, mais l'autre, celle qui est nouvelle pour toi, la mal connue. Oui, et si pendant un seul instant je pouvais songer à les suivre, c'est à cause de Romana que je le ferais. Quel bon souvenir, le baiser rapide et maladroit, pendant une courte absence d'Inga, dans le jardin du restaurant au bord du Lez... Plus doux que tous les autres souvenirs, pourtant bien plus intimes et bien plus précis, que j'ai d'elle. Plus doux que tous les

autres baisers donnés, avant et après celui-là, en présence d'Inga. Curieux, ce besoin de se cacher, et cette difficulté qu'il y a à concilier le libertinage et le sentiment. Pourtant, j'ai bien vu que pour elle ce baiser n'avait pas un sens différent. On allait se quitter dans une heure, et comment aurait-elle pu deviner qu'à ce moment-là je la préférais à Inga ? Mais non, je ne la préférais pas à Inga. C'était autre chose. Ah, justement, c'était... Allons, laisser cela, n'y plus penser. Tout s'est très bien passé et ne pouvait pas se passer mieux : Inga apportant l'élément connu et familier, le thème principal, et Romana l'élément nouveau, les variations. Il y a eu, comme presque toujours, deux ou trois fautes de goût dans la conversation d'Inga. « Tu sais, Romana, notre Francia est un artiste, et comme tous les artistes il ne peut vivre pleinement que s'il a une femme près de lui. » Pleinement ! Et sans intention ironique ; sérieuse, à ce moment-là, comme une héroïne d'Ibsen. Et encore : que si je reste à Montpellier au lieu d'aller sur la Riviera, c'est parce qu'il est « plus original » d'être ici. Comment ne voit-elle pas la différence qu'il y a entre cette ville noble, occupée de ses propres affaires, vivant par elle-même, et la grande foire de la Riviera ? Elles y seront demain ; c'est très bien. Et j'ai bien fait de ne pas lui parler de celle à qui je pense ; elle n'aurait pas compris. Si elle avait dit : « moins banal » ; mais non, elle voulait bien exprimer que, si je passais l'hiver ici au lieu de le passer sur la Riviera, c'était par un désir de me distinguer et d'étonner mes amis et connaissances ; et elle trouvait cela tout naturel. Il y a un peu de ça chez elle ; certaines affections et de petites bizarreries qu'elle se donne, des singularités qui ne sont pas du tout dans son caractère. C'est

presque touchant, cet effort pour devenir la personne qu'elle veut paraître. Si le succès vient, on verra un drôle de mélange de sa personnalité artificielle et de son caractère réel. Même ses plus vieux amis ne sauront pas distinguer l'une de l'autre. Qui sait si elle ne finira pas par montrer, par se faire gloire, comme d'une preuve d'originalité, des choses qu'elle tient soigneusement secrètes à présent, — et peut-être à une époque où ces choses ne l'intéresseront plus, où son art et l'ambition seuls l'occuperont tout entière... C'est triste, ces déformations que nous fait subir le souci ou l'influence de l'opinion. Oui, mais c'est aussi l'humble ruse de l'esprit. Il veut être de telle ou telle façon, occuper telle ou telle position, et pour cela il commence par feindre qu'il est de telle façon, ou qu'il mérite d'occuper cette position ; le reste vient par degrés, et à la fin il se trouve qu'il est devenu cela, qu'il occupe cette position. Nous avons beau faire nous ne pouvons pas être absolument naturels, et nous n'avons pas grand avantage à l'être. Le sourire du marchand, la manière du médecin, l'allure militaire. Ce sont les masques grossiers, mais dès qu'on les quitte on est contraint d'en mettre d'autres. Ainsi demain matin quand j'ouvrirai le volume de Lucien. Je sais que je ne suis plus capable de lire même cet auteur facile à livre ouvert ; mais je me souviendrai qu'en rhétorique Eugène Manuel m'a prédit que je ferais un bon helléniste : je m'attacherai à cette opinion si flatteuse, j'essaierai de vivre à sa hauteur, je me persuaderai qu'elle était juste, et je tâcherai d'agir comme si elle l'était. Quand je me verrai arrêté, je considérerai que c'est une humiliation, et après avoir eu recours au dictionnaire je retiendrai bien mieux le mot ou l'expression que j'aurai eu la mortifica-

tion de ne pas savoir. Et ainsi à la fin de mon séjour je serai de nouveau capable de lire Lucien presque couramment, et tout prêt à aborder les auteurs que j'aimerais connaître mieux : Aristophane, les Alexandrins. Ce sera bon, ces heures passées chaque jour en la compagnie des personnages de Lucien ; les tirer hors du texte, les voir vivre. Mais le texte lui-même doit être délicieux : je me souviens qu'on entend causer ses petites femmes dans ce joli langage, avec ces formes féminines et charnelles, l'aoriste et le moyen. Pauline et Madame Mère qui entrent dans la boutique de Meuton. Elle m'a vu sans me reconnaître. J'ai bien fait de les mener chez Meuton : elles ne trouveront pas d'aussi bons chocolats fourrés, à Nice. Comme elles se sont fait goûter leurs gâteaux, se donnant la becquée l'une à l'autre. Nous n'avons rien, en Occident, comme l'aoriste et le moyen ; quelques emplois inaccoutumés et presque incorrects de certains temps en relation avec d'autres ; c'est tout dans l'intention. Elles vont se bourrer de chocolat et en arrivant à Marseille elles n'en auront plus. Ni plus envie, sans doute. Ensuite, ce sera aux amis et admirateurs à leur fournir des bonbons ; ça ne me regarde plus. La part des femmes dans la formation d'un langage donné : impossible d'arriver jamais à déterminer une chose comme celle-là. Preuve qu'il n'y a pas de différence mentale essentielle entre elles et nous. Le sexe : une chose ajoutée, un déguisement. Et puis, il y a tous les degrés de l'un à l'autre. Ainsi Inga dans le complet de voyage qu'elle porte quelquefois pour sortir, le soir : deux fois travestie. La différence morale apparente entre les deux sexes, l'exagération et l'opposition des deux attitudes, viriles et

féminines, plus grande chez les peuples sauvages ou à demi civilisés, que chez nous. Mais les Grecs, la condition des femmes chez eux ? Ce qui a rendu possibles les poétesses de l'époque lyrique ? Lire Lucien à ce point de vue aussi. La distance n'y fait rien : certaines manières d'être, et même des gestes, se transmettent à travers des siècles et des changements de langage et de régime politique, comme les noms celtiques des rivières. Surtout chez les femmes, et les femmes du peuple. Mousarion, je crois, venait de Chypre. Oh il va y avoir de bonnes matinées paisibles, et aussi les premières heures de l'après-midi, à l'ombre des chênes-verts de l'Allée Cusson, tout seul dans ce beau jardin édifié avec amour par les grands botanistes de France, sous les lauriers du tombeau de Narcisse, et lisant lentement, tout entier à la pensée d'un autre, ou bien épiant les démarches de son esprit. Savoir toutes les choses aimables ; jouer à nos passions et à nos impulsions le tour d'en savoir plus long qu'elles, et ainsi les dominer, les discipliner, les soumettre. « La Nature, plus jalouse de notre action que de notre science. » Montaigne. Oui, vraiment ? Eh bien, nous n'aimons pas les contraintes, et nous esquiverons celle-là aussi. Faire la grève de l'action et donner la plus grosse part à la science. Entre le monde et nous, mettre un intervalle, et ne pas permettre au monde de le franchir ; mais de temps à autre le traverser, aller voir de près quelque objet qui nous a paru intéressant, le connaître, et rentrer dans notre monde à nous. Des étudiants grecs. Didô : le diminutif de Démétrius. C'est agréable d'entendre parler grec dans ces rues : ça va avec le paysage. Naturellement, avec ce système-là, c'est la vie contemplative. Non, c'est surtout ne

rien demander au monde et ne gêner personne. Où, dans quelle ville d'Europe, existe-t-il un groupe de gens que tu puisses considérer comme les tiens, tes compagnons, entre lesquels tu te sentes chez toi ? Nulle part, jusqu'à présent. Peut-être un jour... Mais en attendant la solitude est l'unique parti possible. Nous habitons une grande salle claire, fraîche et silencieuse, autour de laquelle le paysage change souvent et dont les fenêtres donnent sur toutes les rues d'Europe. Là, un petit nombre de gens viennent parfois, spontanément et avec plaisir, nous voir. Et s'en vont, sans que nous cherchions à les retenir ; et nous disons tous ensemble : Addio, cari villani. Je ne comprends pas trois mots sur dix. Quand je pense que j'ai su les chants six et treize de l'Odyssée presque entièrement par cœur. Que m'en reste-t-il ? Dans le six, je serais bien vite arrêté. Les discours d'adieu du treize, et quelques passages encore. Étonnant, l'arrivée à l'aurore et ensuite le réveil sur le rivage, dans le brouillard. Il a bien vu cet épais brouillard amer qui monte parfois de la Méditerranée et submerge les terres jusqu'à mi-hauteur des premières montagnes, cachant « les longues routes, les ports tranquilles, les hauts rochers et les arbres vigoureux ». Oui, les oliviers, les pins maritimes, les chênes-verts et les bosquets d'orangers et de citronniers. Alors l'air est sans âpreté, et tous les bruits s'atténuent, et en marchant on s'aperçoit avec surprise qu'il n'y a pas de vent. L'éternel ouragan tiède a fini de couler ; plus une feuille ne bouge, elles qui étaient constamment agitées. C'est alors qu'on voit, tout près, un olivier immobile qui semble s'être approché de nous sans bruit, et qui se tient là, tout pâle, dans sa robe trouée. Tout le début de la conversation avec Minerve déguisée

en berger a lieu dans ce brouillard, sous cette menace d'un cataclysme silencieux, d'un commencement de période glaciaire. Et soudain la Déesse disperse la nuée, et la terre apparaît, telle qu'on l'a toujours connue, frappée de soleil, et tout sur elle agité de vent. Le vent dans le jardin, cet après-midi, au bord du Lez. Comme il menait leurs écharpes et même le bas de leurs jupes tandis que nous nous bercions sur la balançoire. Les deux jeunes gens qui étaient assis à une table, sur la terrasse. Quinze et dix-sept ans peut-être. De la campagne sûrement ; mais rien, en eux, du paysan du Nord ou du Centre ; plus dégourdis, plus vifs. La façon dont ils nous regardaient ; surtout l'aîné. Jamais je n'oublierai ça, son regard vers Inga et vers moi quand nous nous balancions ; pas trace d'envie, mais l'admiration, l'extase de voir que tant de bonheur était possible, existait, là, devant lui. Et quand Romana, remplaçant Inga à mon côté, est venue se faire bercer à son tour : son étonnement ; le coup au cœur, la rougeur qui a couvert ses joues. Comme ses yeux s'agrandissaient pour emporter leur image. Elles étaient pour lui, quoi ? des grandes dames comme on en voit au cinématographe ; des anges s'exprimant en des langues inconnues ! Mais c'était visiblement à Inga que son cœur allait, probablement parce qu'elle est la plus vive des deux, ou parce qu'il n'avait jamais imaginé qu'une femme pût être si blonde et si blanche. Ah, il aurait fallu... J'aurais dû le dire à Inga et la persuader de rester dans ce jardin tandis que nous nous serions éloignés, Romana et moi. Nous aurions fait une promenade et nous serions revenus pour reprendre Inga, une heure après. Ainsi, j'aurais passé une heure avec les variations, tandis que le thème principal... Et quel souvenir il aurait emporté

ans son village, ce joli garçon ! Son visage, sa jeunesse, tout semblait indiquer qu'il aurait gardé secrète sa bonne fortune ; assez fin pour ne jamais en parler grossièrement, en tous cas. Quelque chose comme la rencontre avec une fée. Sa vie, peut-être, son avenir en eussent été changés. Tant pis. J'aime mieux croire que ce qui l'attirait, c'était moins la jeunesse et la fraîcheur des deux femmes que le fait qu'elles appartenaien à une classe supérieure à la sienne : leurs robes, leurs quelques bijoux, et leurs manières. Et sans doute la même fraîcheur et la même grâce chez une fille de son village le toucheraient beaucoup moins. Comme ce gars du peuple, lorsque celle à qui je pense lui demandait des nouvelles de sa fiancée : Oh, ma pauvre fiancée... Voulant bien clairement dire : Elle n'est rien auprès de vous, je l'oublie quand je vous vois. Le nombre d'hommes riches qui sont peuple à cet égard. Ce qui explique pourquoi la plupart des filles qu'on voit à Monte-Carlo sont laides et même vieilles, mais splendidement vêtues et couvertes de bijoux. Il avait peut-être gardé les troupeaux, ce gentil gamin. « Le Pâtre et la Danseuse, conte. » Tout de même, ça aurait été joli, et ça l'aurait changée, elle, des amis et admirateurs. Minerve déguisée en berger. La description est sommaire ; mais il y a le détail : *πανάπαλος* : le corps délicat et tendre comme l'ont les fils des Princes. Et les fils des Princes étaient là, assis aux tables, tandis que l'aède chantait. Homère, homme de lettres, poète autodidacte, vénéré des peuples, et à qui un dieu a mis tous les chants dans l'esprit ! transporté par l'inspiration, oui, mais pas au point de manquer l'occasion de faire un compliment au tendre objet... La description de l'ancre des Naïades, obscure et belle comme l'ancre lui-

même. Naturellement, dès qu'on s'y arrête un peu on pense à la femme. Mais ce pourrait être aussi le cerveau. Non : la porte des hommes et la porte des immortels n'ont pas leur équivalent dans la tête. Les abeilles, oui : les pensées, justement : les ouvrières, l'action, et les reines, la science. Le vers où on entend le bruit sourd, épais et sec de la ruche. Les deux palmiers de la Préfecture. L'autre jour, la grosse marchande de poisson qui a dit, en me montrant à la femme qui était avec elle : Bienn habillé, mais pas lé sou dann lla pôche ! Le malentendu : j'ai été vexé par les deux premiers mots : personne, ni surtout une marchande de la rue, n'aurait dû s'apercevoir que j'étais habillé avec soin. Peut-être, pour le pays... Les notions simples qu'ont les gens : ils disent : un militaire, un industriel, un homme du monde, un journaliste..., et cela leur suffit. Le monde est pour eux une espèce de jeu de massacre : le Maire, le Gendarme, la Belle-mère, dont eux-même font partie. Inga et Romana y figurent en maillot rose et en jupe de gaze blanche. Ah, ah, voilà de jolies personnes qui ne doivent pas « engendrer la mélancolie ». Ils les voient aussitôt assises sur les genoux du Banquier. Comme c'est simple. Et moi j'oublie trop que c'est aussi un aspect dont il faut tenir compte. En m'attachant seulement à ce qui différencie les personnes, je perds de vue ce qu'elles ont de commun avec beaucoup d'autres : la marque de leur profession, de leur état, l'influence de leur condition. Et souvent cet aspect est le seul vrai : les gens ne sont pas assez différenciés, pas assez inattendus pour qu'il vaille la peine d'aller plus loin ; ils relèvent uniquement de l'ethnographie et de la sociologie : les classer, et les laisser de côté. Mais ils collent leurs éti-

quettes partout et toujours, et n'imaginent même pas qu'il y ait des gens qui peuvent paraître ceci et être cela. Calixte disant : Je me demande qui peut bien être cette vieille institutrice ? Renseignements pris, c'était une Altesse Royale. Mieux encore, comme erreur : les gens pour qui Baudelaire n'était qu'un prodigue qui faisait le désespoir de sa famille. Par contre : les grands hommes de petits groupes et les célébrités locales. Et comme les amis et admirateurs d'Inga la peuvent voir. Pas un ne se doute que c'est une femme passionnée, une grande amoureuse, une âme ardente dont ils sont aussi éloignés qu'ils peuvent l'être d'un saint ou d'un grand homme. Mais comment jugeraient-ils celle à qui je pense ? Sous laquelle de leurs formules rangeraient-ils ses discours angéliques et les désordres de sa vie ? Probablement, ils ne tiendraient compte que des désordres, et diraient que le reste est hypocrisie. Ne voudraient pas se donner la peine d'examiner de plus près. Pauline dirait qu'elle se conduit mal ; et c'est vrai, comme on dit d'un chauffeur qu'il conduit mal ; elle conduit mal sa vie ; le gaspillage d'argent, et de tout. Mais elle en dirait autant d'Inga, et ce n'est pas vrai : Inga se conduit assez bien. Et moi ? Ah, moi je ne m'aime pas, dit-elle. Et elle donc ! qui, allant à un rendez-vous, si elle passe devant une église, y entre, baise bien humblement les plaies du Seigneur, et dix minutes après... Elle qui galvaude le saint habit de Notre-Dame dans les cabarets de nuit, — il est vrai qu'elle quitte l'écusson, le petit cœur percé de sept poignards, et le cordon de soie, avant d'entrer ; mais les gens voient bien qu'elle porte un habit de vœu. « Ça ne fait rien ; Dieu m'aime », dit-elle. Et moi, sans doute, Il ne m'aime pas ; et c'est moi qui suis

responsable de ses péchés. Non, c'est inutile d'essayer de voir les gens que nous aimons ou qui nous intéressent comme les indifférents les voient. Les indifférents ne savent pas ; nous savons. C'est ainsi que la beauté et la grâce passent le plus souvent inaperçues, excepté de deux ou trois personnes qui sont les seules dont l'opinion vaille quelque chose, et soit vraie. Comme certains amants ou certaines maîtresses, qui restent fidèles à ce qu'ils aiment, en dépit de tout. Ils savent. Ah, elle est adorable quand elle s'incline pour baiser les chevilles d'un grand crucifix tout sanglant. Et ses mots, tout à coup, avec ce ton qui fait qu'on ne les oublie pas : « Une servante, une fille pauvre et sans appui, c'est un ange dans la maison. » Et « Ça ne fait rien » si, le lendemain, l'ange s'envole en emportant une des bagues de Madame. Ou bien, elle se laissera voir, dans l'intimité, avec son amant, à cette fille digne de tant de respect. Et les crises de larmes, les caprices, le besoin de s'avilir, toute cette folie. Inga est fade auprès d'elle. Toute la journée, même quand je parlais à Inga et à Romana, je pensais à elle, et toute la journée j'ai eu, au fond de mon cœur, cette peine et cette inquiétude : ma dernière lettre, à laquelle elle n'a pas encore répondu. Ah, je vais la rejoindre. Ce soir même. Non, trop tard. Demain. Demain matin, le rapide, à cinq heures vingt-cinq. Le voyage, et l'arrivée sans avoir prévenu. Me retrouver chez elle. Je suis sûr de son accueil : avec elle, l'amant qui revient est mieux reçu que celui qui n'est jamais parti. La honte même d'être revenu sera douce. Elle feindra d'avoir oublié notre dernière querelle. Le dîner, à l'arrivée, dans sa maison confortable ; le service bien fait ; le calme ; la tiédeur d'un foyer ; et après, sa chambre, où

Madame deviendra la plus soumise des servantes. Les bancs de pierre sont encore tièdes du jour. Ah, il est calmant, le bruit de l'eau dans les bassins noirs dont les margelles luisent encore faiblement. Et des feuillages frémissent, là-bas, au-dessus des mânes apaisés de Narcisse. Des allées enveloppées de rameaux s'emplissent de nuit, retournent au passé, descendent au pays des rêves, s'évanouissent dans ce grand paysage où il n'y a que du noir, de l'azur et des reflets d'argent. Eh bien, non ! je ne céderai pas. Je resterai. Ici, seul. Là-bas, ce serait toujours la même chose : la jalousie, les faux serments, les larmes, le partage, toute cette banale histoire se répétant semaine après semaine, mois après mois. Ne l'ai-je pas complètement épuisée ? tout ce qu'il y a d'aimable en elle n'est-il pas entré une fois pour toutes dans mon souvenir ? ai-je encore quelque chose à apprendre d'elle ? est-il possible que j'aie la faiblesse de l'aimer encore, sachant si bien ce qu'elle est et le peu que vaut son amour ? Non. Au fond, avec elle, ce que je veux, c'est avoir le dernier mot. Vanité. Mais c'est à cela qu'il faut me raccrocher, faute de mieux. Et mon seul moyen d'avoir le dernier mot, c'est de ne pas revenir. Ah, tu trouves que je ne m'aime pas assez. Tu verras bien. Ah, c'est pénible de renoncer à elle, d'arracher cette chose si forte et si dure. Mais il y aura un jour, sûrement, où je la verrai comme les indifférents la voient, et où je penserai : Ce n'était que ça ! Oui, un temps viendra où je l'éviterai, où je serai gêné en pensant aux lettres que je lui écrivais, où je considérerai qu'en l'aimant je me suis fait un affront à moi-même, où j'aurai honte de l'avoir traitée avec la dignité de l'amour, et où, même dans mon souvenir, je ferai le silence sur elle. Mais maintenant,

c'est bien douloureux. Me dire : que mon affection aussi a du prix, et qu'il vaut mieux ne pas la donner que la mal placer ; et que, d'autre part, j'ai pour elle beaucoup moins d'importance que je crois en avoir, même lorsque je crois n'en avoir que très peu. Aussi : je ne pense à elle que lorsque je suis content, et jamais quand j'ai quelque peine ou quelque sujet d'ennui : et c'est là un grand signe. Et puis, les projets : cette ville et la paix qu'elle me donne ; les jardins, les livres, le travail : peut-être quelque essai de traduction, ou céder à la manie écrivante. Joli programme. Vivre pour travailler. Mais il y a quelque chose de plus important que le travail : ceci que je défends contre moi-même : ma liberté. L'intégralité de la Sérénissime République ! Et apprendre à être seul devant la vie comme un jour je serai seul devant la mort. Non, pas même le silence, pas même l'oubli volontaire : ce serait lui donner trop d'importance ; ce ne serait pas de l'indifférence. Dans quelques années, l'année prochaine peut-être, je verrai tout cela comme des choses arrivées à un autre, dont les impulsions et les erreurs de jugement étonnent et divertissent ; et le cours de mes pensées d'à présent, si je me le remémore avec exactitude, me fera l'effet d'une pauvre chose lointaine, infirme, à peine drôle, et pathétique. Alors, ni celle-ci, qui m'occupait tant, ni les autres, ne compteront plus. Et même maintenant, si je me donne la peine de démêler ce qui se passe en moi, même maintenant, ni l'une ni les autres ne sont atout dans mon jeu. Dans cette espèce de partie de cartes que je joue tous les jours avec moi-même et dont l'enjeu est ma satisfaction personnelle, cette vague approbation, ce contentement qu'on éprouve à la fin d'une journée bien remplie, elles

ne sont pas atout : tout au plus des figures, qui comptent pour quelques points, mais qui ne me feront pas gagner. Je peux les jouer. Et en restant seul ici, je les joue. Et ce sera une impression curieuse et assez agréable quand, reprenant des cartes au talon, un jour ou l'autre, je les relèverai, — pour les rejouer aussitôt. Peut-être surtout à cause des souvenirs qu'elles feront reparaître : le pays où cela se passait, le temps qu'il faisait, ce qui m'occupait, ce que j'avais en train, les vers ou la musique qui chantaient dans ma tête, tout le mouvement de ma vie, auquel elles étaient mêlées, étant les seules personnes, alors, que j'aimais regarder vivre, les seules assez agréablement indifférentes, après tout (oui, ce n'est que cela), pour faire partie de ma solitude, le seul, et léger, lien qui me rattachait aux gens. Et c'est probablement à Inga que je penserai avec le plus de plaisir. A cause de Finja, d'abord. Je me rappelle, quand nous étions à Elseneur, regardant la côte suédoise, en face, un peu avant le départ pour Finja, je lui ai récité la fin des « Deux Pigeons » : Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ? Que ce soit aux rives prochaines... Oui, pendant une semaine nous avons été amants ; nous ne l'avions pas été avant, et ne l'avons jamais été depuis ; c'était comme si, malgré nous-mêmes, en dehors de nous-mêmes, sa vie et la mienne s'aimaient. Et ensuite, à cause de l'absence complète de souffrance, dans le temps passé ensemble depuis. La bonne camarade qui ne disait jamais non ; la compagne, et parfois le compagnon (« Ces deux types ») des promenades aventureuses : découverte des villes, jeux sur les plages, fêtes populaires, visites aux quartiers dangereux. Et quelquefois le partage et l'échange de notre butin. Inga et ma jeunesse, ces an-

nées de ma jeunesse, ce qu'il y aura eu de meilleur dans ces années-là. Mais je prévois aussi le temps, pas très éloigné, où cette période de nos deux jeunesses étant passée, nous cesserons de nous réunir. Surtout à ce moment-là, laisser faire ; ne pas chercher à prolonger la longue aventure ; ce serait une faute de goût. Des points de suspension ; du blanc ; et un nouveau chapitre commence, en belle page. Mais savoir, ou deviner, qu'elle continue à être heureuse. Et puis, il pourra y avoir une rencontre fortuite ; mais ce sera sur un autre plan. Mademoiselle Ingeborg. Monsieur Francia. Quelle agréable surprise ! Peut-être dans un restaurant, ou sur le pont d'un bateau, ou dans le couloir d'un wagon. Elle, avec la nouvelle amie, la cara, la diletta, « l'unica ». Et moi, tout seul, probablement.

MON PLUS SECRET CONSEIL...

A
EDOUARD DUJARDIN
auteur de
« *Les Lauriers sont coupés* » (1887)
a quo...

*Mon plus secret conseil et mon doux entretien,
Pensers, chers confidents d'un amour si fidèle,
Tenez-moi compagnie et parlons d'Isabelle...*

Tristan L'Hermite.

(Les Amours.)

Palazzo Ristori, Vomero, Napoli.

« Et si je la ramenait à son mari ? »

Ça, c'est du monologue de théâtre, une de ces choses qu'il se surprenait à dire, ou même seulement à penser, pour des spectateurs imaginaires. Comment a-t-il pu retomber dans un pareil enfantillage ; un homme avec charge d'âme, et au milieu d'une si grave crise sentimentale ? C'est pour que mon ange gardien l'aille répéter à l'ange gardien d'Irène, sans doute ! Comment pourrait-il ramener Isabelle à son mari ? Il faudrait qu'elle y consentît ; mais passons sur cette impossibilité. Le mari dirait : Je ne vous connais pas ; je ne connais plus Madame ; le divorce a été prononcé. Dirait-il cela ? Rien n'est prévisible. On peut imaginer le voyage : monter, en gare de Naples, dans le Paris-Rome ; arriver à Paris, gare de Lyon. La grille du Jardin des Plantes. Vous passerez par le Boulevard Saint-Michel et vous arrêterez devant le bureau de tabac de la place Médicis. Enfin, chez nous, non, chez moi, rue Berthollet. Il faudrait y coucher. La

dernière nuit passée ensemble ! Oui, mais soutenu par cette pensée : je la ramène à son mari ; je ne l'abandonne pas, et je fais une chose surprenante, romanesque et morale. Le lendemain matin : une voiture chargée de ses bagages ; la gare de l'Est ; les rames de wagons brun-rouge, plutôt : couleur de chocolat (ce sont les troisièmes) ; pourquoi a-t-on choisi cette couleur ? Qui en a eu l'idée ? (Voilà une de ces choses qu'on ne saura jamais.) Nous arrivons ; dans une ville du réseau de l'Est. Et s'il a été nommé ailleurs ? depuis quatorze ou quinze mois qu'elle n'a plus entendu parler de lui... Enfin nous voici à la porte de son appartement. Monsieur est sorti. Attendrons-nous ? Reviendrons-nous ? Ou bien, il est chez lui. A la servante : Dites à Monsieur que Monsieur Lucas Le-theil désire lui parler. C'est peut être la même servante, celle qui était là avant le départ de Madame. Elle la reconnaît : Oh, Madame ! Ou bien, ce n'est pas la même, et on entre sans incident, la reconnaissance remise à l'instant d'après, quand le mari ouvrira la porte du salon et qu'il la verra. L'imaginer vieilli, attristé, — non, c'est absurde. Absurde aussi l'image de la grande scène où il pardonnerait, la tenant serrée entre ses bras, puis disant à Lucas : Monsieur, vous êtes un galant homme. Ça ne se passe jamais comme ça. Plus vraisemblable serait une scène violente et vulgaire, une retraite honteuse vers le palier ; des portes s'entrebaillant aux autres étages. Non, il est fonctionnaire ; il a une situation à faire respecter, une dignité à garder. Ce serait une mise à la porte énergique, rapide et polie ; un souvenir intolérable.

Oh, assez, de cette rêverie de collégien pendant l'étude du soir ! Elle est aussi sotte, aussi humiliante que toute

cette lamentable histoire de ses relations avec Isabelle. Enfin, dans huit jours... mettons quinze... tout cela sera oublié, le sillage même effacé. Libre ! libre de toute cette médiocrité, de tout ce péché ; et la Vie Princièrè recommencera, pour tout de bon cette fois-ci... « Et si je la ramenais à son mari » : c'est aussi indigne de lui, Lucas Letheil, aussi bassement sot que s'il avait tendu le poing dans la direction de cette porte derrière laquelle il y a la chambre où Isabelle dort. Car elle dort. Après l'abominable querelle, — la dernière ! — elle s'est endormie, croyant sans doute que cela se terminerait comme d'habitude. Elle pense même que cela s'est mieux terminé que la dernière fois, la nuit du Mensonge. Elle verra bien que non. C'est même parce qu'il a pris cette résolution qu'il n'a pas voulu acheter une semaine de tranquillité au prix d'une action brutale. Cette situation insupportable va prendre fin ; et, sans doute, ramener Isabelle à son mari serait un heureux dénouement à cette comédie sans intérêt. Plus tard il songerait : j'avais à peine vingt-deux ans ; une femme, je ne sais plus comment, s'était fourvoyée dans ma vie ; elle eût été aimable, sans les crises de fureur auxquelles elle était sujette. Elle était divorcée. Eh bien, je l'ai ramenée à son mari, et ils vécurent heureux. Il y a des hommes qui brisent des ménages ; moi, j'ai rompu un divorce... Oui, cette fin rendrait acceptable le souvenir de cette histoire ; mais telle qu'elle était, et avec la fin qu'elle allait avoir, ce serait bien, de toutes les aventures de sa jeunesse, la dernière qu'il irait chercher pour se la raconter. Isabelle serait pour lui une de ces femmes qui ne comptent pas dans la vie d'un homme, et dont le nom ne représente qu'une erreur, des ennuis, du temps perdu,

une déception. Quelque chose comme ce vêtement du grand tailleur — notre tout premier effort d'élégance — essayé souvent, payé cher, et qui n'allait pas bien, que nous n'avons mis que deux ou trois fois, dont nous avons longtemps encombré une armoire, par esprit de bonne volonté, par un sentiment voisin de ce qu'on appelle le sentiment du Devoir, et que nous avons fini par donner, mais avec une sorte de remords. Isabelle ne lui allait pas bien. Sa fraîcheur, l'éclat de son visage, ses manières réservées, son esprit, l'avaient trompé. En réalité, elle était faite pour être la femme d'un bourgeois, d'un industriel par exemple, mais non pas la maîtresse d'un homme tel que Lucas Letheil, qui était... quoi donc ? Oh, bien des choses ; mais avant tout et surtout, quelque chose de plus rare, de plus haut dans l'échelle sociale qu'un grand seigneur ou qu'un milliardaire : un Poète. Et c'est pour cela qu'une fin poétique, ou au moins joliment comique, aurait convenu à cette affaire manquée. Si elle avait eu un enfant de son mari, il aurait existé un élément de réconciliation, la chose n'aurait pas été aussi désespérément impossible. Mais non : cela allait finir maladroitement, sottement... Je m'étais trompé de porte ; je n'ai pas osé m'en aller tout de suite ; à la fin, j'ai filé honteusement...

Non ; c'est une vue extrême des choses. Son départ, tout à l'heure, ne sera pas une fuite. Je suis libre. Célibataire et libre. J'ai envie d'aller, seul, faire une excursion en Sicile. Qui peut m'en empêcher ? J'y vais. Et dans une heure, le jour étant levé, je prends un train pour Messine. J'aime les départs au matin. — Ah, mais voici que j'ai encore manqué à la promesse que je m'étais faite de ne plus songer à Isabelle.

II

Son livre était resté ouvert devant lui sur la table. Il le repousse, ferme les yeux, et suit aussi longtemps que possible l'image laissée sur sa rétine : les pages, qui sont deux rectangles clairs dans le cadre noir des marges. Attention : tout va sombrer dans cette teinte mordorée. Non : il retrouve l'image fuyante, de plus en plus faible. Cette fois, elle disparaît. Mais qu'y avait-il derrière elle ? Une espèce d'amphore, confuse, bleuâtre, au centre de la nuit rouge des paupières... A quel objet, éclairé par la lampe et situé en face de lui, cette amphore correspond-elle ? Il ouvre les yeux. Ce serait ce petit vase de verre, là-bas, sur le guéridon ? Il s'était donc trouvé dans le champ de son regard ? Du reste, il n'est pas bleu, et rien ne le fait paraître bleu. Est-ce le cas d'une impression faible faisant renaître une impression ancienne plus forte, quand déjà la mémoire et l'imagination, profitant de la coïncidence, ont modifié cette image, déformé et coloré l'objet ?

Il s'attarde, un centième de seconde, près du poteau-frontière de la chair et de l'esprit, là où les impressions nouvelles entrent et se font place, comme elles peuvent, parmi la multitude des souvenirs... Et puis, ouf ! Assez. Plutôt : agir. Puisque c'est pour agir qu'il s'est empêché de dormir. Sa résolution tient toujours ? Oui. Je suis libre, et je veux être seul. En Sicile. Mais il faut surveiller la fenêtre. Il éteint la lampe électrique.

Tout est noir encore... Quand il était enfant, il s'était figuré que le volcan était assez lumineux pour éclairer, au moins faiblement, toute la ville pendant les nuits sans lune. Quelque

tableau, ou une image de livres d'étrennes avaient dû lui mettre cette idée dans la tête. Il rallume, et veut se contraindre à lire ; « Les Césars » de Thomas De Quincey. Une belle lecture ; et quel dommage que tout cela soit si loin de l'homme qu'il est en ce moment, si froid, si inutile ; même les morceaux de bravoure, la mort de Néron et la description de l'épouvantable supplice dont il est menacé ; « more maiorum »... En ce moment, le seul livre qui serait capable de retenir son attention serait un « Art de rompre » ; non pas un poème ou un roman, mais un simple manuel de morale usuelle et pratique sur l'art de rompre. Oh ! pourquoi personne n'a songé à écrire un manuel de ce genre ? Une espèce de guide, dans lequel un grand nombre de cas seraient considérés et leur solution indiquée ? Cela se présenterait comme une suite de théorèmes : en italiques l'exposé de la situation, et au-dessous, en caractères différents, la solution à lui donner. Ce serait un livre plus gros que le plus gros des manuels de la collection Hœpli. Par exemple, on y trouverait un chapitre intitulé : « *Conduite à tenir quand on a fait l'imprudence d'emmener hors de son pays d'origine la personne avec qui on veut rompre.* » Lucas avait fait la sottise d'emmener Isabelle hors de Paris et hors de France. Oui, mais ce ne serait jamais exactement son cas : si la situation était la même, les personnes intéressées seraient nécessairement différentes. Son problème à lui était trop compliqué. Cependant il a déjà commencé à le résoudre. Soit une droite joignant les points A et B. Tout à l'heure il tirera cette droite, laissant Isabelle au point A, c'est-à-dire, chez lui, à Naples, et ce soir il sera au point B, une chambre d'hôtel à Messine ou à Palerme. Après ?...

Ah, sans doute, un homme qui aurait été majeur depuis plus de huit mois et qui aurait eu plus d'expérience qu'un Lucas Letheil de vingt-et-un ans et huit mois, enfin, *un homme*, aurait dormi tranquillement sur le sofa, après la grande querelle. Tranquillement ; et à son tranquille réveil, il aurait déjeuné à l'heure habituelle ; après quoi, il aurait dit : Ma chère Isabelle, vous avez un train qui part à telle heure et qui correspond avec le Paris-Rome de ce soir. Graziella vous aidera à faire vos malles. Je vais déjeuner en ville, prendre votre billet, retenir votre place, et une heure avant le départ du train je viendrai vous chercher en voiture ici.

Et tout se passerait ainsi, et ce soir, à cinq heures, il irait chez Donna Clementina s'excuser de n'avoir pu se rendre au dîner de la veille. Ce serait l'heure du goûter chez Donna Clementina, et sans doute Irène serait là... Et, libre enfin, n'ayant plus rien à cacher, il oserait...

Voilà comment l'homme plein d'expérience, l'homme, par exemple, de vingt-cinq ans, se tirerait d'affaire. Mais pour Lucas Letheil, vingt-et-un ans et huit mois, c'était tout aussi impossible que de ramener Isabelle à son mari ; cela ne pouvait pas sortir du domaine de la rêverie. Même si elle se laissait, par dépit, emmener à la gare, au dernier moment, le cœur à tous deux leur manquerait et l'affreuse réconciliation aurait lieu sur le quai, devant le train, et il faudrait courir pour faire retirer les bagages du fourgon, — ah, et obtenir, si c'était possible, le remboursement du billet. Et le soir même, en rentrant, toute cette fatigante comédie fournirait le sujet d'une nouvelle querelle, plus grave encore que la précédente. Non, celle-ci doit être la dernière. En s'éloignant, il rend la réconciliation impos-

sible. La rupture se fera, probablement, par lettres, (ne pas donner mon adresse : elle viendrait me rejoindre). Son départ n'est pas une fuite. C'est un repli stratégique. C'est la meilleure façon de concilier le reste d'affection qu'il a pour Isabelle et la nécessité où il est de rompre avec elle. Une fois, elle l'a menacé de s'en aller, de rentrer seule en France. Il aurait dû la prendre au mot. Mais elle ne serait pas partie. Le voyage, seule, lui fait peur ; et surtout, elle tient à lui, ce n'est pas douteux. Le jour où il a failli tomber dans l'escalier : comme elle est devenue pâle et comme son cœur battait... Et puis, cette façon qu'elle a de venir toujours où il est, sans bruit, et comme se faisant toute petite pour ne pas le déranger quand il travaille... Aussi, son inquiétude, son malaise, quand elle croit qu'il regarde avec plaisir une autre femme, au restaurant ou au théâtre. Il a vraiment bien fait de ne pas prononcer le nom d'Irène et de vieillir Donna Clementina d'une dizaine d'années... Pourtant, c'est Irène, qu'elle ne connaît pas, qui est la cause de cette suprême querelle. « Si tu tiens tant que cela à aller à ce dîner, c'est parce qu'il doit y avoir une femme que tu veux retrouver. » Elle avait deviné. Mais à cet instant-là, il ne songeait pas à Irène, tout préoccupé qu'il était de l'impolitesse énorme qu'il commettait en ne se rendant pas à cette invitation qu'il avait acceptée, furieux de penser qu'on l'attendait peut-être pour se mettre à table.

Mais c'est fini. Dans quinze jours, au plus tard, il rentrerait ici, chez lui, et trouverait la place nette. Quinze jours sans aller chez Donna Clementina... Mais il lui écrira, plusieurs fois même. (Tâcher d'écrire des lettres intéressantes, qu'elle lira peut-être à Irène.) Finies les

scènes à propos de rien, les averses de larmes, les menaces de suicide, les crises de sanglots, les étouffements, — et les invitations acceptées auxquelles on ne va pas. Seul chez moi, avec mes livres, tranquille. Il faudra garder Graziella, qui fait bien son service ; et même augmenter ses gages pour qu'elle soit discrète, qu'elle oublie complètement l'existence de la Signora. Le premier jour ce sera dur de se retrouver ici, quel silence ! dans le salottino, dans *leur* chambre, sans elle ! Il n'y aura plus de fleurs fraîches sur sa table de travail ; Graziella n'y pensera pas, ne saurait même pas choisir les fleurs, vieille sorcière, « la strega dal nome poetico ». Pour ne pas avoir, au réveil, le choc de se trouver seul, il passera toute la première nuit dehors, n'importe où, dans un cabaret du port, et ne rentrera qu'au grand jour. Sans doute il aura revu Irène le jour même de son retour — à quelle heure arrive le train de Sicile ? — ou il la verra le lendemain. Et c'est bien vrai qu'en partant ainsi il se rapproche d'Irène, puisque ce départ lèvera le grand obstacle à... tout.

Ainsi, tout à l'heure, en montant dans le train pour Messine, il se dira : C'est vers Irène que je vais...

Mouvement stratégique... Bien sûr ? Bien vrai, Lucas ? Un mouvement stratégique — pour quelle fin combiné ? Ne semblerait-il pas, plutôt, que c'est une manœuvre destinée à donner une leçon à Isabelle, à la faire réfléchir, à la corriger, à la reconquérir ?

Question embarrassante... Irène pensera qu'un simple caprice de voyageur lui a fait quitter Naples et s'éloigner d'elle. Isabelle se dira : « Je me suis rendue insupportable et si je ne me surveille pas il me quittera. » Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, puisqu'il ne reviendra qu'une

fois Isabelle partie ; et son retour chez Donna Clementina arrangera tout.

Irène... Se tu sapessi tutto il bene che ti voglio ! Quand ils seront mariés depuis longtemps (un an, deux ans), il lui racontera cette histoire et pourquoi il avait manqué ce dîner chez Donna Clementina. Mais ce n'est pas racontable. Qu'était donc cette femme qui consentait à vivre chez vous ? Il lui expliquerait qui était Isabelle, son divorce, et comment il l'avait connue, et son projet d'ouvrir une école de dentellières, et de renouveler ou de perfectionner l'art de la dentelle ; toutes choses parfaitement avouables. « Alors j'étais sans le savoir la rivale d'une dentellière ! » Non, Irène ne dirait pas cela ; cela ne lui viendrait même pas à l'esprit. C'est ce que dirait la fille d'un parvenu ou quelque vulgaire mondaine. Mais pas Irène. Justement, et c'est pour cela que c'est Toi. Ah, si j'avais su, quand j'ai quitté Paris, que j'allais trouver à Naples quelque chose de plus beau que Naples ! Pourquoi n'ai-je pas songé plus tôt à me servir de la lettre de recommandation de mon tuteur pour Donna Clementina ? C'était six semaines de gagnées, et mes affaires seraient plus avancées maintenant du côté d'Irène... Mais tout s'arrange ; je vais tout arranger.

II

La Paix. C'est ce que veut dire votre nom, Signorina, et vous le savez : Irène... Dans Winifred aussi il y a ce mot : la Paix. Curieuse coïncidence. Que se serait-il passé si, au lieu de venir ici après avoir réglé ses affaires de comptes de tutelle et de majorité, il était retourné à Hastings ? Wini-

fred entre au Conseil; telle qu'elle était lorsqu'elle revenait du tennis, dans ces beaux jours du mois d'août. Toute en blanc, sauffle tricot jaune-citron, toujours large ouvert sur sa gorge, au milieu de laquelle il y a cette grande tache rouge et rose, ce grand suçon que le soleil lui a fait. « Ah mon cher ami Liouca, je suis tirée ! — Non, Winnie, vous n'êtes pas tirée ; vous êtes fatiguée. — Oh ? Fa-ti-gaie. C'est ça ? » Il regarde ses bras nus, un peu rudes et rouges avec le duvet clair et court qu'un rayon fait luire. Il respire son parfum chaud et songe à l'humidité qu'il doit y avoir, sous le lin et la toile pure, ici, et là, et là. Elle sourit, se lève, bondit, se met à chanter : « Vous me devez une paire de gants ! vous me devez une paire de gants ! vous me devez... — Pourquoi ? — Parce que je vous ai embrassé, sur le front, pendant que vous dormiez. Oui, quand j'ai traversé le salon, après déjeuner, et que vous dormiez sur le divan. — Je ronflais ? — Non, c'est-à-dire, oui : les vitres tremblaient ; mais je veux ma paire de gants. Demain. — Des gants courts ou montants ? jusque-là ? » Il lui prend la main et baise le poignet. « Ou un peu plus haut ? jusqu'au coude ? jusque là ? plus haut, je pense. » Ses lèvres montent jusqu'à la nuque et s'arrêtent sur la bouche. Mais c'est de l'aisselle qu'il avait envie... A la fin des vacances, elle se laissait embrasser autant de fois qu'il voulait lorsqu'ils étaient seuls. Mais Jean des Challettes était arrivé, et il avait dû s'occuper de lui. Son cousin. Lui aussi a dû embrasser Winnie. Ce n'était pas sérieux ; pas... profond. Lucas aurait dû lui demander de rester assise sur ses genoux le temps de fumer une cigarette, comme le faisait Margot Maury à Aix-les-Bains l'autre année. Un amuse-

ment. Voilà pour Winifred ; Irène, c'est autre chose. Il n'avait pas à regretter de n'être pas revenu à Hastings.

Et s'il était resté à Paris, Hedvige. La présentation, un mois avant le départ pour l'Angleterre, dans le salon de thé de cet hôtel place Vendôme, et ensuite les promenades à Montmartre avec la bande de Gustave Delarue. Elle s'asseyait toujours à côté de lui, lui parlait la première, lui avait dit qu'il ressemblait à une grande vedette des salons et des sports, dont on disait qu'elle avait été la maîtresse. Ils s'entendaient bien. « Mais vas-y, qu'est-ce que tu attends ? dit Gustave. — C'est vrai que je lui plais. Mais pourquoi ? — Ah ! ça... dit Gustave. Moi à ta place... ; la femme divorcée d'un ancien ministre, mon cher, c'est flatteur ; et puis c'est une bien bonne fille. » Pauvre Gustave ! « la femme divorcée d'un ancien ministre » ! Il trouve que c'est flatteur ; oui : elle est pour lui ce que serait pour moi la femme qui aurait été la maîtresse d'un grand poète. Il a tort et j'ai raison. « La personne qui dort avec le Poète est bénie. » Oui, Hedvige... La promener, la distraire ; ces balades dans des endroits bruyants qui me fatiguent et m'ennuient... Mais il faut surveiller la fenêtre.

IV

Il éteint la lampe... L'aube ; son silence, sa frêle gravité ; la fée venue sans bruit et qui se tient debout dans la chambre. Voici arrivé l'instant décisif. Pourvu que Graziella dorme encore... L'aube, qui voit mon secret et mon agitation, et qui lit calmement mon livre resté ouvert... L'aube du 7 avril 1903... Rue Berthollet, on commence à

entendre la longue chanson chuchotée, aiguë, crissante, du lait qu'on monte aux étages. Ici, bientôt, ce seront les cent mille sonnailles qui marchent en tremblant devant l'aurore. — Vite, impossible de prendre une valise, ni rien, sans éveiller Isabelle, ni faire sortir Graziella de sa chambre. — Il a son portefeuille ? oui ; environ trois mille lire en billets, et Isabelle a l'argent de la maison pour une semaine. Il a ses clés. Adieu. Regarde encore une fois autour de toi. Adieu. O ragazza mia ! chère Vous ! je suis fâché de vous quitter si vilainement, les premiers temps étaient si beaux ! Mais je n'ai pas trouvé de moyen qui fût moins brutal, moins douloureux pour elle et pour moi... Je pourrais emporter Thomas De Quincey ? Non, je serai incapable de lire, pendant ce voyage ; et demain, là-bas, je trouverai des Tauchnitz. Adieu. Il s'agit d'être seul et de réfléchir, et de trouver la solution de ce problème. Il revient sur ses pas, referme le livre — Thomas De Quincey — le repose à sa place sur un rayon — Complete Works. Il n'aimerait pas le retrouver ouvert sur la table, comme s'il avait rêvé ce voyage qu'il va faire. C'est un témoin qu'il écarte. C'est bien tout. Adieu, cette fois. Il a eu raison de faire graisser les gonds de la porte. Descendre l'escalier sur la pointe des pieds est un excès de précaution. Ah ! dans la rue et dans l'aurore d'avril. Personne ne l'a vu sortir. Notre place et notre rue. La lumière de la jeune journée sur les volets de la chambre où elle dort : les beaux volets verts, épais, dont le bas se soulève comme une paupière et comme un faix de palmes. Quand il les reverra elle ne sera plus là. Elle sera... où ? dormant derrière les volets gris et rigides de Paris.

Il regarde le ciel, bleu sur bleu, à chaque seconde plus

bleu ; ça inonde l'infini, cette avalanche, cette dilatation de bleu ; et il en vient toujours, derrière celui qu'on voit... Dans l'aurore napolitaine, la même qui déferle sous les hautes terrasses blanches des dieux, voyez dans la rue pleine de ciel, le petit jeune homme qui vient de sortir, tout énervé encore d'une querelle définitive avec sa maîtresse... Il est bien fatigué ! mais il est libre, et il l'a toujours été. A cette heure et sous ce ciel, la vie est trop belle pour qu'on s'avise de se souvenir. La vie est une joyeuse escapade ; on manque la classe ! on n'a jamais eu de maîtresse !... Santo Dio ! il a oublié de prendre un mouchoir propre. J'en achèterai à Messine ou à Palerme.

V

La pente du Vomero.

Aller aussi vite que possible. Le funiculaire ? non, peut-être ne marche-t-il pas encore ; peut-être faudrait-il attendre, et il est nécessaire que chaque seconde l'éloigne de cette chambre où Isabelle dort et va s'éveiller. Il dégringolera la pente du Vomero à pied, comme s'il allait tomber dans la mer, jusqu'à la via dei Mille où il y aura sans doute une voiture matinale à la station des fiacres. Chemins et terrasses sur la ville et sur la mer. « *Pè tutta Napole...* » ; ça se chante.

Il est si fatigué qu'il ne sent même plus cette migraine qui commençait quand il est sorti. Oh, exténué. L'amour, la querelle, le grand conflit des sentiments et des résolutions, les « Césars », l'effort pour ne pas s'endormir, et par-dessus tout cela une longue journée de voyage : sûre-

ment, ce soir, en arrivant, il aura la fièvre, tombera peut-être gravement malade. De toute façon, avec la vie qu'il mène depuis qu'il est majeur, il n'en a pas pour longtemps. Déjà, au collège, il en avait le pressentiment. « Ainsi j'aurai passé... » Son ennemi, l'Indésirable, se réjouira de sa mort. Il dira à ses fils : Voyez ce qu'il arrive quand on est libre trop jeune. Son héritière sera Tante Alice, qui ne le pleurera pas et dira peut-être : C'est bien fait, il n'était bon à rien. Et les amis de la famille : Un inutile de moins ! Il avait bien mal débuté dans la vie. Lui-même disait qu'il ne voulait suivre aucune carrière, qu'il ne vivrait que pour se plaire à lui-même et d'autres sottises du même genre. Pas tout à fait responsable, du reste. Un esprit faible, qui s'est laissé entraîner par ces artistes et ces anarchistes qu'il fréquentait... Oui, c'est bien là le point de vue de l'Indésirable et de tout le milieu qu'il représente : bourgeois ; bourgeois de Province dont la vie me paraît infernale, et bourgeois de Paris, bornés à leur quartier... l'Indésirable !... Quel personnage de farce... comme il irait mal avec ce paysage, comme il serait dépaycé ici... l'Indésirable sur la pente du Vomero, avec le Vésuve à gauche et la mer à droite, si loin de Vaugirard... l'Indésirable parmi ceux qu'il doit appeler « les macaronis ». La tête qu'il ferait si je lui disais que j'ai envie d'acheter cette jolie villa toute neuve, la voilà, penchée au-dessus de Santa-Lucia et du grand désert bleu, scintillant, qui finit dans le ciel tiède. A vendre : vingt mille lire. Pour nous, pour Irène et moi, si Naples lui plaît comme résidence d'hiver. « Un Français doit vivre en France ! » dirait l'Indésirable, Tiens, pourquoi ? Expliquez-vous. C'est un paradoxe vaugirardien, sans doute... Oh, la dernière scène avec l'Indésirable,

quand j'ai pris le chandelier pour me défendre parce qu'il s'avavançait sur moi les mains levées...

... Drôle de scène, d'un haut comique, entre un Lucas Letheil très calme, glacial, et l'Indésirable, glapissant et écumant. « Paris ? j'en ai plein le dos. La France ? Connaiss pas : jamais été présenté. — Alors tu es un Sans-Patrie ? Petit misérable ! Tu seras la honte du nom sans tache que tes parents... C'est au bain, au bain que tu finiras ! — Je suis chez moi : allez, ouste, sortez, et plus vite que ça ! » Et la sortie de l'Indésirable furieux, et plein d'injures telles que « petit voyou », mais tout de même inquiet devant mon attitude résolue et menaçante tandis que je sifflais « l'Internationale »... Oh, il ne lui en a pas assez dit. C'est tellement amusant de secouer les deux idées qu'il a dans sa tête de vieil avare, pleine de comptes de ménage, et de faire se hérissier le bonnet de grenadier qu'il a dans le cœur. Ça lui fait du bien, ça le civilise : lui faire voir l'autre point de vue, l'autre Devoir ; lui servir les lieux-communs qui ont cours parmi les Compagnons... Et si je rentrais en France naturalisé Italien ? On devrait pouvoir choisir sa nationalité, en changer facilement, comme on change de fournisseurs. Idée à soumettre au Penseur de Vaugirard. Il m'a assez ennuyé, autrefois, avec sa philosophie anti-juive et revancharde, tirée de son journal. De tous les amis de ma famille, il n'y a que mon tuteur... Brave homme, désintéressé, fin. Et célèbre. Un peu moqueur... Mais les autres...

En prenant cette ruelle j'arrive au Corso Vittorio Emanuele en cinq minutes, et elle débouche dans le Corso plus bas que l'hôtel d'Irène. L'Indésirable venant m'offrir son appui moral ! « Offrir son appui moral à l'or-

phelin dévoyé »... Même du vivant de mes parents, je me souviens, il avait plaisir à me faire des observations desobligeantes. Mais c'est surtout depuis que je suis majeur qu'il s'est acharné contre moi ; comme si, par le seul fait que je devenais majeur, j'avais commis une faute grave ; comme si je lui avais fait tort. Comme si... Non, ce n'est pas possible ! l'Indésirable, plusieurs fois millionnaire à force de privations inavouables, jaloux de moi ! Oui : une sorte de jalousie rétrospective ; il songe qu'à mon âge il était dans le bureau de son père qui lui donnait vingt francs par semaine, et il me voit, à vingt-et-un ans, orphelin, et rentier. Comment n'ai-je pas trouvé plus tôt cette explication ! Car c'était de la haine qu'il avait pour moi ; enfin, une antipathie si forte qu'elle l'obligeait à venir me faire des reproches chez moi. Ma liberté choque ses idées d'ordre et d'économie. Oh, j'ai deviné juste. Comme c'est simple, la vérité. Et maintenant, une autre vérité, sur mon compte, celle-là, que je viens de découvrir : si j'ai tant de plaisir à taquiner l'Indésirable avec mes brocards pacifistes, c'est moins par esprit de représailles que par ce désir jeune, trop jeune, ce besoin de *gamin*, de me faire prendre au sérieux, mépriser, mais prendre au sérieux, par une grande personne... l'Indésirable... Brave homme, au fond. Oui, et un peu mouchard bienveillant.

VI

Il ne s'était pas trompé : il y a un fiacre, déjà, à l'entrée de la via dei Mille. Et aussitôt de la vitesse, du bruit et un air vif et frais s'ajoutent au sentiment qu'il a de sa liberté.

Il arrivera à la gare centrale avant qu'Isabelle soit éveillée, là-haut, au Palais Ristori. Pendant toute la descente à pied, il a eu la force de ne pas songer à elle. Oui, mais la diversion a été fournie par des objets désagréables : les ilotes (les amis de sa famille) et la très mauvaise opinion qu'ils ont de lui. N'y plus penser non plus. (Il a parlé au cocher et le cocher lui a répondu, mais tout cela s'est passé en dehors du Conseil : ce matin, sa parole intérieure résonne plus haut que tous les bruits). Oh vite ! les rues au bout les unes des autres, vides, luisantes, fraîches, avec des amoncellements de fleurs, déjà, aux tournants et sous les porches. Surprise ainsi, à cette heure où elle dort encore, Naples n'est plus la ville que connaissent les touristes ; c'est la Parthénopée éternelle, celle de l'avenir plutôt que celle du passé, décor permanent pour les scènes de plusieurs siècles ; longues perspectives de façades jaunes, blanches, roses et gris-bleu quadrillées de vert par les volets et les persiennes, de terrasses, de cirques où la lumière est toute seule au centre de sa conquête, de colonnades, de portiques, de statues. Heure vide et comme hors du temps, heure où les palais jouissent en paix de leur ombre, qui tourne lentement à leurs pieds majestueux. Pour la ville, réduite, en cet instant, à sa réalité essentielle, ce jour n'est pas plus le 7 avril 1903 que le 7 avril 1803 ou le 7 avril 2003. Dans un moment, ses passants, ses figurants d'un jour, en paraissant dans ses rues et sur ses places, marqueront la date exacte, l'instant qui est à eux ; mais la ville gardera, au-dessus d'eux, comme un secret, la garantie de durée qu'elle porte dans ses pierres, l'avenir qui est dans son ciment et dans ses pierres, et l'effrayante science de ses ruines futures, peut-être au fond de la mer, ou sous des

flots durcis de lave, ou sous ce même ciel... Il se retourne ; on ne voit pas le Vomero ; mais derrière ces toits et ces autres toits qui sont plus loin encore, il y a les grands hôtels du Corso Vittorio Emanuele, et dans un d'eux habite Irène, avec M. et M^{me} Andréadès, son oncle et sa tante. Elle ne sait pas qu'un homme qui lui veut tant de bien s'éloigne de la ville où elle est. Comme elle est loin de lui ! On lui dirait qu'il part, elle répondrait : Eh bien ? Ce serait simplement, pour elle, « ce jeune homme qu'elle rencontrait chez Donna Clementina » qui était en train de quitter Naples. Un peu de surprise, mais nul regret, nulle curiosité même. Comment espérer, de cet état d'indifférence absolue, atteindre ce lointain et glorieux sommet : leur arrivée ensemble, mari et femme, dans ce même hôtel du Corso Vittorio Emmanuele ? Impossible. Elle est trop belle et trop sage pour moi ; je ne la mérite pas. Comme elle est haut, comme elle est loin... Autant désirer devenir un personnage officiel dans cette ville étrangère. Il n'y a aucun rapport possible entre ce Lucas Letheil éreinté et hagard, à jeun de sommeil, qui fuit vers la Stazione Centrale, sans bagages et avec un mouchoir de la veille dans sa poche, et le personnage dont les journaux annonceraient l'arrivée, l'an prochain, de la façon suivante : « Parmi les dernières arrivées au Bertolini : M. et M^{me} Lucas Letheil. M^{me} Lucas Letheil est la fille et la nièce de MM. Andréadès, les banquiers d'Athènes et de Paris, bien connus dans la société napolitaine », — ou quelque chose comme ça. C'est aussi invraisemblable que : Il Commendatore Letheil, sindaco di Napoli. Ah ! il lui faut une grande foi, il faut qu'il se raccroche de toutes ses forces à son amour, s'il ne veut pas céder au désespoir. Il est telle-

ment seul, et la seule personne qui l'aime un peu, Isabelle, c'est pour la retrancher de sa vie qu'il s'en va. Seul dans Naples. Ville indifférente, ville ennemie !...

Non, elle n'est pas ennemie : elle est heureuse, elle s'éveille dans le bonheur, elle entre avec joie dans l'aventure d'une nouvelle journée, dans une lumière digne de son étendue superbe et de sa richesse confiante, et pas une de ses rues, même la plus pauvre, n'est morose ; elle aime tous ses enfants, même ceux qui l'abandonnent : elle sait qu'ils reviendront. Elle est sur le point de rentrer dans le temps : elle oublie son rêve ; elle commence avec conviction, avec ardeur, son 7 avril 1903. De la monnaie pour payer le cocher...

VII

Oui, j'en ai ; j'en avais. C'est ici. « Une première pour Messine. Oui, Messine. Comment, pas de train pour la Sicile avant l'après-midi ? »

Reprendre un fiacre, aller au port, chercher un bateau ; trop long. En cet instant peut-être Isabelle s'éveille et appelle : Lucas ? Il se sent tiré en arrière dans la direction du Vomero. S'il sort de la gare... Non, et non ; il fera le coup. « Où va le premier direct ? Tarente-Brindisi ? Sept heures quarante-cinq ? » Il est sept heures quinze. « Va bene... Une première pour Tarente, aller seulement. »

Le direct Naples-Tarente, en gare.

Ce café très chaud l'a réconforté. Une cigarette, maintenant, donne au wagon désert une odeur confortable. Ce

sera sa petite chambre jusqu'à Tarente. Taranto, accent sur la première syllabe.

Lucas, il faut vous habituer à cette idée : vous vous attendiez à décrire, à partir de Salerne, une courbe inclinée vers la droite et suivant le rivage de la mer, mais c'est vers la gauche que vous serez entraîné, gravissant l'arête centrale de la péninsule et redescendant ensuite vers une autre mer qui a un beau nom : Ionienne. Avertissez de ce changement d'itinéraire votre sens de la direction et votre sens géographique, parce qu'ils méritent qu'on ait de ces égards pour eux et parce qu'ils souffrent sans qu'ils sachent pourquoi, mais d'une manière qui est perceptible pour nous, lorsque nous sommes dans l'impossibilité de dire, par exemple, dans notre chambre, rue Berthollet : Orléans est devant moi, un peu sur la droite, et Nancy à peu près en face de mon oreille gauche. Ici, il n'y a aucun doute : assis de trois quarts sur la banquette, face à la locomotive qu'on vient d'attacher au convoi, il a Tarente devant lui et il tourne, — résolument — le dos au Vomero.

Je verrai donc Tarente ce soir, et non pas Messine ou Palerme. Peu importe : l'essentiel, c'est d'accumuler assez d'impressions nouvelles dont Isabelle soit absente pour recouvrir, ou tout au moins faire reculer, la longue série des impressions antérieures toutes associées au sentiment de la présence ou du voisinage d'Isabelle. S'éloigner d'elle dans l'espace est surtout un moyen de s'éloigner d'elle dans le temps, dans mon temps à moi, et il s'agit de faire rendre à cet espace un maximum de temps. Plus les impressions nouvelles seront nombreuses ou fortes et plus vite les impressions anciennes vieilliront. Il faut les mettre en minorité. Si, en cet instant, on venait l'arrêter, par erreur,

dans son wagon, et le conduire en prison, la force des impressions reçues ainsi réduirait à de bien faibles proportions son conflit intérieur au sujet d'Isabelle et d'Irène. Nous avons donc mieux à faire qu'à laisser agir le temps : nous pouvons l'aider à nous guérir. Et cela, en étant très attentifs à ce qui nous entoure, aux objets immédiats, au décor, au paysage. Un voyage de dix heures d'une mer à une autre mer en traversant la ligne de partage des eaux offre un riche assortiment d'impressions, auxquelles il suffit de s'abandonner pour en tirer un temps intérieur beaucoup plus long que celui que représenteraient dix heures passées dans une chambre qu'on connaît au point de n'avoir plus conscience de ses différents aspects. Ainsi, le direct de Naples-Tarente, si je sais bien m'en servir, peut m'éloigner d'Isabelle plus rapidement que de Naples. Mais est-ce bien sous cette forme que... ? Il ne sait pas. Nous avons trop fumé, la nuit dernière. Il jette sa cigarette à moitié consumée. Il sent une légère secousse.

Le direct Naples-Tarente, en marche.

La machine à le séparer d'Isabelle a fonctionné : extraction sans douleur. Comment ! c'était aussi simple que cela ? Il s'en tire à bon compte. Cette fuite est ignoble. Elle suffit à prouver qu'il n'est pas un galant homme (il peut avoir d'autres qualités, mais celle-là il ne l'a pas, et c'est grave). Il a atteint le fond de l'abjection : sa liberté est celle du lièvre, une fuite perpétuelle. Cette journée sera la plus honteuse de sa vie.

Une quinte de toux. Ses actes sont ceux d'un malade. Il n'en est pas entièrement responsable. Sa mort prématurée expliquera, fera pardonner bien des choses. Il a peut-être

en lui, depuis la nuit dernière, le germe d'une maladie rapidement mortelle, et son voyage à Tarente est un voyage vers la mort. Il va mourir sans avoir dit à Irène... Elle n'aura même pas su... ! Non, il écrira à Donna Clementina : J'aime Irène et je suis mourant (ou dans l'ordre inverse : Je suis mourant et j'aime Irène...) Autrefois, quand il était malade, il n'avait qu'à demander les choses qui lui semblaient les plus inaccessibles, les plus coûteuses, pour les obtenir. Donc, il demandera Irène. Donna Clementina s'est montrée si bonne ; et puis, sûrement, *elle sait*. Oh, qu'elle vienne et qu'elle amène Irène ! « Te spectem, suprema mihi cum venerit hora, — Te teneam moriens... » Quels beaux vers, ces deux-là ! cela réconforte, de les réciter. Thérapeutique poétique. « Te spectem suprema... » C'est un calmant tonique ; régularisateur de la circulation. « Te spectem suprema mihi cum venerit hora, — Te teneam moriens deficiente manu ! » « Te spectem... »

VIII

« Te spectem, suprema mihi... »

(*Torre Annunziata ; 3 minutes d'arrêt*).

Dire qu'ils ont peut-être été récités ici même il y a deux mille ans, avec la même passion, par l'amoureux d'une Galla ou d'une Quintilia, ou d'une belle et précieuse affranchie grecque qui pouvait ressembler à Irène... On a bien retrouvé, gravés au couteau sur un mur romain, les vers : « Tu mihi curarum requies, Tu nocte vel atra Lumen... » Tiens, on s'est arrêté et je ne m'en suis pas aperçu. Torre Annunziata sans doute ? Oui, je me rappelle l'avoir lu.

« Tu nocte vel atra Lumen, et in solis... » Ils sont beaux, ceux-là aussi ; il se les réciterait volontiers cinquante fois de suite ; mais son lit de mort, à Tarente, l'intéresse davantage, et il y retourne. Après le médecin il a fait appeler un prêtre, et voilà l'intermédiaire, le négociateur, trouvé. Le prêtre part pour Naples en même temps que la lettre de Lucas à Donna Clementina, il plaide pour l'amoureux en danger de mort, et il revient à Tarente escortant les deux femmes. Le mal impitoyable suit son cours ; il est perdu ; Donna Clementina relaie l'infirmière à son chevet, et Irène apparaît souvent sur le pas de la porte. Elle est là au dernier et terrible moment, elle lui tient la main. « Te teneam moriens... » Elle devra se considérer comme sa veuve, puisque par son testament (y a-t-il un consulat français à Tarente ?) il lui lèguera tout son bien... Tutto il suo bene. Quelle ironie !...

Mais encore : la présence d'Irène le sauve ! Il lutte ; il guérit lentement. Tout cela aura pris deux ou trois mois ; ce sera l'été, et la lune de miel se passera... où ? dans l'Engadine ? aux îles Borromées ? Non, c'est trop banal. En Suède. Ou bien dans son pays à elle... Mais oui ! sur les pentes de l'Olympe, — rien de moins. Et en octobre, installation du jeune ménage à Parigi. (Le Kyrios Andréadès, enchanté de marier sa fille unique à un garçon si sympathique et d'une catégorie sociale si élevée, met cinquante mille drachmes dans la corbeille).

Encore ces rêveries ! Sois sage, ô ma jeunesse, et tiens-toi plus... Serais-je capable, en ce moment, de résoudre une équation du second degré ? D'Alembert (est-ce d'Alembert ?) calmant une rage de dents en s'appliquant à un problème. Oh, garder l'esprit net et clair au milieu de tout ce

désordre... Que la salle du Conseil intérieur soit la Chambre Ardente pleine de sages magistrats et où les débats se déroulent gravement, presque en silence.

Il n'y a que deux moyens : ou bien donner audience au monde extérieur, au paysage, à ce qu'il y a autour de lui, à ces journaux qu'il a achetés sans regarder leurs titres au kiosque de la gare ; ou bien examiner méthodiquement chaque pièce du procès... Tiens : ce journal de modes de Paris, acheté distraitemment, comme s'il allait rentrer à la maison et le poser sur le lit, devant Isabelle... Modèle de tea gown de chez X. La voilà bien la vie austère. Le rôle de l'homme, du mari, dans tout ça. Je suis un mari. Ah non alors. Plutôt la chasteté complète, et comme dérivatif ranger par ordre de grandeur croissante les racines de deux équations $fx \ ax \ bx + c = 0 \dots$ Depuis que je suis dans ce pays les mathématiques m'attirent. C'est la route du ciel dans les cieux. On comprend que ce soit ici que les premiers mathématiciens soient apparus : on est perdu dans la lumière, entre des plans d'azur superposés, en pleine abstraction. Quelques olives, un poisson, de l'eau fraîche, une ou un esclave, et en voilà pour toute la journée, qu'on passe à tracer des lettres et des signes dans du sable fin... Mais tu es devenu paresseux ; tu ne lis plus tes dix vers de Virgile tous les matins. Tu as beau dire, tu t'es rangé. Isabelle a fait de toi un bon citoyen, un chef de famille, un bon sujet. Retourne à ta jeunesse, Compagnon. Rappelle-toi la journée de Belleville, quand, au milieu des ouvrières d'une raffinerie en grève, tu figurais dans un groupe de militants, à côté du Compagnon Lemièrre, l'anarchiste notoire, celui qui possédait une relique (un vieux sac de cuir) du grand Compagnon mort en brave, place de la Roquette.

Ces ouvrières en sarraux écrus, avec leurs cheveux poudrés à blanc par la poussière de sucre... Qu'elles lui semblaient aimables et belles, leur absence même d'éducation leur donnant une grâce étrange ; et comme elles l'intimidaient avec leurs yeux hardis... Oui : la femme sous un déguisement imprévu. Il était devant elles comme un jeune ouvrier devant un groupe de belles dames. Le grand soir approchait, et ce serait parmi ces filles admirables qu'il se choisirait une compagne. Vraiment, il ne doutait de rien en ce temps-là. Eh bien, ne suis-je pas le même ? Ne puis-je me délivrer quand je veux du réseau que mes actions ont tissé autour de moi ? Certainement. Examine donc avec impartialité les pièces du procès. La première de toutes... J'ai honte. Non : pas de respect humain, la vérité.

Eh bien, la première de toutes, celle dont est sortie toute cette suite d'actions maladroites, ce sont les feuillets qu'il a brûlés presque aussitôt après y avoir écrit cette chose dont il a honte. Mais il n'en a pas oublié un mot ; il connaît par cœur ce texte accablant, il en revoit toutes les ratures, chaque fin de ligne, jusqu'à la forme des lettres. Regarde. Relis.

PROGRAMME POUR L'ANNÉE PROCHAINE

Hastings, 8 août 1902.

I. — DIRECTION GÉNÉRALE.

Dans quelques semaines, à partir du moment où, mes affaires de tutelle étant réglées, je me trouverai libre de toute contrainte matérielle ou sociale : commencer à vivre princièrement. C'est-à-dire : progresser chaque jour dans la maîtrise de moi-même. C'est-à-dire : tout en essayant de

toutes choses (en vue du choix définitif) rester en dehors de tout : me garder libre de toute habitude, camaraderie, liaison ; de tout esprit de corps ou de coterie ; même de toute mode. Ne jamais tenir compte de l'opinion des ilotes ; ne rien faire pour me justifier à leurs yeux (pas d'études intéressées, pas de carrière) ; *garder l'incognito*. La tentation de me déclarer (en suivant une carrière, en gagnant de l'argent, etc.) sera forte : la repousser, et me réjouir chaque fois qu'ils me méconnaîtront. Qu'ils apprennent par d'autres, sans que j'aie demandé qu'on intervienne en ma faveur, qui je suis. Porter le cordon bleu sous la chemise. Et plus tard, voir la tête qu'ils feront quand [plusieurs mots effacés] comme dans une féerie. Achever d'éliminer la mauvaise nourriture : notion de l'honneur, discipline française, respect du travail non désintéressé, « gentleman », etc. — Pour rester libre même à l'égard de la raison, prier tous les soirs, comme au collège ; ne jamais oublier que je ne relève que de Dieu :

Nocera inferiore. Capostazione. Lampisteria. Merci.

« Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre ; » et ici, en Angleterre, go to Mass every Sunday.

II. — ECONOMIE.

Ne jamais, sous aucun prétexte, et quoi qu'il arrive, dépenser plus de [plusieurs nombres superposés, raturés, illisibles] par mois.

Ne rien changer à mon train de vie d'étudiant. Garder la rue Berthollet, loyer très bas qui me permettra de m'installer mieux à l'étranger. Acheter la villa sur le lac Majeur ?

Oui. Non. [raturés]. Acheter une machine à écrire ? Oui. Chercher à savoir combien coûterait l'île Gallinaria.

III. — ENRICHISSEMENT.

1^o de la connaissance :

Autant que possible ne rien abandonner : latin, grec, sciences, etc. Continuer le droit (2^{me} année). Explorer les régions qu'on nous cachait : la scolastique ; la littérature et la philosophie catholiques ; aussi des gens comme Gassendi ; Louis Lemièrre m'a dit que la seule littérature latine chrétienne contenait tout, jusqu'à Kant et au-delà, flanquait tout par terre. (Vérifier.) Pour l'anglais : lire, en prenant des notes, les œuvres complètes d'un des grands prosateurs du XIX^e siècle. Finir d'apprendre à parler italien. A l'étranger lire de 50 à 100 pp. de français (XVII^e et XVIII^e seulement) par semaine. Du reste je me tracerai, à part, un emploi du temps détaillé. Apprendre enfin un métier manuel ? Oui [souligné]. Imprimeur ? relieur ? Je verrai. — Retourner en Italie le plus tôt possible. Printemps et automne : Paris. Hiver : Italie. Été : Angleterre.

2^o de l'expérience :

a. *Les hommes.*

Ne rompre avec aucun camarade (Compagnon ou autre), mais dès que se formera l'esprit de corps ou la « petite ville », m'éloigner pour un temps. — Ne jamais refuser une occasion de connaître quelqu'un, mais sans intention de me faire des relations utiles (je serais perdu !). Éviter les raseurs et les médisants, — temps gaspillé, — mais rechercher les contradicteurs, pourvu qu'ils soient sans passion. L'idéal : connaître des gens de tous milieux et

professions, Paris, Province, Etranger. — Pour l'amitié : rien de possible en dehors de ceux qui aspirent à la vie princière. Moyens de les reconnaître : indirectement : ils auront mauvais renom chez les ilotes ; directement : leur citer le mot de Saint François d'Assise, celui de Machiavel dans l'auberge près de Florence, et celui de Stendhal (« vivre da grande »). — Songer que la plupart des gens sont si bas qu'ils considèrent la vie commerciale comme la plus noble activité et la fin dernière de l'homme, et qu'ils ne la distinguent qu'à peine de la vie intellectuelle : Pasteur ou Lister, des médecins qui ont extraordinairement bien réussi ; Victor Hugo, le plus grand marchand de poésie de son temps.

Pour *nous*, la « main calleuse » commence au banquier.

b. *Les femmes.*

Ne jamais confondre les deux aspects : satisfaction d'un appétit élémentaire, et l'amour.

Pour le premier : pas de liaison (voir plus haut). Les occasions, mais y perdre le moins de temps possible. Pour l'économie du temps et la liberté complète : les filles à bon marché. Mais toujours anonymes, et sur le même plan que les autres plaisirs initiaux des sens : nourriture, paysages, parfums... Comme un peintre loue des modèles ; pour l'éducation des yeux et du toucher. Inutile de jouer la difficulté et de vouloir se procurer à grands frais de temps des exemplaires hors commerce, alors que les mêmes ouvrages sont en vente partout. Pour les occasions, n'y mettre aucun esprit de vanité ou d'amour-propre ; c'est tout à fait inutile : la plupart ne valent pas le dixième de la peine qu'elles exigent qu'on prenne pour les avoir.

Pour le second aspect (l'amour) : l'idéal (mais n'y pas trop compter, et se méfier beaucoup) : la femme exceptionnelle dans les circonstances exceptionnelles. La rencontrer et se faire aussi beau que possible pour la mériter. Et s'y tenir. (Les belles liaisons de ces gens « sans cœur » : les philosophes et les grandes libertines du XVIII^e siècle anglo-français ; plus vrais amants que les René et tous les sensuels larmoyants du XIX^e). Causes d'erreur : l'imagination et le « trésor poétique » ; la religion de l'amour avec ses bigots et ses bigotes, qui croient aimer et qui tout simplement font, dans la douleur, ce que les bourgeois appellent la noce et le peuple de mon quartier la nouba, chose pour laquelle je n'ai, avec ou sans douleur, aucune vocation.

Toutefois, pour cette année, et en attendant l'idéal, j'aimerais faire une expérience de la vie conjugale. Six mois, un an au plus, d'intimité complète, pour *savoir*.

Possibles :

Winitred. — Coquette ; et si je m'engageais à fond : jalousie. Pour l'avoir complètement : mariage, — après qu'elle aura accordé à Bertie, à Johnny... et à Jean des Challettes les mêmes faveurs qu'à moi et peut-être [plusieurs mots effacés]. De toute façon, l'hiver entier à Hastings.

Hedvige. — Plutôt ; — mais trop d'amies et d'amis ; pas d'intimité possible ; ne voudrait pas quitter Paris et son milieu pour six mois ; terriblement pratique. En plus mondain, la femme de l'Indésirable (exactement la différence entre le XVI^e Arrondissement et Vaugirard). La grande épreuve : qu'elle consente à vivre six mois en Italie⁴. La ligne de ses épaules, ses [plusieurs mots effacés] la nuit ou [deux lignes effacées]. Pis-aller.

Attendre jusqu'après l'installation pour l'hiver en Italie ? Vedremo.

Dans tous les cas : faire passer l'enrichissement de la connaissance avant l'enrichissement de l'expérience et l'amitié avant « l'amour » ; et, en somme, en toutes choses, être digne de ma haute naissance. (Signé :). L. L.

O document bon à brûler ! (comme il le fut quelques heures après avoir été rédigé, au retour d'une promenade sur la jetée-casino de Saint-Leonards) ; monument d'orgueil insensé, d'enfance et de sottise, — à mourir de honte ou à éclater de rire. Pourtant, aussi, monument de bonne volonté, et plein de traits d'une louable naïveté. Ma haute naissance... Mon Dieu, qui m'avez fait poète, vous voyez mon cœur et comme je me débattais, et me débats encore, entre ma bassesse et le service de votre gloire. Considérez qu'un des plus grands parmi vos saints et des plus doux d'entre vos amis a osé dire à ses compagnons de plaisirs au milieu des désordres de sa jeunesse : « Vous ne savez donc pas qui je suis, et qu'un jour je serai honoré dans le monde entier ? » Et vous ne l'avez pas perdu, et vous avez permis qu'il vécût pour justifier cette prédiction insensée faite dans l'ivresse de son orgueil... Pardonnez-moi donc, éclairez-moi, et délivrez-moi du mal, afin qu'un jour j'apporte un peu de ce miel, que je dois faire, à ceux d'entre les hommes à qui vous avez promis la possession de la terre !... Oui, mais c'est par ce lamentable « Programme » que tout a commencé. Et c'est même surprenant de voir à quel point sa volonté a su commander aux événements, ou plutôt comme tout s'est arrangé pour que « l'expérience de la vie conjugale » eût lieu.

IX

Isabelle a été, pour ainsi dire, la première personne qu'il a vue à son retour d'Angleterre. Elle déjeunait, seule, à une table du petit restaurant où Lucas prenait depuis longtemps ses repas (« Ne rien changer à mon train de vie d'étudiant ») rue Gay-Lussac, à douze minutes de marche, exactement, de chez lui. Figure intéressante, nouvelle ; ce n'est pas une femme du Quartier ; les yeux bleus, ou plutôt gris-bleu au fond des grands cernes bleu-tendre ; un peu attristés aussi, mais francs, calmes, raisonnables ; quel beau teint, brillant, quelle blancheur... Le haut du visage encadré par les cheveux châains à reflets acajou, mais le chapeau les cache trop. Le garçon questionné : Il y a une quinzaine de jours qu'elle vient ; toujours seule ; plusieurs fois en fiacre ; le matin seulement ; doit dîner chez elle. Ne « cause » à personne. Et, d'un ton décourageant : Une personne sérieuse. — Et mieux que cela : une bourgeoise, une dame habituée à gouverner sa maison, à commander à ses domestiques, et qui s'attend à être respectée partout et en toute circonstance. Il n'y a qu'à voir sa tenue à table et sa façon d'entrer et de sortir et comment elle sait éviter les regards trop appuyés.

Il la montre à Jean des Challettes, rentré lui aussi de Hastings (c'est sa première année d'étudiant et de Paris, — et je ne suis pas satisfait de ma conduite à son égard : j'ai beau m'observer, je ne peux pas m'empêcher de lui faire sentir qu'il débarque et que je suis un vieil enfant du Quartier). Lucas n'a jamais pu trouver de sujet de conversation approprié à la tournure d'esprit de son cousin Jean, chas-

seur et connaisseur en chevaux et qui méprise les livres. « Femmes » est un sujet à sa portée, faute de mieux. Donc, cette femme, cette jolie inconnue. « Si blanche, avec son air de ne pas y toucher, de vouloir passer inaperçue, mais le soir dans sa chambre ça doit être un éblouissement. Modestie, dignité, jardin clos. Joues de pensionnaire, comment s'appelait votre couvent ? Ses cahiers n'avaient jamais de taches, et elle savait toujours ses leçons. Méthodique, sage, raisonnable en toutes ses voies. Une femme raisonnable qui s'applique à tracer bien droit la ligne de son existence ; on ne lui en contera pas ; capable de chasser un homme comme une mouche. Comme c'est aimable, une honnête femme, Jean. Vois celles des cafés : des sauvages ; les malheureux qui n'ont qu'elles... Et celle-ci est aussi femme qu'elles ; davantage même : plus secrètement et intimement femme. Le contraste : Madame en visite ou Madame faisant ses achats, et Madame au lit, humiliée et heureuse. Son anneau peut être celui de sa mère, je serais fâché qu'elle fût mariée, car elle doit être fidèle à son mari, ou alors ce serait un siège interminable ; bien moins facile qu'Hedvige, dont je t'ai parlé : plus de préjugés ; petite bourgeoise. Tiens, Jean, je n'en demanderais pas davantage : avoir cette femme chez moi, me consacrer à son bonheur, lui faire une vie douce et confortable, être très attentif à lui plaire : penser qu'elle m'attend à la maison et lui apporter tous les jours des fleurs ; l'aimer, la respecter. Il n'y aurait rien de romanesque, rien pour la vanité là-dedans : l'amour tout simple. Il se peut qu'elle soit mariée et abandonnée depuis peu de temps par un imbécile ; ce sont toujours ces femmes-là que les sots négligent et finissent par quitter, justement parce qu'elles sont honnêtes, aimantes et soumises, et que

les hommes vulgaires préfèrent, à défaut des grandes bourgeoisies libres et sans préjugés, les filles, qui leur donnent l'illusion du luxe et du vice. » Et cela finissait par des citations de Verlaine et de Baudelaire et même (sans nom d'auteur) de Lucas Letheil. Et Jean des Challettes, dans la droiture de son cœur d'illettré, se persuadait que son cousin était amoureux de cette femme, et il méditait des projets pleins d'audace et d'abnégation.

Comme Paris était morne et déprimant, dans ces semaines désaccordées de la rentrée... Sans les rendez-vous chez le notaire et chez le tuteur, et sans les scènes de violences verbales avec l'Indésirable, c'eût été le calme désespérant des anciennes rentrées, et cet aspect impitoyable que prenait alors la rue Soufflot quand on la remontait pour retourner au Collège après les vacances.

Oh, passer sur la rive droite... Il avait revu Hedvige. Elle habitait maintenant le Grand-Hôtel, avec des amis : un industriel (qui devait être l'homme le plus connu de France, puisqu'on voyait son nom sur tous les murs) et la femme de cette célébrité. Une partie de plaisir était projetée. Gustave Delarue, avec sa maîtresse et le mari de sa maîtresse, devait en être. Ce fut encore une de ces nuits bruyantes et tristes, de cabaret en cabaret, terminées aux Halles, dans le petit jour, la boue et les odeurs maraîchères. Au restaurant, tout à coup, un homme qui soupait près d'une belle femme se leva et se mit à hurler à la mort. Enfin il y eut la rentrée rue Berthollet, seul, la bouche sèche et les pieds douloureux. Il était mécontent de lui : il avait laissé voir son ennui, s'était attiré une remarque désagréable, avait boudé bêtement. Pourtant rien n'était perdu. C'était même une bonne occasion pour

écrire, demander pardon, faire l'aveu d'un grand amour. Il le comprit mais n'en fit rien.

Les Compagnons rentrés à Paris étaient en trop petit nombre pour qu'on pût reprendre les réunions du mardi. Du reste, si elles devaient être comme celles de l'année dernière... C'est vraiment curieux : les Compagnons qui, considérés un par un, étaient tous des gens très remarquables, pleins de talent, — plusieurs d'entre eux de futurs grands hommes, — devenaient, lorsqu'ils étaient réunis, complètement idiots. Cela se passait dans le salon réservé de ce petit café, à l'entresol, rue d'Alésia. Il y avait Lydia, qui présidait nue (elle disait qu'elle ne pouvait pas tolérer le contact des vêtements) ; quelle femme assommante, avec ses discours sur Platon (un de ses amants avait dû préparer une thèse sur Platon) et l'étalage doctrinaire de de ses vices. Et l'esprit des Compagnons... qui consistait surtout à téléphoner à des gens en vue des plaisanteries injurieuses, ou à répéter mille fois deux ou trois vers qu'ils trouvaient ridicules... Quel ennui...! Pourquoi ai-je jamais mis les pieds ...? Et si je restais, je serais moralement obligé d'y retourner... Non, pourquoi ? Ah oui, à cause de... J'aurais dû renoncer depuis longtemps à cette amitié.

Le ciel gardait son aspect campagnard, sa crudité des vacances, tandis que la ville s'assombrissait, prenait son air morose, frileux et pauvre de la semaine de Toussaint. Je flottais comme une bouée sans amarres ; j'attendais le courant qui m'emporterait et qui se formait déjà : les souvenirs de mon voyage de l'an dernier en Italie, et aussi cette grande force centrifuge : ma pension d'étudiant, quintuplée. Je vais m'abonner à la copie des cours de la Faculté. Florence ? Plutôt Naples que je ne connais pas.

Renouer avec Jeanne et l'emmener là-bas ? Elle n'est pas libre, a un autre amant. Il n'y a plus ici qu'une seule chose aimable, que j'ai plaisir à regarder : l'ange-berger crucifère debout sur la fine proue bleuâtre de la Sainte-Chapelle... Ange de Paris, fidèle, modeste, tourné vers l'Orient. Sans appareil, sans attitude éloquente, ange de tout l'Occident. Ange-gardien des Poètes français... J'ai envie de revoir cette personne de la rue Gay-Lussac ; voilà quatre jours que je prends mes repas à la Madeleine et que je suis infidèle à mon programme.

Surprise (pénible ? presque) : elle causait avec Jean assis à la table voisine de la sienne. Il me fait un signe que je ne comprends pas. Enfin elle s'en va, passe sans me regarder. (Il a travaillé pour lui ; m'a coupé l'herbe sous le pied. Non : après tout, je n'avais pas fait acte de prétendant.)

« Eh bien, tu vois, Lucas, j'ai obtenu la communication. Quelle vie as-tu faite tous ces jours-ci, lâcheur ? Et moi ici travaillant pour toi. Tu l'auras, si tu ne fais pas de gaffe. Ah ! ça a été difficile. Une femme froide ; non : méfiante, réservée ; n'aime pas mon genre, me trouve trop gai, peut-être mal élevé. — Alors, tu sais ?... — Presque tout : nom, prénom (pour ne pas te faire attendre : Isabelle) ; divorcée depuis 4 mois, à son profit : on lui a restitué sa dot et elle est revenue à Paris, où elle est née, pour monter une boutique, non, une espèce d'école de dentellières. Famille originaire du Nord ; s'était mariée en province, avec un fonctionnaire, à dix-huit ans, et elle en a vingt-trois ; a gardé quelques amis à Paris, un sculpteur et sa femme, d'autres... Un peu féministe : gagner sa vie, n'être pas une esclave turque. Aime la littérature ; je lui ai dit que tu étais poète et ça a paru l'intéresser ; a dit quelque

chose sur les gens terre-à-terre qui ne pensent qu'à l'argent. Une allusion au mari, sans doute. Mais n'a rien répondu quand je lui ai demandé, après t'avoir vanté, si elle consentirait à ce que je te présente...asse. Mais demain matin, viens assez tôt pour que nous ayons cette table et je te présenterai. Après, débrouille-toi. Ah ! elle sait aussi que tu comptes passer l'hiver en Italie : l'idée de ce voyage peut contribuer à la décider... Tu vas passer un examen d'amoureux. Et je ne pense pas que tu seras recalé. » Ah ! Jean François Henri Rozier des Challettes, du château des Challettes, commune de Lalizolle, par Ebreuil (Allier), le cousin rustique qui trouvait ridicules les vers de Mallarmé, — c'est vraiment gentil, ce qu'il a fait là, mais j'espère qu'une fois la présentation faite il disparaîtra.

X

L'importance prise par Isabelle à partir de ce moment-là. Attendre les heures où il peut la voir, songer aux moyens de lui plaire. Par moments la situation semble désespérée ; elle s'installera chez elle définitivement, ne viendra plus au restaurant, sera pour lui une inconnue. Elle lui vient si peu en aide. Et quelles maladresses il commet, dont il rougit quand il est seul ; et ce sérieux, cette gravité qui parfois tombe sur eux comme l'ennui ; mais c'est parce qu'ils attachent tant d'importance au fait d'être ensemble, à leurs paroles. Ils se sent de plus en plus engagé, et commence à voir qu'elle aussi s'engage. Réseau de paroles, de regards, de silences même, qui semble si fragile et qu'on ne peut plus rompre. Enfin nous

sommes d'accord : c'est de notre bonheur qu'il s'agit.

Bientôt elle devient Isée tout court. « Je voudrais n'avoir jamais été mariée et que vous n'ayez jamais connu de femme avant de m'avoir rencontrée ; que vous fussiez très timide, très pauvre d'affection... Le passé n'existe plus. » A toutes sortes de détails, de paroles, d'attitudes maladroites, et surtout à son silence, il voit bien l'importance que cet évènement a dans sa vie de femme : sa seconde nuit de noces. Une chose peut-être désirée secrètement, mais inattendue, scandaleuse et délicieuse : l'homme et la maison, le foyer, enfin retrouvés après les mois de lutte, de solitude sévère, de défensive. Une détente, un abandon complet. Elle quittera la pension de famille où elle avait une chambre, et pour ces quelques jours qui précéderont le départ pour Naples, elle viendra vivre rue Berthollet. Que penseront ses amis, le sculpteur et sa femme ? Non, ils sont sans préjugés, trouveront cela charmant. Isée rougit lorsqu'elle présente Lucas à son amie, qui lui sourit comme pour l'encourager et l'approuver. Isée chez moi. C'est sa première femme, en somme. Avec Jeanne c'étaient des rendez-vous furtifs qui ressemblaient à des visites, à des parades d'amour auxquelles l'un et l'autre se rendaient préparés. Elle arrivait chez lui toute préoccupée de ce qu'elle venait faire et de ce qu'elle ferait ensuite : ses courses, ses visites, un dîner qu'elle donnait ce soir. Le tutoiement décrété s'oubliait souvent, et le vous habituel revenait en des instants où il était bien déplacé. Pas de véritable intimité entre eux ; même avant de sortir de la chambre elle s'était reprise tout entière. Les apparences à garder, le protocole social, empiétaient sur leur intimité ; elle se prêtait, ne se donnait pas. Au contraire, avec Isée,

c'est sa femme, chez lui, la femme du maître de la maison ; et c'est l'air, le parfum de leur intimité, qui se répand dans tous leurs rapports quotidiens, donne un sens charmant à toutes leurs attitudes de gens vêtus pour sortir, de gens dans la rue. Je vous demande la permission d'ouvrir et de lire cette lettre. Je me lève quand vous entrez, et pour m'asseoir j'attends que vous soyez assise. Vous m'en dispenseriez, et personne ne nous voit. C'est le tutoiement qui est habituel, et le vous est comme un gentil masque qu'on met pour sortir, et qui tombe parfois et alors on sourit. L'amie, la camarade, la maîtresse, Madame l'écolière d'amour. Moi aussi je trouve en elle appui et réconfort, bien que je ne le lui dise pas. Car elle entre dans tous mes intérêts, s'inquiète si je tousse ou si j'ai la migraine, s'indigne et s'attriste parce que cette méchante petite revue m'a refusé mes trois sonnets « Hampton Court, triptyque » qu'elle avait tenu à taper elle-même sur ma Hammond toute neuve. Cette manie de vouloir contribuer à la dépense du ménage. « Mais non, au retour d'Italie, et quand l'Ecole Dentellière française sera en pleine prospérité, nous tiendrons chacun nos comptes ; en attendant, dès lundi, j'irai chercher ce manteau de fourrure qui vous a plu, même si vous ne voulez pas venir avec moi. » Il l'entraîne dans les magasins, revient seul commander et payer les objets qui lui ont plu et auxquels il a vu qu'elle renonçait à regret. Une partie de ce reliquat de vingt-cinq mille francs sur quoi il n'avait pas compté (et dont la provenance, malgré l'explication du notaire, lui semble obscure, ou providentielle) est employée à ces dépenses, qui ne sont pas des générosités mais d'humbles hommages à la beauté d'isée. « Je t'assure que ce chapeau est amou-

reux de tes cheveux ; que cette robe tombera en langueur et dépérira si tu lui refuses le bonheur de voiler la Personne Sacrée... » C'est si bon, tout cela, et surtout sa présence rue Berthollét parmi les objets familiers, qu'on retarde de dix jours, et encore de huit jours, le départ pour Naples. Ma femme, et toutes ces femmes pour la servir : les vendeuses empressées, les essayeuses agenouillées, et ces Panathénées en son honneur : le défilé des mannequins. (Avec Irène cela recommencerait sur une plus grande échelle). Et penser que dix-huit mois plus tôt, avant Jeanne, le jeune étudiant Lucas Letheil aurait pu désirer comme un grand bien et considérer comme une conquête flatteuse l'amour d'une de ces demoiselles. Il avait donc grâce à Dieu (et à Jean des Challettes) trouvé la femme qu'il lui fallait. Sa vie sentimentale était fixée : une affection sérieuse et tranquille, la vertu qui fait le bonheur.

Et cependant... Lorsqu'il songeait à l'avenir, à dans deux ans d'ici par exemple, il se voyait seul. Un jour, ayant eu affaire après déjeuner, il était sorti sans Isabelle, et il avait été surpris de ne pas la trouver à dire. Il avait même flâné avec plaisir... Il y a peut-être un peu de chagrin dans l'exclamation de Tibulle : « ... et in solis tu mihi turba locis »... Et tu remplis ma solitude comme une foule. Il y a pourtant des heures où on a plaisir à être seul. Alors on se retrouve, comme on retrouve un ami, et *ensemble*, on cherche en soi-même celle qu'on aime par-dessus tout : la vérité. En somme, jusqu'à présent l'expérience réussit assez bien. En quoi cela diffère-t-il, et va-t-il différer, de ce qu'aurait été un mariage avec une fille ou une nièce d'amis de la famille ? Elles ont leurs défauts, leurs vulgarités, chacune un ou deux mots qu'elles pro-

noncent mal ou qu'elles emploient dans un sens incorrect (mais c'est charmant ; ne pas corriger) ; je n'ai encore rien trouvé de cela chez Isabelle. Ah si, l'autre jour, et hier, ce mouvement de dépit, mais bien contenu, pour une petite contrariété ; aussi vite parti que venu. Sans doute parce qu'elle est dans ces jours... (j'ai vraiment des pensées d'homme marié ; voilà l'intimité). Nous nous aimons. Il est probable que nous nous montons un peu la tête : elle n'est pas la femme exceptionnelle dans des circonstances exceptionnelles, et l'idée que je n'aurai pas d'autre femme, que c'est définitif... j'accepte... provisoirement. Surtout, cela vient au bon moment ; assez tôt dans ma vie. J'aurai épuisé ma curiosité, j'en serai revenu, à une époque où mes camarades qui habitent chez leurs parents ou qui n'auront pas songé à tenter cette expérience en seront encore au désir à moitié satisfait, aux amours faciles, aux menues faveurs des jeunes filles ou à la vanité du tableau de chasse, — et mûrs pour la grande fredaine du mariage. Cela m'aura vieilli le caractère, peut-être : je considérerai avec indulgence leur agitation, leurs crises, leurs courses, leurs succès ; je leur donnerai des conseils de prudence, moi qui connaîtrai la vie et qui saurai de quel poids une femme peut peser sur les épaules d'un homme. Je ne me marierai pas, ou vieux (vers quarante ans), mais alors en toute connaissance de cause. J'ai autre chose à faire, de plus amusant, qu'à fonder une famille et qu'à élever des enfants. « J'aime mieux lire ! » comme dit Louis Lermière, qui du reste est non-conformiste (solution préconisée par les meilleurs esprits de l'Antiquité comme plus sage, plus pot-au-feu ; mais inutile pour qui a la vocation exclusivement féminine.) Mais dès à présent, et quelle que

soit la fin de l'expérience, je me sens déjà plus libre, plus calme, plus maître de cette cause de passion et d'erreur, plus capable de dominer et d'utiliser cette énergie. Enfin tout ce qu'il peut y avoir en moi de désir, d'affection et de tendresse est concentré dans ma femme et satisfait par elle. — Et ainsi je sortais de ces pensées, de cette retraite, pour reprendre mes amours avec Isée ; comme un conteur, qui après avoir jeté un regard vers la fenêtre, reprend son récit.

Ah ! de nouveau la mer. Nous serons bientôt à Salerne. J'aime ces beaux portiques blanchis à la chaux, cette rangée de fournaises, pleines de soleil, d'air pur et de bleu sans fond. Irène, Irène d'or dans ce décor de grande fresque, dans la lumière des dieux et de ton pays... Ah ! il est trop loin d'elle ! Il ne s'est pas encore « fait assez beau » pour être digne d'elle. Cette pensée vient sans cesse contrarier son amour. Je ne la mérite pas, je suis un grand collégien timide et mal appris. Et quels souvenirs ai-je, sur lesquels appuyer mon amour pour lui donner confiance ? Des regards ; le fait qu'elle semble m'accueillir avec un peu de plaisir quand je la rencontre chez Donna Clementina. Son beau sourire de remerciement le jour où elle est entrée tenant un œillet à la main et où j'ai dit : La Primavera de Botticelli. Surtout : « Venga con noi, Signor Letheil ! » le jour où tous les jeunes gens sont montés sur la terrasse du palais et où lui, timidité ? paresse ? restait avec les vieilles gens ; elle s'est retournée pour m'appeler, avec un joli ton de reproche et de prière : « Venga con noi, Signor Letheil ! » Et il est certain aussi que Donna Clementina lui a répété ce qu'il avait dit après lui avoir demandé (à Donna Clementina) qui était Irène : Comme elle est belle ! Mais oui, la bonne Clementina lui a fait la

commission. Et Irène, en restant à causer avec lui après leurs salutations, la semaine suivante, lui a montré qu'elle en accusait réception. Elle attendait la suite, et trouvait peut-être qu'elle tardait à venir. Mais tant qu'Isabelle serait là, il se sentirait gêné : supposer qu'Irène le rencontre avec Isabelle ! qu'elle apprenne l'existence de cette liaison ; qu'elle l'ait déjà vu dans la rue ou au théâtre avec Isabelle... Tant qu'Isabelle serait là, — et avec l'existence infernale qu'elle lui faisait par ses querelles continuelles, — rien ne serait possible ; rien ne marcherait...

Le train même semble sur le point de s'arrêter. On entre en gare de Salerne.

Salerno.

Senta ? Quanti minuti si ferma qui ? Bene. Grazie. J'ai le temps d'aller au buffet prendre un panier, et d'acheter un horaire. Il saute sur le quai.

XI

... Il lui semble qu'il fait ses premiers pas après une longue captivité. Ce n'est pas de la captivité dans le wagon qu'il s'agit ; mais de sa liaison malheureuse. Il a trouvé la vraie solution : se faire rappeler à Paris par Jean ; et Jean, qui l'a aidé à se donner ces liens, l'aidera à s'en défaire, une fois qu'ils seront tous trois réunis. Mais le sentiment de sa délivrance ne vient pas seulement du fait qu'il a trouvé ce moyen de rompre. Jusqu'au moment où il est descendu de son wagon il n'était pas sûr de vouloir rompre, et maintenant il y est tout à fait résolu. Elle s'en consolera peut-être

plus tôt qu'il ne croit. Elle réalisera son projet, restera à Paris ; ils pourront même demeurer bons amis, se revoir quelquefois, parler du passé. L'important est d'en finir au plus vite, de sortir de cet *ennui* intolérable. Car c'est comme une chose ennuyeuse que lui apparaît à présent sa liaison ; et cet ennui le fait se détacher complètement d'Isabelle. Il l'oublie déjà, comme un voyageur oublie une servante d'auberge, ou un chasseur une bergère. Ils ne sont plus l'un à l'autre, mais tout à fait étrangers. Il prévoit même qu'il aura beaucoup de sympathie pour elle quand elle ne sera plus sa maîtresse. Il lui sera toujours reconnaissant de l'avoir quitté, ou plutôt laissé libre.

C'est fait ; ce n'est plus qu'une question de temps. de jours, — de jours, Lucas ! Il était comme un homme enfermé dans un souterrain, et qui en cherchait la sortie, et qui se traînait dans l'obscurité ; parfois, désespéré et las, se couchant, renonçant à l'effort, essayant, puisqu'il avait des vivres pour longtemps, de s'accommoder de sa situation, — et puis, tout à coup, après une nouvelle marche faite sans grand espoir : la lumière du jour ! le scintillement de la mer, des allées et venues d'hommes et de femmes, une gare et ses bruits, la vie libre, variée, riche, vagabonde ! Sa vie retrouvée. Bonjour Lucas Letheil ; c'est bien toi ? oui, c'est bien moi. Sensation, — ou désir ? — d'être assis dans une jolie barque, sous la voile gonflée, au milieu de la baie toute bleue, regardant les rivages polychromes. Il est si content qu'il sifflote, en revenant du buffet. Et s'il manquait son train ? s'il le manquait exprès, pour rentrer à Naples. Il serait au palais Ristori à l'heure du déjeuner, pourrait dire à Isabelle qu'il était allé faire une excursion en mer (comme

il en avait fait une, déjà, après une nuit de querelle). Et tout de suite après le repas il écrirait à Jean. Ainsi elle n'aurait aucun soupçon, et il lui épargnerait le chagrin et l'inquiétude d'une plus longue attente. Mais rentrer au Vomero, parler à Isabelle, être près d'elle, tout cela lui semble à présent tellement ennuyeux : un devoir assommant à remplir, un de ces pensums que nous inflige la vie... Il faut qu'il goûte immédiatement à sa liberté reconquise, qu'il en avale une grande gorgée, qu'il se baigne en elle, s'en pénètre, en reprenne l'habitude, qu'il s'en fasse comme une forteresse d'où il ne sortira que pour aller rapidement remplir les formalités nécessaires à la conclusion de cette vieille affaire sans intérêt ; comme on se lève pour fermer une porte qu'un serviteur distrait a laissée ouverte. Il pourrait envoyer d'ici un long télégramme à Jean ? Non, il n'a pas le temps. Eh bien, rentrer à Naples. Il s'attarde devant le kiosque des livres, comme s'il voulait favoriser le hasard qui pourrait lui faire manquer son train. D'Annunzio. D'Annunzio. Serao, Serao, Serao. C'était elle, Mathilde Serao, la grosse dame brune assise dans la librairie de la Piazza Plebiscito, l'autre jour. Si je rentrais à Naples, je pourrais aller m'excuser chez Donna Clementina. Oh, en expédiant un télégramme de Tarente, disant que j'ai été appelé pour affaire ou par un ami, cela ira encore mieux, expliquera mieux mon absence, hier soir. D'Annunzio, Serao. Une fois Salerne dépassé, les trains remontant vers Naples que je pourrais rencontrer aux autres stations ne me ramèneraient au Vomero qu'à la nuit tombante. Il faut me décider. J'aime ces éditions de chez Laterza. Aller à Bari ? Oui, après ; une fois les affaires réglées, au retour de Paris. Pronti ! Il faut me décider. C'est singulier : dans tout

cela je n'ai pas songé une seule fois à Irène ; dans cette jubilation de ma liberté retrouvée. Partenza !

XII

Ouf ! juste à temps. C'est bien mon compartiment ? Oui. Ces journaux qui seraient allés sans moi jusqu'à Brindisi. Adieu à la mer Tyrrhénienne.

Qu'est-ce donc qui l'a décidé pour Tarente au dernier moment ? Ce n'est assurément pas la considération qu'en retournant à Naples il perdait une grande partie du prix de son billet pour Tarente. C'est le désir de goûter à sa liberté, d'abord ; et Naples est la ville où il vient de faire son temps de prison. Mais il y a autre chose. Maintenant qu'il est en pleine convalescence, l'étude des différentes phases de sa maladie le tente, et ce serait l'emploi immédiat qu'il allait faire de sa liberté, qui était aussi sa solitude, retrouvée. Dès le départ de Naples il avait commencé à s'en occuper, et c'était même cela, plutôt que l'air de l'illustre et médicale Salerne, qui avait hâté sa guérison. Il avait fait, en gros, le compte des impressions que sa liaison lui avait fournies, additionnant d'abord les plus agréables, et cependant, à parcourir d'un regard l'interminable colonne des impressions pénibles, le résultat avait été : ennui. Il se doutait bien qu'il arriverait à un résultat de ce genre ; dès la seconde querelle il l'aurait deviné ; mais il n'y a rien de tel que les mathématiques pour débrouiller la vérité.

A présent, le Conseil n'est plus le Tribunal chargé d'instruire et de juger le procès. Le procès est terminé et la liaison l'a perdu, et il ne reste plus qu'à exécuter la

sentence. Désormais le rôle du Conseil intérieur va consister à examiner la liaison comme un objet curieux et instructif, comme le botaniste examine une fleur ou l'entomologiste un insecte.

Où en était-il donc du rouleau des souvenirs quand les fenêtres du wagon sont devenues des fenêtres sur le golfe de Salerne ? Ah : il allait revoir la première « crise », rue Berthollet, deux jours avant le départ. Une querelle à fond, pendant laquelle ils avaient rompu définitivement deux ou trois fois. La partie discussion avait duré trois heures ; la partie désespoir deux, et la réconciliation toute la nuit (un record). A propos de quoi ? J'ai complètement oublié.

Lorsque nous avons essayé, plus tard, de déterminer les causes de ce qu'elle-même appelle « ses crises », elle m'a donné plusieurs excuses. « Je suis flamande, moi, c'est ce climat qui m'énerve. » Admettons que cela soit pour quelque chose dans la fréquence des crises ; mais ce n'est pas leur cause ; cela n'explique pas la première de toutes, à Paris. Même réponse à faire aux autres explications qu'elle donnait ou que je lui proposais.

Elle dit encore : nos caractères, trop différents. Et c'est vrai que, me plaçant moi-même si haut, si loin au-delà de son horizon, nous ne pouvons pas avoir la même vue des choses... Le jour où elle m'a surpris en s'écriant : «... Ton sale orgueil, ta manie des grandeurs que tu crois cacher si bien !... » Elle venait de lire cette étude biographique sur Baudelaire, et elle a fini par : « Tu es un égoïste et un raté vaniteux du genre de Baudelaire ! » N'a pas compris pourquoi, après ça, je l'embrassais avec tant d'effusion... (Qui sait si jamais les bourgeois connaîtront Baudelaire ?

Dans dix ans ? Dans vingt ans ? 1913 ? 1923 ? Je serais content que Faguet et Brunetière pussent voir ça...) Et c'est vrai que bien souvent, voyant la violence de ses colères et l'impossibilité où elle est d'aimer ce que j'aime, je ne peux pas m'empêcher de sentir en elle — non pas avec mépris, mais avec ennui, — mon inférieure sociale : la petite bourgeoise. Aussi loin de moi, sous les apparences qui semblent faire de nous des égaux, que le serait une femme du peuple ; aussi...inexistante (et ce serait très bien : un animal à caresser : « Sois charmante et tais-toi... », mais il y a les crises). J'ai l'impression de l'avoir trompée sur ma véritable qualité, de m'être donné pour qui je n'étais pas, comme quand, auprès de certains compagnons, je jouais, je ne sais pourquoi, — par vanité encore, — un rôle d'étudiant pauvre et d'enfant du peuple, m'inventant même un oncle sabotier de village. J'ai des tas de « prétentions » qu'elle n'a pas, qu'elle désapprouve, — puritaine, au fond, comme toutes les petites gens. Ma discipline naturelle l'irrite : « Capable de te laisser mourir de faim parce que la nappe a une tache. » Oui, quoi : un aristo. Mais je vais l'être bien davantage ! Il n'y a pas de limite à la noblesse ! C'est cette idée là : qu'il n'y a pas de limite à la noblesse, qui fait tout l'intérêt de la vie, et qui finira par lancer la semence de l'homme jusqu'aux mondes inhabités.

Elle se réjouissait de ses crises : contente de voir qu'elles m'humiliaient, qu'elles mêlaient à ma vie une bassesse que je reniais de toutes mes forces. C'était la revanche de la bourgeoisie, la révolution contre l'antique et sainte Monarchie dont elle me sait le courtisan.

Les différentes crises pourraient porter des noms choisis

d'après leur cause ou leur prétexte. La seconde fut celle de l'Horaire. Depuis Bardonnèche nous nous tutoyions. Parce que nous étions à l'étranger et qu'elle y tenait. « Tu l'as laissé sur la table du buffet de Turin. — Non, je te l'ai donné et tu l'as mis dans ton petit sac. — Tu l'as laissé sur la table. — Donne-moi ton sac, je le trouverai. » Il y avait deux autres voyageurs dans le compartiment : un jeune ménage d'Italiens. Ça continue. Non. Si. A la fin elle se lève, ouvre son sac, trouve l'horaire et le jette avec violence sur le tapis du wagon. « Isée qu'as-tu ? Tu ne te sens pas bien ? » (C'était pour maquiller la scène). Il lui prend la main qu'il sent si frémissante, et il lui voit une figure si bouleversée (hideuse) qu'il préfère ne pas insister. Silence complet jusqu'à l'arrivée à Gênes. Ensuite il se comporte comme avec un ami à qui il vient d'arriver, en notre présence, quelque petite mésaventure ridicule : en éloigne leurs paroles, fait comme s'il avait oublié. Au coucher, le baiser et les excuses : le long voyage, etc... Belle réconciliation : oh, la grande humiliation et pénitence de ma Dame dans Gênes-la-Superbe. Mais à Rome où on s'arrête deux jours, nouvelle scène (à propos de quoi ?) Ils venaient de la poste ; au coin du trottoir, devant l'Aragno, Madame quitte brusquement son bras, traverse la rue, monte seule dans une voiture, et se fait reconduire à l'hôtel. Crise plus longue que celle de l'Horaire, parce qu'ils voulurent en faire le commentaire, et que cela fit naître un nouvel orage. Au lieu de me retenir, tu prends plaisir à m'irriter. Mais non ; mais si. A Naples, à l'hôtel, avant l'installation. Le jeune couple correct, Monsieur en noir, Madame en robe basse, à la salle à manger. Quelques mots à mi-voix, et Madame se lève, sort, se contenant

Juste ; mais les gens qui auraient regardé sa figure auraient compris. Au bout de cinq minutes, il faut bien qu'il se lève et la suive. Trouve la porte de leur chambre fermée. Il faut parlementer, menacer de faire ouvrir par le directeur. Y a-t-il beaucoup de voyages de noces qui se font dans ces conditions-là ? Non ; mais on en voit. Il se rappelle en avoir vu un l'an dernier à Florence.

Il y a eu la querelle de l'excursion à Caserte. Dans le train elle sanglotait encore. Après l'installation au Vomero, première querelle, au sujet des querelles. « Dis-moi franchement : veux-tu rentrer à Paris ? — Non, non et non. — Que désires-tu ? — Rien. — Veux-tu que nous cessions de voir ces femmes des autres locataires qui sont venues te saluer, et qui t'ont fait mille politesses ; mais si elles te déplaisent... — Non ; je les trouve charmantes. — Alors ? pourquoi ces crises ? — Dis tout de suite que je suis folle. — Mais toi-même... Il ne s'agit pas de folie, mais d'un défaut de ton caractère, qui a dû être une des causes de ton divorce. » Après cela, naturellement, une tempête, qui dure encore au moment où ils devraient aller occuper leurs fauteuils à l'Opéra. On s'habille cependant, mais cela finit par une robe déchirée et par une course de Monsieur, à pied et en habit, de la via Salvatore Rosa au fond de la via Scarlatti, pour appeler un médecin auprès de Madame qui vient d'essayer de s'ouvrir les veines.

Pendant huit jours elle portera un pansement, caché sous un ruban de velours noir, autour du poignet gauche ; et pendant plus de quinze jours le nom du théâtre San Carlo lui-même sera imprononçable, à cause du souvenir qu'il rappelle.

Et la deuxième, et la troisième, et la cinquième querelle

depuis l'installation. A propos de rien et à propos de tout. Sortant d'un théâtre, on va prendre des rafraîchissements à la terrasse d'un café de la grande Galerie. Le garçon est français ou parle français. Nous allons partir. « Garçon ! (C'est pour payer, et il désigne d'un regard les verres vides). Ces boissons ». Quelques minutes après, allant prendre le funiculaire du Toledo : « Tu as dit les boissons. — Oui, les choses qu'on boit. — On dit : les consommations. — Le garçon le dit ; c'est un des mots de son métier. Mais je ne suis ni garçon, ni patron de café, et je dis les boissons. — Mais le garçon, qui ne sait pas que tu l'as fait exprès, a dû te prendre pour un campagnard. — Ma chère amie, l'opinion du garçon m'est absolument indifférente, tandis qu'il ne m'est pas indifférent d'employer un mot vulgaire là où je peux me servir d'un mot correct. — Alors, j'ai parlé en faveur d'un mot vulgaire ; donc je suis vulgaire. Dis tout de suite que tu as honte de moi... » Il n'est pas assez sur ses gardes. Il aurait dû répondre, quoi ? Par exemple, qu'il s'était cru encore en Angleterre, et que l'équivalent français du mot « drinks » lui était tout naturellement venu. Et lui demander si elle ne trouvait pas qu'en effet le vieux mot « boisson » est plus élégant, moins « français d'exportation » que « consommation ». De même qu'il convient de demander « du café » et non pas « un café » et pour cela braver le mépris du garçon. En disant cela il aurait probablement évité « la querelle de boisson » ; mais une autre aurait surgi, pour quelque autre motif, un quart d'heure plus tard.

XIII

Il n'y avait rien à faire. Il y a des hommes qui épousent une petite pensionnaire timide et la voient se transformer en une furie. Il est question de cela dans la Satire sur les Femmes ; et Boileau a très bien saisi le ridicule de la femme querelleuse et dominatrice : la « fontange altière » et la « bourgeoise sauvage ». Les nièces et les filles des amis de la famille que Lucas aurait pu sagement épouser, devaient avoir elles aussi leurs défauts : leur éducation n'avait pas été différente de celle d'Isabelle. Il avait même, depuis longtemps, deviné quels pouvaient être ces défauts, et ce qu'ils deviendraient dans le mariage. En somme, avec Isabelle, j'ai épousé (provisoirement, par bonheur), la Colère, le péché capital nommé la Colère. J'aurais pu tomber sur l'Avarice ou la Gourmandise, ou sur la Pédanterie (qui devrait bien être considérée elle aussi comme un péché capital). Je crois que j'aurais préféré la Luxure, à condition qu'elle fût stérile.

Il comprenait maintenant ce qui s'était passé. Quand il avait connu Isabelle, elle était sur la défensive, repliée sur elle-même, contrainte, se surveillant, ayant rapetissé son cœur. Un peu dans la situation de la fille à marier qui se sent vieillir et lutte avec énergie, et se concentre pour l'assaut final au mari.

Elle était seule, sans l'aide ni la société de l'homme, après quatre ans de mariage. Quel changement... C'en était assez pour réprimer son penchant à la colère, le transformer en cette gravité, en cette fermeté, que Jean des Challettes et lui avaient remarquée. Et puis, une fois la

sécurité retrouvée, le naturel avait repris le dessus. Elle l'avait combattu, se rappelant sans doute le rôle joué par ses colères dans la destruction de son premier ménage. Mais elle avait fini par céder ; l'indulgence même, la tendresse, et la déférence qu'elle rencontrait chez un amant l'engageaient à céder, à ne plus se surveiller, à devenir, peut-être, encore plus insupportable qu'elle l'avait jamais été.

Les « crises » devenaient plus fréquentes et plus violentes. Pendant les premières semaines on aurait pu croire qu'elles étaient pour elles un plaisir qu'elle distinguait mal du plaisir des réconciliations ; un besoin d'énervement, de violence, de larmes avant les caresses ; comme s'il lui eût fallu être ivre de colère, de remords et de honte, hoquetante de rage, sanglotante, brisée de fureur, pour s'abandonner à fond, pour vaincre certaines répugnances, peut-être, qu'elle désirait vaincre. On ne sait pas : la femme est mystérieuse et adorable dans toutes celles de ses voies qui mènent à la volupté. Mais maintenant les crises étaient devenues une habitude ; elles communiquaient entre elles par une espèce d'agressivité permanente du ton, comme celle qu'on remarque dans les rapports quotidiens de certains vieux époux, qui, même en public, et pour se dire les choses les moins personnelles, prennent un ton de fâcherie... Cette voix, qui finissait par lui rappeler celles de toutes les personnes dont les observations, les conseils et les réprimandes avaient attristé son enfance... La maîtresse devenue gouvernante grondeuse. Oh ! pouvoir pousser la culture de soi-même et le raffinement jusqu'à la simplicité essentielle, comme ce bel-esprit à qui une dame disait : Le Paradis, pour vous : du pain du vin du fromage et la première venue.

Battipaglia. Capostazione. Lampisteria.

Ah, Battipaglia... O God ! j'espère qu'il ne viendra à personne l'idée de monter dans mon compartiment. Dix heures quinze. Le nom est joli : on imagine les bœufs accouplés, les yeux bandés, tournant sur l'aire. Dernière ville de l'heureuse Campanie, probablement ; aux confins des pays sombres, pauvres et tourmentés : Calabre et Basilicate, où nous allons entrer. J'aurais préféré le voyage de Sicile : m'aurait distrait davantage de mes pensées, aurait été d'un meilleur rendement... La Grande-Grèce. Ce qui, pour eux, était ce que l'Amérique est pour nous ? Et ceci, le nord intérieur, leur Canada ? Non, l'analogie ne tient pas : Marseille. C'était un monde maritime et côtier. Le train, noir et fumant dans ce paysage : comme la machine à battre toute la paille, le grand battipaglia, de la Campanie ; une chose sombre et bruyante du Nord, une machine de Manchester au milieu des Géorgiques de Virgile. Déprimant contraste... Oh ! la ville, oh ! Naples, et les fleurs dans les rues, et le voile bleu de la mer sur les degrés de marbre...

XIV

C'est le voyage de Brindes que je vais faire. Non, pas de littérature : trop décanté. Plutôt la matière-première, le courant bourbeux de la vie. J'y étais ; je m'y vautrais avec les querelles. Non, assez. Mais noter l'atroce impression : la femme qui se ridiculisait et se dégradait à mes yeux ; le déserteur qui arrache ses galons, comme elle arrachait et piétinait ses bijoux. Il y a des pervers et des impuissants

qui doivent apprécier... Pas moi. Si dégoûté, si retiré d'elle, que parfois j'aurais pu rire du spectacle, songeant : quel encombrant et ridicule instrument de plaisir.

Plutôt, revoir les progrès de mon détachement jusqu'à la guérison. Ma liberté limitée, même s'il n'y avait pas eu les crises. Finies, les courses de mon premier séjour : les longues flâneries à pied, les repas pris dans les petites trattorie, les visites aux quartiers populaires. Elle ne consent pas à se déguiser, à quitter son uniforme pour m'accompagner. Il faut vivre en touristes jusqu'à l'arrivée à Naples.

Triste mot : touristes. Les étrangers, séparés de la vie du pays par la couche atmosphérique qu'ils transportent avec eux : habitudes, intérêts, bavardages de leur ville, jargon de leur secte, l'importance qu'ils attachent ingénûment aux personnages de leur ville... Un peu endimanchés, un peu « sauvages », même les plus élégants. Ce que m'a dit ce directeur de grands hôtels : Les gens dont on voit tout de suite qu'ils sont de Londres ou de Paris : clients de seconde catégorie. Ma femme de ménage, scandalisée pour m'avoir entendu dire que Londres et New-York ont un plus grand nombre d'habitants. Graziella, napolitaine jusqu'au bout des ongles : nous méprise parce que nous sommes parisiens : moins fins, moins civilisés que les subtils enfants de l'antique Parthénopée. On retrouve un peu de ça (traces) chez le touriste... Voltaire à un ami : Vous qui avez une tête de tout pays... Heureux homme, fibre vagabond couchant partout, buvant à toutes les fontaines, citadin de toutes les plus belles cités, qui forment dans son habitude une seule grande ville, la Capitale du Monde, dont il est le bourgeois paisible et le flâneur anonyme. Pour lui, au bout de l'avenue de la Grande-Armée il y a Oxford street.

et Holborn, d'où se détache le Corso de Rome avec un embranchement qui est la Chiaja, coupée à angles droits par la rue Saint-Lazare qui aboutit à la place du Dôme de Milan et après Auteuil la pente s'accroît et Gênes et Naples et Brighton dégringolent vers la mer ; et ces quartiers que nous n'avons pas encore vus : Madrid, Vienne... La rue Lhomond mène au tranquille quartier de Pise. Notre ville ; et ce n'est pas la fontaine du Trocadero qui pourrait remplacer pour nous l'Acqua Vergine ; il nous faut notre ville entière, telle qu'elle est.

Autre aspect du détachement graduel, indépendant des crises : les progrès de l'insensibilité physique. Gêne croissante du sommeil à deux. La volupté se limite de plus en plus aux instants où elle est le but qu'on se propose. Pour lutter, on cherche à l'approfondir, à la compliquer. Ton mari t'a laissée bien ignorante. Il s'agit de faire d'une épouse une maîtresse. Il appelait cela te respecter, sans doute. Profanation complète, à présent. J'aurai fait ton éducation, tu ne m'oublieras pas. Mrs. W., avec admiration : « O those Continental women, the things they expect of their men !... » O dear ! Et malgré tout, ce n'est plus la volupté de tous les instants, comme autrefois, même par la vue, ou la sentir marcher près de toi.

Ainsi, lorsque la main, errant légèrement sur le Grand-Trésor caché dans la nuit et sous des voiles, rencontre le bien fragile et sans prix d'un sein nu. Délicieuse étude : la douceur, la chaleur, le poids, la vie généreuse, innocente et désarmée. Toute l'attention dont l'esprit est capable se concentre dans cette bienheureuse main. Oh, qu'elle soit très attentive et que, sans bouger de toute la nuit, maintenant que nous allons dormir, elle se pénètre, pour ne plus

l'oublier, de la vérité qu'elle tient ! Et, voici que peu à peu, au lieu d'étudier elle s'habitue, perd conscience du contact, se trouve aussi seule que si elle était vide. Encore un peu et j'aurais « des fourmis » dans la main.

C'est ainsi qu'on prend l'habitude de se relever et d'aller dans le salottino lire Thomas De Quincey jusqu'à ce que le braciére, s'éteignant, nous renvoie à la chaleur du lit conjugal..

Eboli.

C'est ainsi qu'on a plaisir à sortir le matin et parfois jusqu'à l'heure du repas : on est blasé sur le spectacle du lever et de la toilette de Madame ; et du reste nous la gênions. On va à Piedigrotta, où elle ne consentirait pas à nous suivre. On retourne à l'hôtel pour se faire couper les ongles par la trop élégante manucure : une grande et belle Romaine au teint mat, au décolleté généreux. « E la Signora, come sta ? » (En me voyant elle pense à ma femme. Elle connaît ses mains ; l'a vue une fois en robe du soir ; a vu les bras et les épaules de ma femme. Aura-t-elle pensé « Com' è bianca questa Signora Francese... » A peut-être envié sa blancheur.) Peuvent-elles être absolument insensibles à la beauté les unes des autres ? Quand j'étais enfant je croyais que les petites filles s'entr'aimaient ; cela me paraissait naturel, normal, et j'étais jaloux. Elle sait que je suis l'homme de cette femme, que j'ai choisi cette femme entre beaucoup d'autres (croit qu'elle est ma femme légitime) se dit que je suis habitué à cette blancheur, pense peut-être au contraste qu'elle ferait avec ma femme, elle si brune... — « Ohimè ! oggi sono arrabbiata !... » Veut-elle nous faire des confidences ? Nous n'y tenons pas.

Nous lui disons donc que nous, au contraire, nous sommes content, du moins en ce moment où nos mains sont l'objet des soins d'une personne ainsi sympathique. Nous avons fait exprès de chercher nos mots, pour donner à notre modeste madrigal la valeur du compliment fait par l'étranger qui ne sait pas bien s'exprimer. Sourire et petit éternuement approbateur : Grazie. Voici nos mains unies ; voici mon pouce porté en triomphe sur le dos de votre main. (Elle les a un peu grandes ; Isabelle m'a rendu difficile.) Vais-je essayer... ? Et tout à coup, clic, une toute petite rognure d'ongle lancée par les ciseaux va toucher la gorge où nos regards se plaisaient à deviner ce beau réseau bleuâtre... (ton Sang, suivi de la Lépreuse), et aussitôt — clic — c'est fini : nous ne pouvons plus voir en elle que la manucure du Quisisana Palace Hotel. Qu'elle porte une blouse, un sarrau, mais qu'elle s'arrange pour que la beauté et l'intimité de la femme, en elle, n'aient rien à voir avec son métier. On dira que nous sommes bien difficile ; mais c'est que, si nous sommes repu de scènes de ménage et de tempêtes domestiques, nous sommes aussi repu

Persano

d'amour. Onze heures moins dix. On va s'arrêter partout maintenant. La ligne monte. Il n'y a plus que de petites gares jusqu'à Potenza ; pas de voyageurs de première. Et les monts de la Lucanie en vue. Des arrêts de trois secondes ; le temps de dire pronti et partenza. — Oui, repu d'amour, malgré l'insensibilité croissante. Et c'est cela qui retarde la rupture, qui nous fait espérer, contre toute espérance, que la dernière crise sera vraiment la dernière. Nous sommes

fidèle, aussi. Voici une bien jolie femme ; sans doute, mais nous avons mieux, ou aussi bien, à la maison. Des Challettes, lui, court toujours ; il a une liste de formules d'abordage, pour la rue, le théâtre, la plate-forme du tramway... ; a des cartes de visites, avec cette anticipation : « Avocat à la Cour », qu'il glisse, pliées en quatre dans les mains des jeunes filles et des jeunes femmes accompagnées. J'ai fait ça, autrefois, par esprit d'imitation, quand je sortais avec... Chose... de Louis-le-Grand. Nous avions l'air de deux agents matrimoniaux, de deux délégués à l'amour. Les premiers venus offrant leurs services aux premières venues. Quelle fatigue ! Quel ennui !... Pourtant si on m'avait demandé ce que je cherchais pendant mes promenades du matin dans Naples, une fois le contact bien établi avec les aspects intimes de la ville, j'aurais — paresse, peur de paraître compliqué — répondu : des femmes.

Quel moraliste a dit : Dans la société tout me rapetisse ; dans la solitude tout me grandit ? Faux. Il lui semble qu'il en est ainsi, mais c'est parce que dans la solitude il n'y a personne pour rabattre l'impudent caquet de sa vanité. Oh, j'ai trouvé des femmes : on n'a qu'à sortir pour qu'elles viennent sur vous comme les vagues sur la poitrine d'un nageur. A la sortie des ateliers, un chœur de petites mains s'est botsculé pour me jeter dans les bras, en riant, celle que j'avais regardée ; une grande ouvrière effrontée m'a touché la main ; j'ai surpris « l'impression favorable » dans les yeux de plusieurs bourgeoises ; et les choses qu'on entend : la ragazzaccia qui dit très haut à sa petite amie, en passant près du signore : Moi j'ai onze ans, et je les ai depuis trois mois ; et l'énorme stock d'innocence

défraîchie que les ruffians vendent au détail sous la Galerie, — moyen rapide et économique de connaître et d'étudier la peau du pays, « comme un peintre loue des modèles ». Mais ce n'est rien de tout cela que je cherche. Ce dont j'ai besoin, ce qui guérira mon malaise, c'est la douceur de la *conversation* féminine. Chez moi les conversations finissent trop souvent trop mal. Oh, *l'amie*. la voix de

Contursi.

l'amie ; sa correction qui jamais ne blesse, ses encouragements, ces vues justes et profondes qu'elle a, ces intuitions merveilleuses, l'expression de sa bonne opinion qui nous renvoie, plein de joie, au travail abandonné par désespoir ; l'absence de toute pédanterie, un goût de la vérité pareil au nôtre, sa gaîté, son courage, et derrière tout cela, comme un horizon délicieux, sa beauté et la femme qu'elle est. Et c'est peut-être dans la conversation qu'elles se donnent le plus complètement et le mieux : Isabelle, depuis que nous ne nous confessons plus l'un à l'autre, depuis que nous évitons même d'échanger et de discuter nos impressions par crainte d'une querelle, semble être moins à moi, comme si elle s'était retirée : l'oiseau redevenu farouche qui ne vient plus manger dans ma main, qui ne se laisse plus saisir... Je suis bien seul.

Oh, il avait oublié : sauvé ! La lettre de recommandation que son tuteur lui avait donnée pour cette dame napolitaine.

XV

Pourvu qu'il ne l'ait pas perdue, qu'elle ne se soit pas chiffonnée dans ses bagages... Non, elle doit être dans le

tome VIII du Thomas De Quincey. Il est trop tard pour que je puisse m'en servir ? Mais non, je dirai que je me suis attardé en route. Et si cette dame a lu nos noms (M. et M^{me} Letheil !) dans ce journal qui donne la liste des arrivées aux hôtels ? Comment s'en souviendrait-elle ? Il n'y a aucune crainte à avoir. L'important, c'est d'en parler le moins possible à Isabelle, et surtout qu'elle ne sache pas l'adresse de cette dame. Donna Clementina dei... ? Je regarderai.

Il a écrit presque en cachette, comme s'il s'agissait de tromper sa femme. Et le matin de sa première visite il cache son impatience sous une série de jugements téméraires (ses craintes exagérées) et sous un grand étalage d'ennui : des amis de mon tuteur ; de vieilles gens ; des fossiles napolitains, sans intérêt ; je vais revenir malade d'ennui.

Accueil aimable de la « vieille » dame, — vieille pour lui : quarante-six ou sept ans. Beaucoup de monde dans trois grands salons. Il ne s'était pas tout à fait préparé à ça : tout l'armorial des Deux-Sicules. Ou du moins une bonne partie. Doute : suis-je tombé parmi une élite ou dans une coterie ? Plutôt coterie, je le crains. Des spécialistes de certain bon ton ou de certaines bonnes manières, qui vont examiner les siennes et voir qu'il n'est même pas un amateur. — Des gens assez pédants pour trouver, par exemple, qu'il est ridicule d'habiter rue Berthollet. Me défendre ; les observer impitoyablement ; leurs gaffes, leurs traits de vulgarité ; comme dans les autres salons où je suis allé avec mon tuteur et Gustave Delarue. C'est étonnant tout ce qu'on remarque de mauvaise éducation chez ces professionnels du monde. Et les moments où ça

tourne à la conversation de boutiquiers, et où on entend, par exemple : Il a quatre-vingt mille francs de rentes et trois millions d' « espérances », dit sans ironie... Donna Clementina me plaît. Rechercher son amitié. Serait-ce l'amie? ..

Et puis : il aperçoit Irène... Tout faire pour être invité de nouveau et revenir souvent. C'est alors

Sicignano

qu'il a dit à Donna Clementina : Qui est cette jeune fille ? Il me semble l'avoir déjà vue à Paris?... et qu'il ajoute, après avoir entendu le nom (Andréadès) : Comme elle est belle ! si spontanément et avec tant de *désintéressement* que Donna Clementina sourit.

(Il a bien fait de le dire à ce moment là : à la seconde visite il n'aurait plus osé ; à la seconde visite, c'était déjà « le secret »).

Je reviendrai. J'espère qu'il y aura moins de monde et qu'elle y sera. Je voudrais savoir son prénom. Une Grecque ; Italienne aussi par sa mère ; et élevée à Paris. Les trois grandes civilisations réunies en une même personne. Aussi, quel aboutissement, quelle floraison...

Elle est inaccessible. Peut-être fiancée. Est ici avec son oncle et sa tante, passent tous les ans deux mois à Naples. L'oncle et le père banquiers. Trop riche pour moi, probablement ; même si elle consentait (impossible !) les parents ne voudraient pas. Je n'ai même pas un million complet, et ces gens-là en jouent plusieurs par an.

Tant pis. Même sans espoir, c'est bon de savoir qu'elle existe, de constater qu'elle existe, de la voir, de l'entendre. Elle lui a dit, ou plutôt elle a dit à Donna Clementina,

après la présentation, et en le regardant : Non, je ne me rappelle pas... (Heureusement, il avait préparé le nom des gens chez qui il croyait l'avoir vue). Elle a peut-être deviné ma petite ruse, y a peut-être vu une marque de l'intérêt qu'elle m'inspire... Mais non, elle n'a pas fait attention à moi. Mais c'est un beau souvenir à ramener au Vomero : ses yeux, le son de sa voix, ce teint pur, un peu doré. Il y songera quand la colère rendra Isabelle affreuse ; en pensée il s'élèvera vers elle quand

Bella Muro

— Oh, bella ! Félicitations ; c'est un rien. Non, ce sont deux villages, Bella et Muro, cachés dans ces montagnes, et n'ayant pour tout moyen de communication avec le reste du monde que cette petite gare ; quel pays, — quand une nouvelle crise le replongera dans la honte et les remords de s'être acoquiné ainsi. Au-dessus des misères de son faux ménage, il aura sa Dame, dont la pensée le soutiendra, l'exaltera, et finira peut-être par lui donner le courage de rompre, de se libérer.

Ma Dame... ô sentimental incorrigible, maniaque de passion et de chevalerie ; il faut toujours que tu aies une idole qui représente pour toi la Femme, comme un dévot a besoin de porter sur lui l'image de son Saint ou de sa Vierge protectrice ! Même après ce qui vient de t'arriver avec la Femme sous l'apparence — trop réelle — de la fausse Madame Letheil...

XVI

Il retourne chez Donna Clementina chercher des souvenirs de regards, d'attitudes, de paroles. Irène en moi ; l'image d'Irène en moi. Tous les jeunes gens lui font plus ou moins la cour (elle doit être affreusement riche : car elle est trop exceptionnelle pour plaire ainsi à tout le monde : elle ne devrait plaire qu'à moi), mais elle les tient tous à distance, ne favorise personne ; favoriserait plutôt, — pour autant que les regards d'une vierge sage expriment sa pensée, — cet amoureux timide et extasié qui pense si petitement de lui-même qu'il craint que sa vue ne soit pour elle un déplaisir, qui souhaiterait presque n'être pas aperçu d'elle : M. Lucas Letheil... Non, c'est une illusion. Ou bien elle croit qu'il ne fait pas attention à elle, désirerait qu'il fut plus empressé : en somme, l'avoir aussi, celui-là. Elle est si belle que tout lui est permis et son amour à lui est si grand qu'il s'étend jusqu'à Isabelle. C'est-à-dire qu'il voit en Isabelle « une femme, comme Irène », et qu'à cause d'Irène il supporte avec plus de patience ses colères, tandis qu'au désir de rompre se mêle de plus en plus la pitié.

Pitié. Maintenant tout ce qui touche à Isabelle a quelque chose à voir avec la pitié. Il la plaint d'être moralement délaissée pour Irène ; il la plaint parce que chaque jour la rapproche du jour où elle sera abandonnée ; pour un peu il la plaindrait d'être insupportable. Et quand, au restaurant ou au théâtre, il surprend les regards d'un homme arrêtés sur la gorge, la nuque ou les bras d'Isabelle, il le plaint : Mon pauvre ami, si tu savais... La veux-tu ?

Du reste nous sortons de moins en moins. Elle n'y tient plus ; s'ennuie à Naples, et seule la peur de la rupture l'y retient. Je n'insiste pas pour qu'elle sorte : j'ai peur d'être rencontré avec elle (cette manie qu'elle a de prendre mon bras). Je pourrais dire que c'est la femme d'un ami de passage à Naples. Une fois, ou deux fois, mais pas plus. Il nous reste les promenades en voiture dans la campagne. C'est moins dangereux, surtout si on va sur les routes que les gens du pays fréquentent peu. S'ils étaient vus dans une de ces auberges à touristes par un des habitués du palais de Donna Clementina, par Irène et son oncle... Elle pourrait penser qu'il est « en bonne fortune » avec une étrangère, une Française de passage à Naples. Ce serait l'explication la moins défavorable. Il y a des femmes qui prennent meilleure opinion d'un homme pour l'avoir vu avec une jeune femme élégante, ou parce qu'elles auront appris qu'il a su plaire à des femmes aimables. Mais les femmes qui sont ainsi sont d'une qualité d'âme assez basse. Isabelle n'était pas ainsi. A plus forte raison Irène... J'ai pensé « Isabelle *n'était* pas... » ; oui, au temps où il croyait pouvoir être heureux avec elle, au temps où elle « comptait » encore. Car à présent elle ne compte plus : ce matin encore elle était en pleine crise, cassant la vaisselle comme une cuisinière réprimandée, et si odieuse et si injuste qu'il a été sur le point de la gifler ou de sonner Graziella pour lui donner cet ordre inouï : Mettez Madame à la porte. ~

Montées et descentes des belles routes sous la lumière adoucie, comme entre des cils blonds, des fins d'après-midi ; plis de terrains où délirent et scintillent, en attendant la saison des cigales et des lucioles, les guitares chatouillées ; terrasses sur la mer ; jardins frais où jouit la

romance napolitaine, tendrement exaltée, urgente, persuasive, vaselinée... Toutes choses pour jeunes époux en voyage de noces... Et me voici dans cette voiture, ayant Isabelle à mon côté et songeant que demain je verrai la femme que j'aime. Drôle de jeune ménage... Demain chez Donna Clementina ; revoir Mademoiselle Andréadès. Tâcher de plaire à son oncle... Je sens que depuis quelques jours je suis tout à fait le bienvenu chez Donna Clementina, que je peux dire et faire ce que je veux. D'étranger bien recommandé qu'on accueille je suis devenu ami de la maison. Ces gens-là ne sont ni une élite, ni une coterie ; simplement de bonnes gens qui ont de beaux noms. S'ils ont quelque pédanterie, ou plutôt s'ils sont spécialistes de quelque chose, c'est de la Naissance. Et comme ça se trouve : lui aussi est un spécialiste de la Naissance. Il en a même à leur revendre, puisqu'à lui seul il anoblit tous ses ascendants jusqu'au premier Letheil connu ou inconnu. C'est un milieu de gens aux mains et à l'esprit soignés, et Lucas Letheil peut sans fausse modestie porter sa verte couronne inflétrissable parmi leurs couronnes d'or. C'est fâcheux qu'il n'ait encore rien publié et que son incognito doive demeurer complet. Si *elle* pouvait le percer, deviner qu'il est Poète... Car c'est une chose qu'on n'avoue pas, ou du moins qu'on ne peut pas dire comme ça, dans un salon, à une jeune fille..

XVII

C'est à l'époque de ces promenades hors de la ville qu'a eu lieu la *grande scène* : l'inoubliable, la plus terrible de toutes, celle qui aurait dû être la dernière parce qu'elle

m'a offert un prétexte, et même une raison sans réplique, pour rompre avec Isabelle, et je n'en ai pas profité !

La journée avait bien commencé. Elle avait consenti à sortir avant le déjeuner, à venir avec moi jusqu'au Jardin Botanique. Après, au lieu de rentrer à la maison, nous allons déjeuner au restaurant qui est au coin du Toledo et de la Chiaja. A une table voisine, un couple de vieilles gens. Elle, grande, droite, un buste en bois ou en carton, une figure sèche, rougeâtre, fripée. Lui, plus grand encore, le visage long, tout rasé, rectangulaire, grandes joues plates, couperosées, yeux vitreux, monocle indévissable, avec lequel on l'imagine très bien dormant ou étendu mort sur un lit d'apparat ; une vague de cheveux grisonnants, courte et massive, un peu relevée en toupet au sommet du front resté jeune. « Isabelle, savez-vous qui sont nos voisins ? — Non, des Anglais, sans doute. — Penchez-vous, je vous dirai le nom ; vous le connaissez. — Eh bien ? — Joë Chamberlain et sa femme. Ils vont en Sicile ; j'ai vu leurs noms dans le journal, hier soir. Ils sont au Bertolini. » Puis nous parlons d'autre chose.

Nous sortons, prenons une voiture pour aller sur la route de Pausilippe... Il n'y aura pas d'orage aujourd'hui. Elle n'a pas cette gaieté nerveuse qui précède les crises, mais je sens qu'elle est contente ; il y a comme un retour aux gentilleses des premières semaines, quand il lui arrivait de parler si joliment, avec des trouvailles qui me surprenaient, des répliques pleines d'à-propos, des déformations d'objets parfois tout à fait drôles... Maintenant elle parle des longues joues plates de l'homme d'Etat anglais, des caricatures de lui qu'elle a vues ; elle dit : Un collégien de soixante ans, plus grand que nature ; fait remarquer

qu'il n'avait pas d'orchidée à la boutonnière de son veston clair ; demande des renseignements sur son grand discours de Birmingham : « Apprenez à penser impérialement » ; comment cela se dit-il en anglais, et qu'est-ce que cela signifie au juste ? Elle écoute mes explications avec un beau regard d'écolière attentive et sage, qui comprend vite ce qu'on lui dit... Nous parlons d'autre chose... Des auberges allemandes de Capri avec leurs serveuses en costumes noir-blanc-rouge. Mais elle revient à Joë Chamberlain.

Ah, je comprends... Serait-ce possible?... Tout ce contentement parce qu'elle a déjeuné à une table placée près de la table où déjeunait l'homme politique le plus célèbre du moment !... Oui, voilà l'explication... Oh, c'est touchant. Un de ces traits de naïveté qui nous font aimer les gens. Petite bourgeoise, oh, ma petite bourgeoise... Moi, si on me pressait un peu, je dirais que c'est plutôt Joë Chamberlain qui pourrait être flatté d'avoir été le voisin de table du jeune poète français Lucas Letheil. Mais pour elle il n'y a pas de comparaison possible entre son amant et ce grand homme, cet agitateur de peuples, ce chef de parti dont les journaux impriment le nom tous les jours et dont les paroles bouleversent les marchés financiers... Oh, je suis content de voir ça, ce côté humble et snob de son caractère ; je ne m'y attendais pas. Et encore mieux que cela : elle m'est reconnaissante de ce contentement qu'elle éprouve. Elle pense qu'avec son mari, là-bas dans quelque préfecture de l'Est, pareille aventure ne lui serait jamais arrivée. Oui : un voyage, de loin en loin, à Paris ; mais non pas des déjeuners dans des restaurants où on peut se trouver assise à deux mètres de gens célèbres dans le monde entier. Elle m'est reconnaissante de lui avoir

donné une existence dans laquelle il vous arrive de ces choses-là... Se dit probablement qu'il est plus élégant de passer l'hiver à Naples que dans le Cinquième Arrondissement ; se compare peut-être aux héroïnes des romans de Paul Bourget. Comme c'est touchant. Irène sans doute aurait d'autres naïvetés, mais pas celle-là, qui me découvre jusqu'au fond la petite vie modeste, effacée, l'âme toute simple d'Isabelle. La comparaison qu'elle fait ainsi de sa vie avant d'être ma maîtresse et de sa vie depuis qu'elle l'est peut être l'origine d'un retour sur elle-même, d'une heureuse modification de son caractère. Et penser que je devrai tout cela à Joë Chamberlain !

Eh bien, pour fêter cet évènement, cette espèce de réconciliation tacite, nous allons nous faire conduire à ce restaurant populaire de la banlieue, fameux pour ses langoustes, son macaroni aux fruits de mer et sa mozzarella in carrozzella (dont cet ami de Donna Clementina m'a parlé). Nous garderons la voiture, qui nous ramènera au Vomero vers onze heures du soir. L'endroit va être amusant avec son mélange de gens du peuple et de touristes des grands hôtels.

Nous mangeons et nous buvons beaucoup ; et je m'amuse à remplir sans cesse son verre de ce merveilleux vin de Capri. Du moment que nous avons gardé la voiture... Peu probable que je lise Thomas De Quincey cette nuit.

Nous rentrons ; dans l'obscurité bleue de la route en terrasse sur la mer. Elle m'a pris la main. Elle chante à mi-voix dans le bruit de la voiture, dans la respiration de la mer, dans le chuchotement et les aspersions des vagues au long de la côte, un cantique de première communiant, en français, et j'écoute cette voix de son enfance et je pense

à la petite fille qu'elle a été... Bambina, bambina mia... Je suis presque infidèle à Irène.

Enfin, à la maison. De nous deux, c'est moi le plus calme ; non, exactement : le plus lucide. Elle s'est laissé tomber sur le canapé de notre chambre. Monsieur déshabillera Madame ce soir. Et d'abord ces chers petits pieds prisonniers. L'odeur du cuir chaud et de la chair propre. Les baiser bien dévotement pour les remercier de m'avoir apporté tout ce grand bonheur qui s'élève et s'appuie sur eux. Et ces douces longues choses glissantes et chaudes et brillantes, de soie et de chair, laissez que mes mains... « Non, finis. Et puis, je me déshabillerai bien toute seule. Tes mains m'énervent. » Pourquoi ? je la regarde. Devenue lucide, elle aussi. J'insiste. « Non, non, laisse-moi. » D'abord en riant, comme si elle feignait une pudeur alarmée. Est-ce un jeu ? Non. Ses refus deviennent durs, presque blessants. Le vin de Capri. Je lui dis : « Un caprice au vin de Capri ». Elle ne rit pas, et en effet il n'y a pas de quoi. Elle me repousse. « J'ai sommeil. Et du reste tu as employé un mot grossier. Tu as dit : cette belle dame est... et un mot que jamais on ne m'avait appliqué, pour dire que j'ai trop pris de ce vin. » Elle cherche une querelle, mais je n'y tiens pas du tout ; elle peut me dire les pires choses, je réponds par des caresses. A la fin elle se lève, se jette sur le lit, rageuse. « Et puis fais ce que tu voudras ! »

On me cède de mauvaise grâce, mais enfin... Et puis je sens déjà qu'il y a quelque chose d'inexplicable, qui m'inquiète, quelque chose dont j'ai peur.

J'atteins une des agraffes des jarretelles. Tout ce joli harnachement de la cuisse nue. Bon, défaits, celle-ci. A

l'autre maintenant... Oh, ce soupir sifflant, entre ses dents, juste au moment où mes doigts rencontrent quelque chose de dur, enveloppé de papier, attaché avec un lacet le long de la jarretelle.

Dégrisé. Isabelle me trompe. Un billet, sans doute, et oui, une clé. Ça doit être une clé. Un homme nous suivait, était là, me regardait rire et lui verser le vin de Capri. C'est à la fin qu'elle l'a rejoint, au lavabo. Elle n'en finissait pas. Mais déjà ma trouvaille est entre mes mains. Elle a ramené un des oreillers sur sa tête. Je déplie la chose. Rien d'écrit sur le papier. Et ce n'est pas une clé. C'est une de ces petites pinces en métal argenté qui faisaient partie du couvert du premier service, des pinces pour briser les pattes des langoustes. « Isée ! pourquoi as-tu... ? » Et en une seconde je fouille tout notre passé, je tâche de revoir tous ses gestes dans les restaurants, dans les magasins... Y a-t-il, soit rue Berthollet, soit ici, aucun objet dont la provenance ne s'explique pas immédiatement par un achat, par une facture ? Non, je ne trouve rien. Absolument rien. C'est la première fois... Mais cette action basse... Surtout la préméditation : aller s'enfermer au lavabo, envelopper l'objet, l'attacher. « Isabelle, explique-moi... défends-toi... »

Elle boude. Au fond, je suis rassuré. Mais je lâche le mot : « Voleuse ». Un gémissement, une voix étouffée, sous l'oreiller : « Tu ne sais pas... tu ne sais pas si... si je ne suis pas enceinte... »

Besoin irrésistible d'être seul. Je la laisse. Le salottino ; notre intimité ; mes livres. Et ma vie brisée. Non, mais sérieusement endommagée. Et Irène perdue. Prendre des mesures. Pourquoi n'a-t-elle rien dit jusqu'à ce soir ?

Des mesures. La visite honteuse à une sage-femme ; toute une suite d'actions répugnantes ; le danger, la mort ; une dénonciation possible. Ou alors des liens détestés, intolérables, pour toute la vie. Une personne que j'ai aimée, que j'ai voulu rendre heureuse, devenue mon plus cruel ennemi. Un escroc qui me dépouille à la fois de ma liberté et de mon argent. Le jeu sentimental, l'expérience de la vie conjugale, la chose qui devait être sans conséquences, devenue un désastre. Mais non, elle ment. Ce n'est pas possible... Voyons ; ah oui, il y a juste une possibilité. Mais non, elle ment ; pour se justifier, elle ment. Une feuille de papier, un crayon ; inscrire ces dates, compter des jours... Mais oui, elle a menti !.. Je rentre dans la chambre. Elle a fini de se dévêtir, est couchée, très rouge, le regard dur, me défiant. Mais la discussion qu'elle attend n'aura pas lieu. « Pour la voleuse » et « pour la menteuse » ! — de toutes mes forces, et ça m'est bien égal si la servante, de sa chambre près de la cuisine, a entendu les joues de Madame retentir sous la main de Monsieur. Et tant pis, encore, si elle entend les tendres gémissements et les baisers avec lesquels Madame, soudain dressée et jetée sur la poitrine de Monsieur, le remercie de son intervention dans le conflit intérieur qui la tourmentait.

Tout : sa confusion, ses remords, son étonnement et sa grande douleur quand je lui demande si c'est la première fois, me prouve que c'est en effet la première fois. La surexcitation causée par le grand air, le repas, le vin peuvent expliquer ce qui, à elle, paraît encore inexplicable. Une fois, quand elle avait sept ans, dans un bazar elle a été prise du désir violent de posséder un petit objet, un de ces petits singes en plomb peint, tu sais ? Elle n'avait

pas pu résister ; elle avait choisi le moment où sa mère et le vendeur ne la regardaient pas. C'avait été le drame de son enfance. Sa mère avait trouvé l'objet volé, l'avait obligée à le rapporter au bazar, à le rendre, en sa présence, au vendeur. Elle répète en sanglotant : « Un petit singe en plomb, un de ces petits singes qui ont un habit rouge et qui jouent du violon... » Son chagrin de petite fille semble revenir, se mêle à son chagrin d'à présent. Il faut la consoler, lui dire que ce n'est rien. On n'en parlera plus, — là. On n'y pensera même plus. Et puis, elle n'avait pas su comment s'excuser, avait dit la première chose qui lui était passée par la tête. Demain, j'irai jeter ces pincettes dans la mer pour que tu ne les voies plus.

Je m'étais rappelé que Gustave Delarue m'avait parlé d'une riche étrangère qui collectionne les couverts d'argent des restaurants et des hôtels. C'était même la toute dernière mode, il y a six mois... Et puis, cela va peut-être ramener la paix pour longtemps : elle s'est sentie si profondément humiliée devant moi.

Oui, cela nous vaut dix jours de paix complète. Jusqu'à ce qu'elle se sente pardonnée. Elle est pardonnée : cette action ridicule, enfantine, ne signifie rien. Mais la façon dont elle s'est défendue, ce mensonge, et cette peur qu'elle n'a pas hésité à me faire, — cela reste. Ma chaîne s'est alourdie encore.

Baragiano.

Et cela m'a rapproché davantage de la pensée d'Irène... Concentration de plus en plus rapide des pensées, des sensations et des motifs d'action de Lucas Letheil autour de la personnalité d'Irène Andréadès. Je suis si complètement

à elle, et elle est si présente en moi qu'il me semble que c'est elle qui voit ce que je vois, goûte ce que je goûte... Si je prévois une souffrance, si un spectacle bas s'offre à ma vue, j'aie envie de lui dire : Eloigne-toi ; mets tes mains sur tes yeux ; si une fête se prépare, si une douce musique résonne, je l'avertis : Viens, Irène. (Ce jour de la procession où elle était près de moi sur le balcon et où pendant un instant je l'ai vue agenouillée dans mon ombre...)

Lorsqu'il était amoureux d'Isabelle, c'était de leur bonheur à tous deux qu'il s'agissait, et malgré toute la tendresse désintéressée qu'il avait pour elle, il ne pouvait pas s'empêcher de penser aux promesses de plaisir que contenaient pour lui la nuque laiteuse et grasse et ce qu'on voyait du haut de la gorge et des épaules, là où commençait, pour se cacher aussitôt, la nudité de la femme, ces segments de nu qui nous semblent si importants que nous n'avons pas conscience de leurs dimensions exactes. Il cherchait à imaginer tout ce corps sous la protection de la robe inviolable et de la jupe sacrée, il lui faisait sa place dans le lit où il le désirait, s'endormant le bras allongé, légèrement posé, comme sur elle.

Picerno.

Mais avec Irène, il se passait de l'intermédiaire des sens. Elle était en lui, leurs limites confondues, comment aurait-il songé à son corps ? Elle pouvait devenir laide, infirme, cela ne diminuerait en rien son amour. Il ne s'agissait pas de choses aussi peu importantes que son plaisir à lui et que la possession d'Irène : puisque le seul fait de savoir qu'elle existait mettait le comble à son plaisir, et puisqu'il la possédait plus complètement qu'une chose qu'on a mangée.

Le don de son corps lui semblait de peu de prix en comparaison du don qu'elle lui avait fait en lui apparaissant. Cela viendrait en son temps, mais ce ne serait pas un bonheur beaucoup plus grand que celui qu'il éprouvait chaque fois qu'il était en sa présence. Ou plutôt c'était un bonheur inimaginable, inconcevable, qui n'aurait rien de commun avec ce qu'il avait connu jusque-là... La seule chose qu'il désirait, c'était son bonheur à elle, et le sien ne comptait plus que dans la mesure où il intéressait celui d'Irène. Couché près d'Isabelle il frémissait jusque dans ses os, tendu éperdûment vers le bonheur de cette Irène qui était à la fois en lui et hors de lui... Il en arrivait à penser des choses comme celle-ci : En m'épousant elle aurait telle somme en plus à dépenser par an : est-ce suffisant pour elle avec ce qu'elle a déjà ? Lui-même se méprisait tant, se jugeait si parfaitement indigne d'elle, qu'il ne se comptait pour rien. Il aurait voulu qu'elle fût pauvre et seule au monde. Il aurait même souhaité que la banque Andréadès fût obligée de déposer son bilan...

XVIII

Ecoute, Lucas Letheil, viens ici ; écoute. Sais-tu ce que tu veux ? Son bonheur. Eh bien, porte-lui sans tarder tout ton patrimoine, et jette-toi dans la mer Tyrrhénienne. Veux-tu que ton sacrifice soit plus complet ? Va t'enfermer chez ta tante Alice, en Province, et sors-en le jour où, à force d'économies, tu auras un million bien compté. Elle sera mariée, mais cela ne fait rien ; du reste tu feras inscrire la somme, discrètement, à son compte en banque,

comme si c'était une dette. Et puis disparaïs sans bruit ; que les gens croient à une mort naturelle. Voudrais-tu continuer à vivre après ta donation ? Devenir le mendiant à la porte de sa maison (rue de Magdebourg, pas gaie) — ou bien, travaillant pour vivre (tu n'en es pas capable) être là pour veiller sur elle de loin, et au besoin la protéger ? Ou te relaire une fortune, celle-là vraiment digne d'elle (cent millions) pour la lui donner encore ? Mais si c'est uniquement son bonheur que tu veux, il faudra t'interdire de la revoir jamais. Tu ne le voudrais pas. Tu penserais que tu as bien mérité de voir ce bonheur que tu lui aurais donné... Allons, tu sens trop bien qu'Irène ne sera vraiment elle-même, pour toi, que le jour où à ton Irène intérieure tu auras joint l'Irène hors de toi.

Et pense à l'action du temps. A tous tes changements... A treize ans moins trois mois tu étais encore le petit collégien trop sage, un peu... comment dire pour ne pas inquiéter ton amour-propre ? un peu... limité. Après tes places de premier, ton plus grand plaisir était la promenade du dimanche avec ton tuteur aux Champs-Élysées, quand tu attendais le passage du landau présidentiel. Le voilà. Nous sommes sur le trottoir près duquel il passe. Ah, le Président a reconnu mon tuteur et le grand col empesé de mon uniforme, et il nous fait un salut particulier, non-officiel, un salut tutto per noi. — Il faut être sérieux dans la vie. A quarante ans tu seras Sous-Secrétaire d'Etat, à cinquante Président du Conseil. La version latine que tu dois faire demain te prépare à cette haute destinée.

Et trois mois plus tard, sous l'influence de Pierre Goubert et de ses camarades de l'avenue des Gobelins, toutes ces

grandeurs te paraissent ridicules. L'idéal c'est d'avoir « du culot », de parler aux gens dans la rue, de faire des ailes de pigeon dans le dos des agents de police. Tu emploies des mots d'argot, tu dis « un trohu » pour « un trou » et, prenant ton élan au milieu du trottoir, tu sautes par-dessus ces grands paniers longs que les blanchisseuses portent à deux... Et quelque temps après tu te proclamais Esthète, t'efforçais de ressembler à Des Esseintes et récitais des vers de Moréas et de Viélé-Griffin... Et si ces variations de ton caractère avaient pris fin avec ton enfance... Mais il n'y a pas un an, toi, le mandarin, l'amateur de poésie Décadente, tu étais tout fier de connaître personnellement les grands coureurs Amerighi et Daragon, et tu faisais le voyage de Chevreuse pour aller saluer à leur retour les vainqueurs de la course Paris-Bordeaux... Et la journée de Belleville... Et les professions de foi anarchistes... Et le projet de fonder une École Lakiste française sous le prétexte qu'il ne pouvait y avoir de véritable originalité qu'en Province. « Etre plus Rive gauche que la Rive gauche ! » L'Ecole d'Annecy... Tu te serais mis toi-même en pénitence... Et tes amours éternelles. Les petites filles des bals d'enfants des casinos, à Luchon, à Brides, à Vichy, à La Bourboule... Et la jeune pêcheuse de Noirmoutiers, et la petite marchande de fleurs de San-Remo, qui entraît pieds-nus dans la chambre de ta mère... Et plus tard Margot Maury, en qui tu voyais l'allégorie de l'Innocence Heureuse, et qui faisait... un peu de tout avec un peu tout le monde... Et les... Mais je ne veux pas te faire rougir ; disons : et Isabelle...

XIX

Et Irène. Allons, du courage ; essaye de prendre un peu de recul, de voir cela aussi du dehors. « Rester en dehors de tout ». Regarder en toi « celle que tu aimes par-dessus tout : la vérité ! » Ça n'engage à rien. Après, tu pourras toujours « reprendre », si le courant sentimental est trop fort pour toi (mais tâche de louvoyer).

Avoue qu'elle te fait des avances. Du moins autant que ta réserve le lui permet. Ma sottise timidité. Appelle-la comme tu voudras : réserve, timidité, peu importe : ce sont les noms différents d'une même chose : l'instinct de conservation. La peur de trop t'engager et de te trouver marié beaucoup plus tôt que tu ne l'aurais souhaité (tu vois que l'« expérience de la vie conjugale » n'a pas été tout à fait inutile. Va dire merci à la dame). Tu as remarqué le changement dans l'attitude de Donna Clementina, et même dans celle d'Irène, à ton égard ? Comme du jour au lendemain ? Cela ne coïnciderait-il pas avec la réception d'une réponse à une demande de renseignements d'ordre tout pratique ? On avait eu des précisions : orphelin, rentier, etc... « Venga con noi, Signor Letheil ». Mais pour elle je suis un homme pauvre. Tu n'en sais rien. As-tu pris des renseignements, toi ? Eux, — la partie adverse — connaissent même l'existence d'une tante Alice qui s'est retirée en Province où elle s'est consacrée à l'accumulation des coupons de rentes et au remploi des valeurs remboursées. Tu as des « espérances », qui deviennent forcément celles de la personne qui t'aime... Oh, c'est affreux ! Avec

Jeanne, c'était mieux : désintéressement complet, caprice. Mais aussi c'était plus superficiel. Et même avec Isabelle : l'argent était une question secondaire ; ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Elle ne songe pas à tes « espérances ». Même, en ce moment, elle te coûte moins cher qu'un invité, ne dépense rien pour elle, — nous faisons des économies —, et si tu lui demandais de contribuer aux dépenses de la maison, elle ferait venir de l'argent de Paris... Et puis, non : ce n'est pas affreux. Pourquoi Irène ne serait-elle pas désintéressée ? Elle peut te préférer à plusieurs « partis » qui sont dans la même situation que toi ou dans une situation meilleure. Et là, tu retrouves l'amour.

Tito

Et si tu le dédaignais, ne le regretterais-tu pas plus tard ? Le véritable est si rare. Compte les femmes qui t'ont aimé comme tu crois aimer Irène —, sans que l'intérêt ou le caprice y fussent pour rien (et cela exclut Jeanne, si vite perdue, et sans regret), mais profondément, aveuglément, et parce que c'était toi. Deux. Et quelles ? Cette petite lingère infirme avec qui tu avais eu l'imprudence de plaisanter, et cette humble « petite femme » de la Porte-Maillot que tu t'amusais à épater avec tes propos sportifs et tes boniments libertaires. Le soir où tu lui as dit : Je suis complètement fauché ! Sa joie d'avoir trouvé cette occasion de te venir en aide, sa timidité, son geste inoubliable pour t'offrir ces quarante francs (sur les soixante qu'elle avait « faits » dans l'après-midi). C'était l'amour ; et tu n'as pas osé refuser. Et songe que tu n'as même pas embrassé la petite lingère infirme et que tu n'as pas encore rendu à la petite femme

ses quarante francs... (Pendant que je serai à Paris, la rechercher, et lui donner mille... ah, non : avec cinq cents...) La demande de renseignements ne venait pas d'Irène ni de ses parents, mais de Donna Clementina, qui désirait savoir, avec raison, qui tu étais, qui elle recevait. Personne ne songe à te tendre un piège. Irène a vu qu'elle te plaisait et cela lui plaît, et ce que tu appelles brutalement et bêtement des avances, c'est sa réponse à ce qu'elle lit dans tes yeux. Cette manie que tu as de croire qu'il n'est pas possible que tu plaises à une femme ! La vie passera, et toi, trop difficile, ou plein de méfiance, tu laisseras passer l'amour... Non, en la connaissant mieux, je verrai ce qu'il y a en elle de la jeune fille à marier qui cherche un « parti convenable », et jusqu'à quel point elle peut aussi être une compagne aimante et fidèle... Oh, c'est exaltant de penser que non seulement elles sont belles mais qu'elles peuvent aussi être bonnes, indulgentes, patientes... Et qu'il y aura toujours... Et puis, assez ! je l'aime ! je l'aime, et je veux plaider ma cause, et je veux me lier à cette délicieuse colonne (la femme vue de côté, comme dans la danse : le beau flanc, le pas suspendu, un bras levé). Ralentissement — aiguillage — à-coups — plusieurs voies — une grande gare défile — buffet.

Potenza.

Ah, c'est ça, Potenza ? Il a le temps d'aller au buffet manger un sandwich et boire du café chaud. Pas envie de ce qu'il y a dans ce panier. Le donner à un porteur. (Tâcher de parler avec désinvolture). « Facchino, senta. Prenda quel coso li ; si, è buono, tutto fresco dentro, l'ho comprato à Salerno, ma' sono svogliato e mi farebbe male. » (Ma

voix sur le quai de la gare de Potenza. Il fait plus frais qu'à Naples). Tiens, la ville. Loin de la gare, naturellement ; et posée comme une longue couronne blanche sur une petite montagne de formes plus régulières que les autres. Comme un grand paquebot, avec des rangées de hublots carrés, au milieu de ce pays de montagnes noires et heurtées, cataclysme pétrifié. Donne une grande impression de civilisation par contraste. Transatlantique échoué sur un désert polaire dont la glace aurait fondu. Le panorama du voyage, avec ses surprises. Il devrait y avoir une ville d'un grand luxe au milieu d'un désert effroyable : on s'y trouverait bien. J'en connais une, d'un grand luxe intellectuel surtout, mais le désert qui l'environne est assez riant. J'y serai bientôt. C'est là que j'ai mes dieux domestiques. Partenza ! Tiens, nous l'avons dit en même temps, le chef de train et moi ; mais moi c'est partenza per Parigi !...

Surtout, ne pas rentrer avec Isabelle rue Berthollet. La rupture aurait l'air d'une mise à la porte. Et s'il s'occupait de la lettre à envoyer de Tarente à Jean des Challettes ? Deux lettres, plutôt : une pour expliquer la situation à Jean et lui dire ce qu'il doit faire, et le modèle de celle qu'il devra m'envoyer pour me rappeler à Paris, faite pour être montrée à Isabelle et à Donna Clementina.

Mon cher Jean (non). Mon vieux Jean, j'ai soupé de la petite bourgeoise (ah non, c'est bas ; la respecter). Mon vieux Jean, pour des raisons que je ne t'expliquerais pas en trois cents pages, il urge (non, voyons !) il est urgent que je rompe avec Isabelle. Tu comprends que je ne peux pas l'abandonner à Naples. Il faut que je la ramène à Paris. Une fois là, nous examinerons ensemble les moyens à employer pour que la séparation se fasse le plus rapidement possible

et sans scandale (elle tient à me garder, et son caractère exalté me fait tout craindre, depuis son suicide jusqu'au bol de vitriol). Mais il faudrait que cette rupture ne prît pas plus d'une semaine, car je devrai retourner à Naples au bout de huit jours (je t'expliquerai). Copie la lettre ci-jointe par laquelle tu m'annonces une affaire importante qui rend ma présence à Paris indispensable pour un mois au moins. Je la recevrai à Naples dans huit jours au plus tard, et j'arriverai à Paris, avec Isabelle, deux jours après. Ne m'attends pas à la gare, mais viens dès que je t'appellerai. Je ne serai pas chez moi. Tu vas mettre les ouvriers dans mon appartement (leur faire repeindre les plafonds et les portes, par exemple) et tout chambarder chez moi (le concierge a une clé), pour qu'en arrivant nous soyons obligés d'aller à l'hôtel...

Est-ce tout ? Pour le modèle de la lettre, l'affaire à prétexter, je m'en occuperai à Tarente, ce soir, pour que tout cela parte demain matin. Une dépêche à Donna Clementina et... oui, une à Isabelle, pour la rassurer, inventer un ami rencontré le matin et qui m'aurait entraîné à Tarente et lui annoncer mon retour pour après-demain (décidément, pas pressé de rentrer au Vomero). Oh, ce sera émouvant de la revoir, « quittée » et n'en sachant rien encore ; et pendant tout le voyage ; cette trahison ; comme l'animal qu'on emmène pour l'abattre... Si elle avait voulu ! Si elle avait su se dominer, modifier son caractère... elle aussi aurait pu faire « une délicieuse colonne »... C'est fini. Le problème ne se reposera plus ; même si pendant le voyage de Naples à Paris elle se montre aimable comme pendant les premiers jours. J'ai trop souffert. Et viendra l'instant où je la verrai pour la dernière fois. Les yeux

qu'on n'aime plus, le visage qu'on ne peut plus aimer. Comme lorsqu'on relevait les ponts-levis. Le point final mis à l'histoire qui aurait pu continuer. L'appeler une dernière fois Isée comme au commencement. Le dernier baiser. La pensée d'Irène sera là pour me soutenir et l'amitié de Jean.

XX

Ainsi, tout est réglé... Oui ; et moi je suis dans un bel état de fatigue et d'énervement.

Ce paysage sombre, avec ce fleuve noir dans les roseaux. Mais il coule, ou plutôt suinte, dans la direction de la mer Ionienne. Nous descendons vers la mer. Je n'ai pas vu à quel moment nous avons franchi la ligne de partage des eaux : le premier filet d'eau qu'on voit couler dans l'autre direction, et qui fait penser à la mer. Mais j'étais tout au Conseil intérieur. Séance agitée aujourd'hui.

Vaglio di Basilicata.

Ufa ! encore une de ces petites gares déléguées par quelques villages lointains, noires fourmilières défoncées, pourries d'humidité, entre des montagnes hideuses. Visage sévère et inattendu de l'Italie. Mais on descend vers la mer qui paraîtra plus belle au sortir de ces gorges infernales.

Encore quatre heures avant d'arriver. Cosa farò ? Si je pouvais dormir. Après cette nuit blanche et la séance de ce matin. L'abbé de Silhouette, notre aumônier, aurait dit « Mon enfant, lorsque vous cherchez la paix et que vous ne la trouvez pas, priez ; même si votre raison et votre cœur

s'y refusent. » En ce moment, ils s'y refusent comme à une action absurde, ridicule, honteuse. La suite d'une mauvaise habitude de collégien ; — quelque chose comme... avec la fatigue en moins. Je n'ai pas la foi. Mais la foi ne consiste-t-elle pas à prier sans avoir la foi ? Comme s'il fallait à chaque instant reconstruire le grand édifice compliqué de cet irrationalisme rationnel basé sur des raisons que le raisonnement n'atteint pas ! Dans mon enfance je priais pour m'endormir ; ma raison va-t-elle me l'interdire ? Je suis libre, je pense. Quelques dizaines que je compterai sur mes doigts. Non ; rien que des ave.

Je vous salue... Non ; en italien ; c'est plus joli ; même très joli, sans ces « entrailles » et sans que les pécheurs se qualifient de « pauvres » pour l'euphonie.

Dio ti salvi, Maria, piena di grazia ; il Signore è teco...

Ah ! j'aime mieux ça.

tu sei benedetta fra le donne, e benedetto è il frutto del ventre tuo...

Les gens qui prient en français sont privés de ce mot ; (les seins aussi sont glorifiés dans l'Évangile : « et bienheureuses les mamelles que vous avez sucées »).

Santa Maria Madre di Dio, prega per noi peccatori...

J'étais content d'avoir trouvé : Il n'y a pas de limite à la noblesse. Et bien, c'est tout simplement le sujet de ce poème assommant : Excelsior. Autrefois je n'en comprenais pas la signification morale : j'y voyais la description d'un cauchemar. Au pied d'un glacier, sur une route qui longeait un précipice, on rencontrait soudain — à un tournant, — une espèce de fou majestueux, avec un visage de tragédien, et de longs cheveux, et vêtu comme un quaker, et qui portait une bannière sur laquelle on lisait « Excelsior ».

Rencontre difficilement oubliable. Et cependant Excelsior m'agaçait déjà un peu. Était-ce un homme chargé de faire de la réclame pour un hôtel ou pour un bar ? Plus tard j'ai compris que c'était un homme allégorique et que tout cela revenait à dire qu'il n'y a pas de limite à la noblesse. Une pose, et une pose ennuyeuse et basse. Et je suis tombé dans la même pose... Mais non : Excelsior posait pour la vertu ; il faisait de la publicité pour la morale conventionnelle et pour les bienséances ; Excelsior m'aurait méprisé. Il n'a jamais songé à faire une expérience de la vie conjugale. Il a épousé une jeune fille de l'Armée du Salut, et maintenant ils vendent des petites brochures anti-alcooliques et anticatholiques. Excelsior n'a jamais été « collé ».

Oh, je me laisse distraire à chaque instant. Une chose qu'on sait par cœur, et au point de la réciter dans une inconscience absolue... Les dévots eux-mêmes doivent avoir des distractions. Quel étrange état d'esprit : considérer la prière comme la grande affaire de la vie, et se dire qu'il faudrait prier sans cesse, pour apporter un peu de soulagement aux âmes du Purgatoire, pour les morts qui ont de grandes douleurs, encore Beaudelaire ! les gens qui en sont persuadés, qui n'en doutent jamais, à aucun moment... Y en a-t-il ? Adesso e nell' ora della nostra morte.

Ces derniers mots me frappaient beaucoup autrefois : « Nunc et in hora mortis nostræ ». Ce brusque rapprochement, cette ellipse formidable : entre ce « maintenant » si paisiblement recueilli : la fin de l'étude du soir et l'heure de notre mort, inconcevable, environnée de terreurs... C'est peut-être cela qui m'a fait comprendre pour la première fois ce qu'on pouvait faire avec des mots.

Dio ti salvi, Maria, piena di grazia...

Croire, simplement, comme autrefois... Serait-ce possible ? Elle. La femme, la mère et la jeune fille tout ensemble... L'Arche de la Nouvelle Alliance. Le tableau qui est à Venise, en descendant un escalier ; la présentation au Temple : Elle, à douze ans : une petite fille, et cependant la Sagesse qui était avant les collines. Si j'osais prier directement ; l'oraison ; si je croyais assez pour cela... Me rappelant mon union avec Elle (puisqu'il y avait, dans « Le Très Saint Rosaire » : « ...le Sang du Fils *et de Marie* dans la Communion »), lui demander, oser lui demander de prendre ces deux femmes sous sa protection ; prier pour ces deux femmes... Faites que cette femme se laisse aimer, et faites que cette autre ne souffre pas, et moi non plus, quand nous nous quitterons...

Tu sei benedetta fra le donne...

Non .. j'aime cette prière. Si belle : jubilation du monde aux pieds de la femme rédemptrice, devant la source de la vie et la porte du Salut..., toute l'humanité devant la porte du Salut, comme une multitude de solliciteurs et de clients attendant l'ouverture des portes du matin éternel... mais je retombe, je sens trop la part d'habitude ancienne qu'il y a dans tout ceci. Je ne prierais même plus avec honte et confusion, furtivement, en cachette de ce qui observe en moi, mais dans l'indifférence... Continuer serait une vaine hypocrisie, une lamentable pose...

Le bruit des roues de plus en plus se mêle à mes pensées, et la paix de l'après-midi de tout l'hémisphère entre en nous. Dormir ? Arriver à Tarente reposé, clarifié comme un verre qui est resté longtemps sous la fontaine, avec une vie tranquille, et pure, et dense, en moi.

XXI

Isabelle ! oui, je suis là... Comme quelqu'un qui nous cherche dans une foule... Oui, je suis là. De Tarente je t'enverrai une dépêche ; la première chose en arrivant...

Elle l'aura vers sept heures. Impossible de lui épargner la tristesse du crépuscule sans nouvelles, l'heure du goûter au palais Ristori. Ses yeux rouges. L'heure du thé dans le salottino. Graziella apportant le service pour deux. Monsieur n'est pas encore rentré ; je ne sais que penser. L'autre essayant de la consoler avec des phrases en napolitain qu'elle ne comprend pas. Et même si elle lui parlait italien... Depuis le temps que nous sommes ici, elle aurait pu apprendre autre chose que le nom des viandes et des fruits du marché et les quelques douceurs que je lui dis... Entêtement. Non : mépris de savoir une langue étrangère ; mépris du luxe ; puritanisme encore. Il faudra que je lui télégraphie en français. Et de Tarente à Naples mon télégramme français a des chances d'être transformé en quelque chose de riche et d'étrange. Ou plutôt il arrivera gâté, comme un panier de fleurs ou de fruits mal emballé entre Nice et Paris. Ma dépêche lui arrivera gâtée ; complètement pourrie !.. ah, ah, c'est drôle. Io rido, adesso, in vece di dormire. Ma voglio dormire. Andiamo a dormire. An-dia-mo a dormire... An-dia-mo a dor-mire.

Ce mouvement de pitié, tout à l'heure... Già, lo so : l'affaiblissement de la volonté au seuil du sommeil. Incompatibilité de la volonté et du sommeil ! Et dès que la volonté faiblit, l'habitude reprend des forces. C'est ainsi

qu'un fils est tout surpris de pleurer aux funérailles d'un père qui l'a longtemps tyrannisé, qui a tout fait pour que ce fils dût rire au jour de sa mort : la rupture d'une longue habitude, jointe à la faiblesse physique de ces moments-là.. On croit pardonner ; on va jusqu'à se féliciter de sa propre grandeur d'âme ; et ce n'est que faiblesse. Mais je crois que même une maladie grave, survenant maintenant, ne me ferait pas renoncer à rompre avec Isabelle ; et à rompre le plus vite possible. Pas de pitié. Oh non ; même pas ça : sortir d'un gros ennui et redevenir libre...

Et vers Irène je vais...

M'endormir dans la pensée d'Irène.

Irène, ti voglio

tanto

tanto bene

moglie mia !

Comme on est bien seul et bien soi au seuil du sommeil
comme

moi en ce moment, entrant

en moi-même, sous le

voile... Le petit ani-

mal inquiet rentrant sous

non, dans, son terrier. Ciao !

Cette espèce de

petit renoncement au monde : pratique, quotidien, de poche :
le sommeil. Irène ?

L'effort pour l'oublier ? pour renoncer aussi à
ça, à ces liens ?

A Paris, je verrai...

J'aurais dû

emporter le service à faire le thé en voyage.

Cette petite flamme bleue dan
la boîte propre, luisante,
(métal argenté, Drew and Sons,
Piccadilly Circus)

« So, when I am wearied... » you petite
flamme bleue dans le soir en voyage
quand la Face de la Terre pâlit. Ah !...

Pouvoir renoncer à Irène serait bien... Quelle ruse
employer envers moi-même ? La distance ? Ne pas même
passer rue de Magdebourg voir sa maison. Entreprendre
un long travail très absorbant. Renforcer l'égoïsme. Cul-
tiver ma timidité... ah ah ! Oh, Dio ! dormire, dormire...
Si, già...

Passer le mois de mai en Sicile ?...

Ou à Corfou ?...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI.....	7
AMANTS, HEUREUX AMANTS... ..	113
MON PLUS SECRET CONSEIL... ..	159

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 11 MARS 1924
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

MARCEL ACHARD. VOULEZ-VOUS JOUER
AVEC MOÎ ?

UN VOLUME 6 FR. 75

JACQUES COPEAU..... CRITIQUES D'UN
AUTRE TEMPS

UN VOLUME..... 6 FR. 75

LUCIEN FABRE.... RABEVEL ou LE MAL
DES ARDENTS

PRIX GONCOURT 1923

TROIS VOLUMES..... 20 FR. 25

J. KESSEL..... L'ÉQUIPAGE

UN VOLUME..... 6 FR. 75

JACQUES RIVIÈRE..... ÉTUDES

UN VOLUME..... 6 FR. 75

JULES SUPERVIELLE..... L'HOMME
DE LA PAMPA

UN VOLUME..... 6 FR. 75

COLLECTION DES " DOCUMENTS BLEUS "

N° 4. RAYMOND GEIGER..... HISTOIRES
JUIVES

UN VOLUME..... 6 FR. 75

N° 5. F. LEFÈVRE... UNE HEURE AVEC...

(1^{re} SÉRIE)

UN VOLUME..... 6 FR. 75

N° 6. ANDRÉ BRETON.. LES PAS PERDUS

UN VOLUME..... 6 FR. 75